

REPORTAGE

“ Je reste convaincu que l’on peut essayer de comprendre et faire comprendre un pays, ses peuples, son histoire, ses drames comme ses bonheurs, en parlant simplement de ceux, et avec ceux, que l’on rencontre le long de la route. A un kilomètre de chez soi ou à mille. Parmi mes grands moments de traducteur, je compte ceux où j’ai traduit les livres de John Reed, qui écrivait au début du XX^e – Le Mexique insurgé et la Guerre dans les Balkans – parce que, de ces récits au jour le jour, la vie jaillit, déborde et restitue un monde avec toutes ses couleurs, une humanité dans tous ces états. Ils ne sont pas si nombreux, ces témoins qui ont reçu la grâce de savoir tout exprimer d’eux-mêmes en faisant s’exprimer avant tout les autres.”

Francis Maspero *Les abeilles et la guêpe*

“ Chaque reportage est l’œuvre de plusieurs auteurs, même si une tradition ancienne veut que le texte soit signé d’un seul nom. En fait, le reportage est le genre littéraire le plus collectif qui soit puisque des dizaines de gens – les interlocuteurs que nous rencontrons sur notre route – contribuent à sa création en nous racontant des histoires de leur vie, de leur communauté, des événements auxquels ils ont participé ou dont ils ont entendu parler. Ces étrangers que nous ne connaissons pas toujours bien sont pour nous une inépuisable source de connaissance, mais ils nous aident aussi dans notre travail : ils nous servent de médiateurs, nous ouvrent les portes de leur maison, quand ils ne nous sauvent pas la vie.”

Ryszard Kapuściński *Cet Autre*

REPORTAGE REPORTAGE
AGE REPORTAGE REPORTAGE
TAGE REPORTAGE REP
ORTAGE REPORTAGE RE
REPORTAGE REPORTAG
REPORTAGE REPORTAG
TAGE REPORTAGE REPOF
RTAGE REPORTAGE RE
PORTAGE REPORTAGE RE
REPORTAGE REPORTAG

Une littérature

Reportage est une invitation à découvrir ou redécouvrir une littérature, une littérature qui interroge le monde. Des écrivains se frottent au réel, en ramènent des histoires, des journalistes bousculent leur langue pour mieux rapporter la voix de l'autre. Une littérature que l'on distinguera cependant de celle du voyage. L'écrivain de reportage cherche à dire soi et le monde à travers la parole de l'autre quand l'écrivain voyageur dit avant tout comment son intériorité est éprouvée par le voyage et la rencontre des autres.

Reportage propose un panorama de la littérature de reportage depuis le début du XX^e siècle à travers une succession de portraits d'auteurs. Pour parler de ces écrivains, nous avons sollicité d'autres écrivains, d'autres journalistes. Nous ne voulions pas de portraits académiques, mais par l'évocation de l'univers de l'autre, faire révéler des affinités, des correspondances entre deux regards.

Les choix sont donc affectifs. Certains parmi les noms que nous avons proposés, auraient pu être choisis plusieurs fois, d'autres, peut-être trop intimidants, n'ont pas été retenus.

Nous avons opté pour une présentation chronologique. Le métier de reporter, le monde de l'information ont évolué dans le temps, l'écriture aussi. En introduction, un texte resitue cette littérature dans son cadre historique.

Par ailleurs, pour éclairer les pratiques plus contemporaines, nous avons réalisé deux interviews, l'un avec une grande reporter et l'autre avec les créateurs d'une revue dédiée au reportage.

Dans cette suite de portraits en échos et ces entretiens on lira une multitude de voix, autant de façons d'envisager le rapport entre littérature et réel, et de rendre hommage au courage et à la solitude du reporter, ce porteur de paroles.



Sommaire

- 10 Le grand reportage, en deux temps trois mouvements
par **Myriam Boucharenc**
- 13 **Albert Londres** - *Une présence assumée*
par Marion Van Renterghem
- 17 **Gaston Leroux** - *Le mystère de la main rouge*
par Michel Lafon
- 21 **Léon Werth** - *Inclassable Léon Werth*
par Christophe Prochasson
- 24 **Andrée Viollis** - *L'élégance de l'engagement*
par Piotr Smolar
- 27 **Jack London** - *Construire un feu*
par Hubert Mingarelli
- 30 **Joseph Kessel** - *L'ami Jef*
par Mathias Enard
- 33 **Blaise Cendrars** - *Blaise Cendrars ou le je du reporter*
par Arthur Bernard
- 37 **Pierre Mac Orlan** - *Déshabillant l'aventurier*
par Philippe Claudel
- 41 **Colette** - *Très chère Colette*
par Françoise Folliot
- 46 **Georges Simenon** - *Le fleuve Simenon*
par Jean-Paul Kauffmann
- 49 **Annemarie Schwarzenbach** - *La première fois*
par Leïla Sebbar
- 53 **George Orwell** - *Orwell le politique*
par Jean-Jacques Rosat
- 56 **Truman Capote** - *Une vertigineuse tricherie*
par Emmanuel Carrère
- 60 **Henri Calet** - *Calet l'affranchi*
par Michèle Lesbre

63	Jean-Paul Clébert, Robert Giraud, Jacques Yonnet <i>Les derniers mystères de Paris</i> par Olivier Bailly
67	Paul Bowles - <i>Paul Bowles, de New York jusqu'au silence</i> par Robert Briatte
70	Entretien avec Laurent Beccaria , directeur et Patrick de Saint Exupery , rédacteur en chef de la Revue XXI, propos recueillis par Nicolas Trigeassou
73	John Berger - <i>John Berger en fenêtre ouverte</i> par Patrick Cloux
77	Lieve Joris - <i>Femme du monde</i> par David Fauquemberg
80	Ryszard Kapuściński - <i>L'éloge du dénuement</i> par Raphaël Krafft
84	Ian Sinclair - <i>Sinclair en ligne droite</i> par Philippe Vasset
87	Jean Rolin - <i>L'homme enfant</i> par Tanguy Viel
91	Svetlana Alexievitch - <i>A l'écoute du malheur ordinaire</i> par Anne Brunswic
94	Báo Ninh - <i>Au pays des âmes hurlantes</i> par Jean-Paul Mari
96	Jean Hatzfeld - <i>Quelques idées fixes</i> par Guillaume Jan
99	Andrzej Stasiuk - <i>Eloge du mouvement</i> par Gilles Ortlieb
102	Anna Politkovskaïa - <i>Irremplaçable Anna</i> par Anne Nivat
105	Roberto Saviano - <i>L'exercice de la liberté</i> par Fabrizio Gatti
108	Entretien avec Anne Nivat , propos recueillis par Nicolas Trigeassou.
112	Bibliographie
117	Remerciements

LE GRAND REPORTAGE EN DEUX TEMPS TROIS MOUVEMENTS

“

Projeté sur le devant de la scène culturelle et médiatique par l'essor de la presse d'information, le grand reportage connaît, durant l'entre-deux-guerres, une vogue sans précédent.

Cette nouvelle forme « de littérature active », selon la formule de Pierre Mac Orlan, séduit nombre d'écrivains qui, dans le sillage de Londres et Kessel, couplevedette incontesté du genre, endossent l'habit de celui que Henri Béraud baptise alors « flâneur salarié ». Avec plus ou moins de constance, ils se lancent dans l'aventure géographique, esthétique et idéologique de ce que l'on appelait également « l'enquête », ou encore, en souvenir de Victor Hugo, la « chose vue ».

Des millions de lecteurs, abonnés des grands quotidiens (Le Matin, Paris-Soir, le luxueux Excelsior ou le très populaire Petit-

Parisien...) comme des nouveaux hebdomadaires photographiques qui envahissent la presse du temps (Voilà, Vu, Détective, Le Miroir du monde...) assistent au procès de Landru en compagnie d'André Salmon, suivent la traversée inaugurale du paquebot Normandie avec les yeux de Cendrars et de Colette ; ils se laissent captiver par les tribulations de Kessel en Abyssinie, de

Dorgelès en Indochine et accomplissent le tour du monde en quatre-vingts jours avec Cocteau ; aux côtés de Jean-Richard Bloch et de Malraux, ils tremblent pour l'Espagne... Bagnes, prisons, asiles, bas-fonds, milieux interlopes, toutes les lisières ténébreuses d'une société – que ce soit celle de Marseille, de Paris ou de Berlin – n'offrent plus désormais de secrets pour eux.

C'est, en somme, toute l'actualité qui leur a été racontée, en feuilleton, par les meilleurs auteurs du temps. Cette expansion de l'« industrie » du témoignage – qui prend volontiers, à l'occasion,



des allures de « roman vécu » – semble même sur le point de détrôner la fiction et le traditionnel récit de voyage.

Il n'est que de dresser la liste du nombre florissant de collections qui, aux Éditions de France, chez Albin Michel ou Grasset recueillent avec succès ces « récits véridiques » qui n'ont pas tous – loin de là – passé la rampe de la postérité.

S'il est hors de doute que les années trente coïncident avec l'apogée du grand reportage littéraire, reste à s'interroger sur les raisons de ce brillant mais fragile – et, somme toute, assez éphémère – « âge d'or ». Ce genre paraît avoir alors atteint un point d'équilibre inédit entre les exigences contradictoires dont son histoire a été tiraillée. Devrait-on retracer cette dernière à grands traits qu'elle se résumerait à ce paradoxe : dans les dernières décennies du XIX^e siècle, à l'époque héroïque de ces pionniers que furent Gaston Leroux, Jules Huret ou encore Pierre Giffard, le reportage ne songe qu'à acquérir ses lettres de noblesse en se rêvant littérature. Au lendemain de la Seconde Guerre, en dépit de notables exceptions – comme est celle de Giono « couvrant » l'affaire Dominici –, la tendance s'inverse. Concurrencé par la radio et le film, le grand reporter n'aura de cesse qu'il ne se désolidarise de la figure de l'écrivain, au profit de celle du journaliste, qui revendique désormais la spécificité de sa profession.

Il semble que cette évolution en deux temps, désir d'assimilation à un modèle prestigieux bien établi puis volonté d'autonomie, soit caractéristique des genres émergents : tel a été le cas du cinéma qui, tributaire du théâtre à ses débuts, s'affirmera bientôt contre lui.

Ce rapprochement n'est, au reste, pas fortuit pour peu qu'on se rappelle qu'après avoir emprunté la voie du roman dans les années vingt, toute une génération d'écrivains s'est bientôt passionnée pour le cinéma avant de se tourner vers le journalisme dans les années trente, pour enfin découvrir, après-guerre, les possibilités nouvelles offertes par la radio.

Les trajectoires de Cendrars, de Soupault ou d'André Beucler sont, à cet égard, exemplaires. Elles éclairent la carrière, à éclats et à éclipses, d'un couple dont le fantôme continue de hanter, sur le mode ambivalent du chassé-croisé, l'imaginaire collectif : celui de l'homme de lettres qui souhaitait passer à l'action en s'engageant dans son temps et du journaliste qui se rêvait grand écrivain.



■ Myriam Boucharenc

Professeur de littérature française (Paris X Nanterre), membre du Centre de recherches sur le surréalisme (Paris III), Myriam Boucharenc est spécialiste de la littérature de la première moitié du 20^e siècle. Elle a publié de nombreux articles et ouvrages sur la littérature de reportage. Elle a aussi dirigé l'édition des reportages de Cendrars pour ses œuvres complètes (Denoël).



■ Pour aller plus loin :

Myriam Boucharenc, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, Presses du septentrion, 2004.

Myriam Boucharenc, Joëlle Deluche (dir), *Littérature et reportage*, Pulim, 2001.

Myriam Boucharenc (dir), *Mélusine n°25, L'universel reportage*, éditions L'Âge d'Homme, 2005.

Marc Martin, *Les grands reporters : les débuts du journalisme moderne*, Audibert, 2005.

François Naud, *Profession reporter*, Atlantica, 2005.

REPORTAGE REPORTAGE
AGE REPORTAGE REPORTAGE
TAGE REPORTAGE REP
ORTAGE REPORTAGE RE
REPORTAGE REPORTAG
REPORTAGE REPORTAG
TAGE REPORTAGE REPOF
RTAGE REPORTAGE RE
PORTAGE REPORTAGE RE
REPORTAGE REPORTAG

UNE PRÉSENCE ASSUMÉE

Albert Londres
 (1884-1932). Né en 1884 à Vichy. Des rêves de poète, des débuts d'échotier parlementaire. Un reportage qui lance une carrière, l'incendie de la cathédrale de Reims, en 1914. Pour *le Petit Journal*, *l'Excelsior*, *le Petit Parisien*... il parcourt le monde. D'Annunzio à Fiume, la Russie des Soviets, la République chinoise en folie. Une notoriété toujours plus grande, dont il se sert pour faire porter les mots plus loin. Il ne cesse de dénoncer, honte des bagnes, des bats d'af, traite des noirs, traite des blanches... Il meurt mystérieusement en 1932, dans l'incendie du bateau qui le ramenait de Chine, alors qu'il venait de découvrir un grand scandale, on ne saura jamais lequel. Dès 1933, est décerné, chaque année, le jour de sa mort, le Prix Albert Londres, pour récompenser le meilleur reporter francophone de la presse écrite.

ALBERT LONDRES

Albert Londres : chut ! Totem ! Londres, c'est lui le premier, le modèle, le génie, le grand reporter en chef, le nom que l'on vous brandit toujours avec des gros yeux, comme la perfection que vous n'atteindrez jamais. L'idole consacrée de tout journaliste et qui, naturellement, finit par énerver. Des puristes de l'exactitude informative, comme l'ancien PDG de l'Agence France Presse, Claude Moisy, n'ont pas pu s'empêcher, ici ou là, de rappeler cette vérité que les aficionados n'aiment pas entendre : Albert Londres inventait. Certains disent : il bidonnait. Pas au point de falsifier l'information, non. Mais le fameux reporter n'était pas avare, c'est vrai, en impulsions lyriques. Aux faits décrits, il aimait ajouter ses images à lui. Sous sa plume, les tours de la cathédrale de Reims en flammes, après le bombardement allemand de 1914, « ne s'arrêtaient pas où finissait la pierre. On les suivait au-delà d'elles-mêmes, jusqu'au moment où elles entraient dans le ciel. » Ce fut son premier succès de journaliste, à lui l'ancien employé comptable qui s'était échappé en devenant poète, puis rubricard parlementaire au *Matin* jusqu'à ce que la guerre, alors qu'il n'avait pas le physique pour être enrôlé, l'entraînât sur le front sans fusil : dans le reportage.

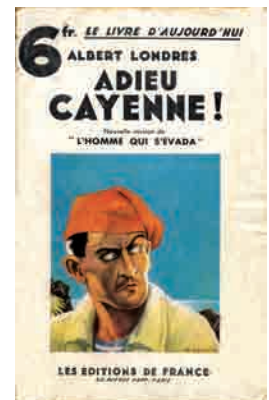
Albert Londres publie ses premiers articles dans les années 1870, à peu près au moment où le mot « reportage » fait son apparition en français. Les hommes de lettres y voient alors un genre plutôt vulgaire : de l'écrit périssable, somme toute. Albert Londres y met de la littérature quand des écrivains, de Hugo à Chateaubriand, avaient mis du journalisme dans leurs *Choses vues* ou leur *Voyage en Amériques*. S'en tenir aux faits stricts l'ennuyait. Il inventait un peu, juste un peu. Débat : faut-il ajouter au récit journalistique le sel qui lui donne plus de goût, cette part de romanesque qui confère au réel sa lisibilité, et, qui sait, sa vérité ? C'est ce qu'Albert

Londres a inventé : la présence assumée de son regard à lui pour donner, plutôt que l'exactitude des faits, la justesse du sens. Il se met face au monde, dans le monde, cogné à lui. Et nous avec.

Il lui fallait cela pour partir. Aller voir. Raconter. S'étonner, sans idées reçues. Rapporter les faits et dénoncer les lois, si elles sont mauvaises. Déranger les dirigeants, s'ils sont injustes. Mêler aux choses vues les impressions subjectives. Écouter les puissants comme les gens sans importance. Donner une voix à ceux de là-bas. Prendre le temps de perdre son temps : en traînant pour rien son carnet de notes, en regardant la foule des passants, en parlant pour rien avec l'un d'eux. S'imprégner sans s'aveugler. Décrire, simplement : être juste.

“Il se met face au monde, dans le monde, cogné à lui. Et nous avec.”

Viellir n'est pas son genre. Albert Londres a 125 ans et chaque reporter peut encore porter ses devises en bandoulière. Le voyage n'est certes plus la bravade qu'il était, quand Albert embarquait sur les paquebots, comme le Georges-Philipar qui sombra avec lui en 1932 en raison d'un mystérieux incendie, au large de Djibouti, à son retour de Chine. Aller à Damas, à Pékin ou en Guyane n'est plus une affaire. Savoir écouter le réel, vraiment, avec l'impertinence, l'indépendance d'esprit et le sens du récit d'Albert Londres, c'est une autre histoire. Les bagnes de Guyane et les asiles d'aliénés, les pénitenciers militaires d'Afrique du Nord ont disparu, mais ses levers de rideau, eux, n'ont pas une ride. Pas une ride, surtout, la fièvre du commencement, le goût du départ. Sur le port de Marseille, il les dévisage tous, les grands bâtiments affairés vers leurs destinations prochaines, il les articule, les noms de pays lointains qui sont déjà le voyage, une rumeur du monde à entendre avant d'embarquer. Sur les quais, à Marseille, c'est le lieu du départ qui devient l'écrivain, c'est le port qui prend la place et la parole de celui qui l'arpente. « Écoutez, c'est moi, le port de Marseille, qui vous parle. Je suis



ALBERT LONDRES

LES BOLCHEVIQUES EN ESPAGNE ET D'ANNUNZIO EN ITALIE
AVEC LES NATIONALISTES ARABES DU PROCHE-ORIENT
LE GRAND DÉPART POUR L'EXTRÊME-ORIENT
UN DÉFI POUR LA FRANCE EN SYRIE
CONTRE LE BOURRAGE DE CRÂNE
DU PORTUGAL À L'ARGENTINE
DANS LA RUSSIE DES SOVIETS
LES FORÇATS DE LA ROUTE
L'APRÈS-GUERRE EN EUROPE
LA POLOGNE DE PILSUDSKI
LES QUESTIONS D'ORIENT
LA GUERRE À SHANGHAI
LA GRANDE GUERRE

CÂBLES & REPORTAGES

Présentés par Francis Lacassin

arléa

le plus merveilleux kaléidoscope des côtes. Voici les coupées de mes bateaux. Gravissez-les. (...) Montez ! Montez ! Je vous emmènerai de race en race. Vous verrez tous les Orients – le proche, le grand, l'extrême. »...

Il commence par être employé comptable et s'échappe en devenant poète. Journaliste parlementaire au *Matin*, il découvre le reportage dans la guerre. Dès lors, il lui faut aller plus loin, ailleurs, toujours. Il commence avec ses doutes et ses questions, il se laisse prendre à l'imprévu du lointain, admire, s'indigne, bouscule l'ordre et les gouvernements. Les yeux ouverts plutôt que l'idéologie, les idées préconçues, la ligne. Ou plutôt : « une seule ligne. Celle du chemin de fer ». Il met son regard en chaque chose vue, n'oublie pas non plus ce réel encombrant, toujours en mille morceaux, qui échappe aux

théories à belle allure. « Notre métier n'est pas de faire plaisir, non plus de faire du tort, il est de porter la plume dans la plaie ». Aux explications, il préfère l'humain. De Cayenne à Varsovie, de Buenos Aires à Biribi, de Belgrade à Dakar, à Tel Aviv, à Djibouti, il nous laisse à méditer sur cette forme de vérité qui nous apprend le monde : l'objectivité subjective.

■ Marion Van Renterghem

Après avoir collaboré au Monde des Livres, Marion Van Renterghem devient en 1998 grand reporter au Monde. En 2003, elle reçoit le prix Albert Londres pour une chronique quotidienne écrite à Topeka, capitale du Kansas, alors que commençait la guerre en Irak. En 2005, elle publie *Les rescapés* (P.Rey), portraits d'individus pris dans la tourmente de l'histoire. En 2009, avec *Homère et Shakespeare en banlieue* (Grasset), elle relate l'expérience d'un professeur de lettres classiques, A. d'Humières.

Albert Londres bibliographie sélective

Depuis 15 ans, prolongeant le travail entrepris par Francis Lacassin chez 10-18, les éditions Arléa et le Serpent à Plumes rééditent les reportages d'Albert Londres.

Au baigne, Albin Michel, 1922, rééd. Serpent à plumes, 2002.

La Chine en folie, Albin Michel, 1925, rééd. Serpent à Plumes, 2003.

Dante n'avait rien vu (Biribi), Albin Michel, 1924, rééd. Arléa, 2010.

Les forçats de la route (aussi sous le titre **Tour de France, tour de souffrance**), 1924, Arléa, 1996.

Chez les fous, Albin Michel, 1925, rééd. Arléa, 2009.

Le chemin de Buenos Aires, Albin Michel, 1927, rééd. Arléa, 2009.

Marseille porte du Sud, éditions de France, 1927, rééd. Arléa, 2009.

Terre d'ébène, Albin Michel, 1929, rééd. Arléa, 2009.

Le Juif errant est arrivé, Albin Michel, 1930, rééd. Serpent à Plumes, 2000.

Les Comitadjis ou le terrorisme dans les Balkans, Albin Michel, 1932, rééd. Serpent à Plumes, 2002.

Œuvres complètes, (présentées par P. Assouline), Arléa, 2007. Recueil des plus grands reportages, publiés en livres.

Câbles et reportages, (présentés par F. Lacassin), Arléa, 1992, rééd. 2007. Reportages non publiés en livres de son vivant.

Sur Albert Londres, l'indispensable biographie : Pierre Assouline, **Albert Londres, vie et mort d'un grand reporter, 1984-1932**, Balland, 1988, rééd. Gallimard, coll. Folio, 1990.

portrait

Gaston Leroux par Michel Lafon

LE MYSTÈRE DE LA MAIN ROUGE

Gaston Leroux (1868-1927). Avocat en 1890, Gaston Leroux collabore à *L'Écho de Paris* dès l'année suivante, et publie sa première chronique judiciaire en 1893. Il sera reporter au *Matin* de 1894 à 1907, année de la parution en feuilletons, dans le supplément littéraire de *L'Illustration*, du *Mystère de la chambre jaune*. Il couvrira plusieurs procès d'anarchistes ainsi que la révision du procès du capitaine Dreyfus, ou encore la visite officielle de Félix Faure en 1896 en Russie, où il retournera comme envoyé spécial lors des événements tragiques de 1905-1906. Gaston Leroux est le génial créateur du reporter Rouletabille.

GASTON LEROUX

Moscou, 31 décembre 1905. Le reporter du *Matin* a quitté Saint-Pétersbourg la veille en train, par vingt degrés au-dessous de zéro, dans un pays en guerre où chaque voyage peut virer au cauchemar, entre les bombes et les fusillades, « Le train est d'une prudence sans pareille. Il va. Il s'arrête. Il repart. Il revient. Il semble, refaisant en arrière le chemin qu'il a fait en avant, heureux de constater qu'il n'a pas déraillé ! ». Miraculeusement débarqué à la gare Nicolas, il se met aussitôt en quête des traces du carnage qui, pendant trois jours et trois nuits, a opposé les révolutionnaires aux canonnières du Tsar. Le quartier de la gare est en ruine, mais une redoute en bois est restée debout, contre toute logique : « Les obus l'ont traversée (on voit les trous ronds qu'ils ont faits), mais ils ont continué leur chemin, dédaigneux. Ils ont traversé cette maison, *sans la connaître*. » Le reporter s'y aventure à son tour et raconte : « Dans l'embrasement de la seconde fenêtre, j'ai ramassé soigneusement une feuille blanche, sur laquelle une main avait laissé une trace de sang rouge. »

Je me souviens d'un texte de Claude Ollier, dans *Nébules*, pointant, au beau milieu du *Mystère de la chambre jaune*, la page où le temps se suspend et où Joseph Rouletabille, sur la piste de l'incroyable assassin, l'aperçoit de dos, en train d'écrire : « Qui est donc cet homme qui écrit là, sous mes yeux, installé à ce bureau comme s'il était chez lui ? » Cette séquence, pour Ollier, contient toutes les aventures passées et à venir. J'ai sans doute dévoré les reportages de Gaston Leroux (*L'Agonie de la Russie blanche* et *Du capitaine Dreyfus au pôle Sud*) à la recherche de la phrase où toute la vie du journaliste se condense, ou s'abolit : c'est cette feuille blanche rougie d'une main de sang qui me l'a livrée, comme la prémonition d'une autre main sanglante et d'une autre maison assassinée...

De tous ces reportages écrits au jour le jour, dictés du bout du monde sur des télégraphes ou des téléphones de fortune, il est difficile de ne pas ressentir la jubilation permanente : l'appétit

d'embrasser le monde et de le comprendre absolument (de stupéfiantes intuitions sur le passage « du monde russe ancien au monde nouveau », sur le dénouement de l'Affaire Dreyfus ou sur les conséquences scientifiques de l'expédition Nordenskjöld – comme s'il écrivait après coup, dans la chambre close de l'historien), l'art de dénicher les informateurs et d'être toujours au bon endroit au bon moment, le tact de ne jamais souligner ni la chance qu'il a de s'y trouver, ni les dangers encourus...

“De tous ces reportages écrits au jour le jour, dictés du bout du monde sur des télégraphes ou des téléphones de fortune, il est difficile de ne pas ressentir la jubilation permanente.”

Mais il est difficile aussi de ne pas lire, sous ces papiers foisonnants, les pages romanesques à venir. Couvrant les procès d'anarchistes, Leroux signale à chaque fois combien la lecture a fait du mal à ces têtes influençables (et bientôt guillotiné), et combien un honnête journaliste doit se garder de « faire de la littérature ». Tant de méfiance est le meilleur indice que le reporter va bientôt entreprendre de nouveaux voyages, imaginaires mais nourris évidemment de la première partie de sa vie. Un peu de la mélancolie de *Chéri-Bibi* dans ces « sanguinaires sentimentaux » et autres bagnards « à la douceur enfantine », qu'il observe au tribunal et dont il reproduit les naïvetés avec une infinie délicatesse : « N'est-ce pas que j'ai bien frappé ? Quel joli coup de poignard ! » Ou bien : « L'avocat a parlé de ma mère et, malgré moi, j'ai pleuré. C'est ennuyeux ! Que va-t-on dire ? »... L'ouverture du *Roi Mystère*, dans ces exécutions au petit matin, dans un Paris encore ensommeillé mais grouillant soudain de curieux, qui n'imaginent pas une seconde que les « bois de justice » puissent faire l'objet d'un « coup de main »... Ces créatures mi-hommes mi-bêtes, qui n'en finissent pas de *revenir*,



dans toutes les ombres frigorifiées frôlées au pôle ou dans les prodromes de la révolution de 1917...

Déjà ces italiques sibyllines, ces formules poétiques à force d'irrationalité et de naïveté désarmante, qui charmaient les Surréalistes et qui résonnent à jamais à nos oreilles d'adolescents inguérissables, hantés par les charmes du *Fantôme de l'Opéra*, du *Parfum de la dame en noir* ou de *La Poupée sanglante* : « Que peuvent des cosaques dans la rue contre une organisation qui est partout et qu'on ne voit nulle part, *bien qu'elle ne se cache pas* ? » « Elle est faite, cette tristesse, de *la peur des murs* et de la misère des passants. » « Hier, *j'avais trop froid en dedans* ; j'ai ouvert un phoque et j'ai bu son sang... »

Le journaliste se montre même capable d'observer sa pratique, ainsi que l'ironique distance qui le sépare de ses lecteurs repus : « Voilà une affaire bien extraordinaire : la révolution russe continue, bien qu'on l'ait avertie, de Paris, qu'on n'y comprenait plus goutte en France et que les journaux du boulevard avaient cessé de la commenter ! » C'est dire qu'il faudrait un chapitre sur l'humour, omniprésent, comme l'antidote à tous les dangers et à tous les découragements. « Après les avocats, les pharmaciens, les médecins, les dentistes se mettent eux-mêmes en grève, mais l'un d'eux m'a affirmé cet après-midi que c'était parce qu'on ne venait plus se

faire arracher de dents. » « De Tchita, ne nous arrive-t-il pas la nouvelle que 300 forçats ont décidé de former une union destinée à défendre “leurs intérêts matériels et moraux” ! » « Le peuple manchot (variété de pingouins) est gouverné par une constitution radicale socialiste »...

Quand il ne s'attendrit pas sur les anarchistes promis à la mort, Gaston Leroux rit et souffre avec le petit peuple de Moscou, ou s'extasie face à une ardente révolutionnaire qui « a placé deux bombes dans son corsage. Je vous prie de croire qu'on ne l'a pas bousculée. Et, bien qu'elle fût belle comme le jour, on ne l'a pas caressée non plus. On l'a simplement laissée passer, elle et sa poitrine de bronze. » Cette tendresse, cette disponibilité totale au monde, cette aptitude à le lire avant les autres et pour les autres, à le déchiffrer au jour le jour sans jamais savoir quel nouveau mystère le guette, il va bientôt en faire don à ses doubles complémentaires, Sinclair et Rouletabille, qui, à peine descendus du train d'Épinay-sur-Orge, longent déjà les murs du château du Glandier, où se meurt la si troublante Mathilde Stangerson. Et ce passage de relais d'un reporter à d'autres sera une des plus belles fêtes de notre littérature. *Maintenant, il va falloir manger du saignant...*

■ Michel Lafon

Spécialiste de Borges et de la littérature argentine, universitaire, traducteur, Michel Lafon réside en Isère. Son premier roman, *Une vie de Pierre Ménard* (Gallimard, 2008), a obtenu le prix Valéry Larbaud 2009.

Gaston Leroux bibliographie sélective

L'agonie de la Russie blanche, Hachette, 1928, rééd. Serpent à Plumes, 2008. Recueil des reportages parus en 1905-1906 dans *Le Matin*.

Du capitaine Dreyfus au pôle sud, 10-18, 1985, épuisé. Recueil de sept reportages parus dans *Le Matin*.

portrait

Léon Werth par Christophe Prochasson

INCLASSABLE LÉON WERTH

Léon werth

(1878-1955). Écrivain, critique d'art, Léon Werth est l'auteur notamment de *Clavel Soldat*, un des récits les plus saisissants sur la Grande Guerre. Intellectuel, engagé, Werth écrit des reportages dans les années 20, 30. Recueil de plusieurs de ses articles, *Cochinchine* est un vibrant réquisitoire contre la bêtise colonialiste. Le récit de l'exode, *33 jours*, et surtout son journal *Déposition* sont des témoignages terribles sur la Seconde Guerre. Depuis 20 ans, en rééditant son œuvre, les éditions Viviane Hamy font redécouvrir un écrivain, longtemps simplement connu comme étant l'ami à qui *Le Petit Prince* était dédié.

Léon Werth est notre contemporain. La belle affaire me direz-vous ! Ne le soutient-on pas de tous les écrivains qui sont parvenus sans trop s'essouffler à franchir le seuil de leur temps ? Sans doute. Mais Werth, tout contemporain qu'il nous paraisse, pourrait bien s'agréger à la troupe des antimodernes, qui pestent contre leurs semblables et enragent contre l'Histoire comme elle va, contre le prétendu progrès et tout l'attirail mental qui enchaîne les hommes les uns aux autres. Werth nous prend sans cesse à contre-pied, dit oui quand on s'attendait à l'entendre dire non, dit non quand tant d'autres disaient oui.

Voici un écrivain dont les plus beaux livres ne sont ni des romans, ni des recueils de poèmes, ni des contes ou des fables, mais des ouvrages presque indéfinissables, des récits si l'on veut, où s'entrechoquent les bribes d'une expérience vécue, les réflexions d'un observateur aiguisé et les propos d'un moraliste intempérant. Voici surtout un homme qui vous parle, sans le moindre souci de vous ménager. Il vous jette à la figure la rage qui l'habite et la souffrance qu'engendre chez lui la faiblesse de ses contemporains. Son amour infini des hommes le conduit à un désespoir sans mesure, tant Werth lit l'histoire comme le cruel démenti de toute sa foi humaniste. Mais ce désespoir se dit avec une retenue, une froideur même, qui rejettent comme obscène toute espèce de compassion. Janséniste, pascalien, Léon Werth est convaincu que les hommes l'ont bien cherché, que la grâce ne leur viendra pas. Lisez ce qu'il écrit au sortir de la Grande Guerre, lui qui la fit, alors même qu'il eût été en mesure d'y échapper en raison de son âge. L'homme est responsable de ses actes, dans une terrible solitude : il doit savoir de quoi il retourne. Lisez *Clavel soldat* puis *Clavel chez les majors*, deux « auto-fictions » dirait-on aujourd'hui, ou, plus simplement, deux des témoignages parmi les plus puissants et, pour tout dire, les plus intelligents jamais écrits sur la guerre de 14. Werth y dénonce non pas la guerre imposée aux hommes comme un crime dont ils seraient innocents. Il s'indigne au

contraire de la complicité de tous et de chacun, de la sienne aussi. Tous ont consenti, tous se sont battus, tous ont cédé au devoir de défendre la patrie.

Il n'a guère plus d'indulgence lorsqu'il s'emporte – l'un des tout premiers – dans la dénonciation du colonialisme. Dans *Cochinchine*, qu'il publie en 1926, où il rassemble plusieurs articles rédigés à l'occasion de son voyage accompli l'année précédente dans les colonies françaises d'Extrême-Orient, il fustige moins le capitalisme qui spolie qu'un système moral qui avilit et auquel contribuent les nantis comme les plus démunis, les colons comme les colonisés.

“Il vous jette à la figure la rage qui l'habite et la souffrance qu'engendre chez lui la faiblesse de ses contemporains.”

La critique werthienne, qu'elle soit sociale, politique, artistique ou littéraire, est toujours de la même encre. Adossé à un réalisme radical, répudiant tout esprit d'indulgence, attribuant aux hommes une entière responsabilité, parce que Werth considère la liberté comme la plus éminente des qualités humaines, l'écrivain fulmine en décrivant un monde qui l'a poussé à la dissidence. Socialiste avant 14, il tarde à entrer dans un parti qu'il s'empresse d'abandonner, dégoûté qu'il est par son attitude pendant le conflit ; compagnon de route du Parti communiste dans l'entre-deux-guerres, il rompt avec lui lorsque le stalinisme ruine toute morale ; pacifiste, il approuve la guerre face à Hitler. De cette dernière période, il tirera le bilan qui le sortit récemment de l'obscurité, *33 jours* et *Déposition*, où s'affiche une lucidité éblouissante servie par une écriture qui atteste le grand talent littéraire de Léon Werth.

Ce mauvais caractère accumula les inimitiés. Pas plus que d'autres milieux, la gent littéraire n'est tolérante pour ceux qui prennent des libertés avec les règles établies. La plume de Werth n'est pas

Léon Werth

Déposition

Journal de guerre 1940-1944

EXTRAITS



souvent tendre. L'écrivain n'aurait jamais pu renoncer à sa liberté. Les grandeurs d'établissement n'ont aucune prise sur lui. L'homme n'avait aucune ambition, si ce n'est celle, immense, d'écrire.

■ Christophe Prochasson

Historien de la France contemporaine, Christophe Prochasson s'est spécialisé dans l'histoire culturelle de la politique. Directeur d'études à l'EHESS, il est auteur de nombreux ouvrages. Il a publié dernièrement, *L'Empire des émotions, les historiens dans la mêlée*, Demopolis, et *14-18 retours d'expérience*, Tallandier.

Léon Werth bibliographie sélective

Cochinchine, Rieder,
1927, réed. V. Hamy,
1997, coll. Bis, 2005.

L'ÉLÉGANCE DE L'ENGAGEMENT

La mémoire est sélective, voire injuste. Elle offre la gloire à certaines plumes et en largue d'autres dans les plis de l'Histoire. Andrée Viollis fut une grande dame. L'égale, à certains égards, d'Albert Londres, le seigneur du grand reportage dans les années 1920-30, embaumé pour la postérité. Engagée de tout son talent et de toutes ses forces contre les méfaits du colonialisme, le militarisme et le fascisme émergent, elle a défendu le peuple, les sans-grades, jusqu'à l'adhésion au communisme. Elle, la fille d'un préfet et d'une aristocrate, qui a accompli de brillantes études. Elle, voyageuse infatigable, féministe à une époque où cela passait pour une extravagance. Elle, pas simplement journaliste, mais écrivain à part entière, engagée dans son siècle, prenant ses maux à bras le corps avec la distinction d'un lord anglais soulevant sa tasse de thé.

Publié en 1927, *Seule en Russie* est sa première œuvre majeure. Il s'agit du récit d'un voyage de trois mois qu'elle a entrepris de la Baltique à la Caspienne, puis à travers le Caucase. « Ni apologie, ni réquisitoire », prévient-elle en préambule, décidée à raconter par le détail comment on vit dans cette « gigantesque caserne ». Sa traversée a lieu 10 ans après la Révolution d'octobre. Comme d'autres écrivains occidentaux, elle estime qu'il est temps de voir quels fruits ont poussé sur l'arbre bolchévique.

Plusieurs choses frappent le lecteur. La première est la qualité de l'écriture, très imagée, pleine de sève et d'enthousiasme. Andrée Viollis tient un journal de bord tout au long de son parcours dans lequel elle note tout, du détail faussement anecdotique à l'analyse politique complexe. La vie l'intéresse sous toutes ses coutures : le théâtre, l'amour, la justice, les institutions politiques, la religion, les bâtiments, la circulation dans les rues, la nourriture, la couleur du ciel, celle des broderies précieuses ou des loques portées par les plus pauvres. Elle essaie d'aborder la réalité sans être prise dans la glace des certitudes, se laissant la liberté d'être émue, surprise ou

S **Andrée Viollis** (1870-1950). Nom aujourd'hui injustement oublié, Andrée Viollis a été une des plus grandes reporters de son temps. Écrivain, traductrice, journaliste d'investigation, envoyée spéciale, correspondante de guerre pour *Le Petit Parisien*, *Ce soir...* Elle prend part aux combats de son temps, antifascisme, anticolonialisme, féminisme... couvrant la guerre civile irlandaise, la guerre d'Espagne, se rendant en Union Soviétique, racontant l'Allemagne nazie, allant dans un Afghanistan en révolte, dénonçant le colonialisme français en Indochine... Proche des milieux communistes, elle s'engage pendant la guerre dans la résistance en zone Sud.



“Elle, pas simplement journaliste, mais écrivain à part entière, engagée dans son siècle, prenant ses maux à bras le corps avec la distinction d’un lord anglais soulevant sa tasse de thé.”

indignée. Son « je » montre la voie, il n'est en rien impudique mais ne cache pas ses états d'âme. Cette subjectivité semble évidente, tant ce voyage restait, à l'époque, une aventure exceptionnelle. Il fut un temps où les grands reporters étaient nos éclaireurs. Ils donnaient à voir, par les mots, ce dont nul autre n'avait encore connaissance, dans nos contrées occidentales.

Mais en même temps, il faut noter l'étrange paroi de verre qui semble séparer en permanence l'écrivain de la réalité russe. Est-ce l'ignorance de la langue ? La découverte à tâtons d'un monde largement méconnu ? Souvent, Andrée Viollis paraît observer le peuple comme des poissons dans un aquarium. D'un point de vue politique, il faut éviter de porter un jugement abrupt sur sa perception. D'abord parce que le risque d'anachronisme affleure. Nous sommes en 1927 ; l'essentiel des crimes, commis sous Staline, reste à venir. Toutefois, les bases idéologiques sont en place. Les menottes sont aux poignets.

Andrée Viollis n'est pas dupe, mais elle garde une sorte de réserve dans la critique, une empathie culturelle très puissante et parfois ambiguë. Dans un chapitre sur le Parti communiste, elle écrit ceci : « Une seule puissance compte : le Parti. Les hommes n'existent que pour lui et par lui. Mais cette abdication de l'individu, cette hostilité envers celui qui s'élève au-dessus de la masse, n'est-ce pas justement un des caractères profonds et permanents de l'âme russe ? » Le point d'interrogation ne change rien à l'affaire. Peut-on même envisager qu'un peuple soit condamné génétiquement à la servilité ?

Piotr Smolar

Après avoir été correspondant en Russie pour *Le Figaro* et *Marianne* de 1998 à 2001, il publie en 2002, un récit, aux éditions L'Inventaire, *Gloubinka*, (la campagne en russe), déambulation au cœur de la Russie. Entré au *Monde* en 2002, dans le service politique, il repart en Russie en 2007 comme correspondant. Piotr Smolar a aussi écrit dans le numéro 4 de la revue *XXI*.

Andrée Viollis bibliographie sélective

Seule en Russie,

Gallimard, 1927. Épuisé et jamais réédité.

Tourmente sur

l'Afghanistan, Librairie

Valois, 1930, rééd.

Harmattan, 2007.

Indochine SOS,

Gallimard, 1935, rééd.

Les Bons caractères, 2008.

Et une étude : Anne

Renoult, Andrée Viollis :

une femme journaliste,

Presses de l'Université

d'Angers, 2004.

CONSTRUIRE UN FEU

Jack London
(1876-1916).

Jack London, de son vrai nom John Griffith Chaney, est le fils de Flora Welman et de William Chaney.

Il prend le nom de son beau-père John London en 1876. Parti sur les routes dès l'âge de quinze ans,

Jack London est tour à tour pillier d'huîtres, marin ou chasseur de phoques.

Confronté à la vie misérable des ouvriers et au chômage,

il devient socialiste en

1893. Emprisonné trente jours dans un pénitencier pour vagabondage, il

raconte son expérience de « hobo » dans un de ses plus célèbres ouvrages

La route. Il participe à la ruée vers l'or au Klondike et connaît le succès avec

la publication de *L'appel de la forêt* en 1903. Auteur prolifique et engagé,

Jack London écrit une cinquantaine d'ouvrages avant de mourir d'un

empoisonnement du sang à l'âge de quarante ans.

Un homme et un chien avancent dans les régions glacées du Klondike. Ils se perdent, et l'homme ne possède plus que quelques allumettes qui vont décider de sa vie ou de sa mort. Cette nouvelle d'une vingtaine de pages a été écrite, il y a un siècle, par Jack London et elle contient encore le monde entier. Un homme va vivre ou mourir à la fin de ces vingt pages. Vont entrer en jeu, l'instinct et l'expérience, la chance ou la malchance, l'amour de la vie, la rage et le désespoir, toute la vie en somme. Cette nouvelle s'appelle : « Construire un feu ».

Mais est-ce qu'il faut avoir parcouru le monde pour écrire « Construire un feu », pour ensuite rentrer chez soi et réduire, miracle, ce monde-là à un combat intime et solitaire et qui parle de tous les autres combats ? Est-ce qu'il faut avoir un jour joué sa vie très loin sur un tas de branches de sapin et quelques allumettes ?

Sûrement, oui. C'est vrai. Jack London a voyagé. Pour la vérité des faits, mais aussi et surtout pour la vérité du style. Est-ce qu'un homme qui n'a rien vécu aura un style. Ça m'étonnerait. Son imagination aura sans doute plein de choses à dire, mais l'homme lui-même, comment le dira-t-il ?

Est-ce qu'il faut avoir voyagé pour parler du monde ? C'est ce qu'a fait Jack London. Il est parti. Mais un peu seulement, car il n'est pas resté longtemps dans le Grand Nord. Sa ruée vers l'or n'a duré qu'une année. Il n'a pas ramené d'or, ni de récits de voyage, mais quelque chose d'encore plus précieux et de plus universel. Il a ramené de quoi écrire des dizaines de nouvelles et de romans qui n'auront jamais l'air d'avoir été écrits, il y a si longtemps. Finalement je crois qu'il n'est pas parti voyager, mais parti vivre.

Presque à la même époque, Gorki qui recevait des apprentis écrivains, conseilla à Isaac Babel de partir dans le monde, estimant qu'il n'avait pas encore assez vécu pour écrire. Isaac Babel l'a écouté et il est devenu cet extraordinaire écrivain. Et tout comme Jack London, il n'a pas ramené de récits de voyage où l'on apprend la géographie, mais une matière inépuisable, et surtout un style, et une façon intime de voir le monde.

Alors oui, il faut partir, revenir et se mettre au travail. Mais ensuite oublier la géographie. Elle n'a pas beaucoup d'importance. Dans « Construire un feu », cet homme avec ses mains gelées et ses allumettes, on se moque finalement de l'endroit où il est. Dans le Grand Nord Américain, ou le Grand Nord Sibérien, ce sera toujours le même homme et le même froid mortel. L'histoire sera la même.

“Finalement je crois qu’il n’est pas parti voyager, mais parti vivre.”

Le monde est vaste, il y a des milliers de routes, de champs et de forêts, des milliers de choses différentes, mais c'est toujours le même homme qui lutte pour survivre.

■ Hubert Mingarelli

Hubert Mingarelli, après une expérience à dix sept ans dans la marine et plusieurs voyages, publie son premier roman *Le secret du funambule*, édité dans une collection pour enfants, en 1990. Installé dans les Alpes, en Matheysine, il est l'auteur, entre autres, des deux très beaux textes *Une rivière verte* et *silencieuse* et *La beauté des loutres* mais c'est son roman *Quatre soldats* édité au Seuil et prix Medicis 2003 qui le consacre auprès du grand public et dans le monde des lettres. Son dernier roman *La promesse* est paru en 2009 aux Editions du Seuil.



Jack London bibliographie sélective

Le peuple d'en bas [1903], Phébus, collection Libretto, 1999. L'exploration des bas fonds de Londres aux côtés des sans logis.

La route : les vagabonds du rail [1907], Phébus, collection Libretto, 2001 ; Gallimard Jeunesse, collection Folio junior, 2003 sous le titre **La route**. Les souvenirs de la vie de « hobo » de Jack London.

Sur le ring (L'enjeu/The game, 1905, La brute/The abysmal brute, 1911), Phébus, collection Libretto, 2002

La croisière du Snark [1911], récit, éditions

Phébus, collection Libretto, 2006. Articles rédigés et adressés aux journaux durant sa croisière de 18 mois sur son voilier le Snark.

Construire un feu [1910], Phébus collection Libretto, 2007, Hugo et Compagnie, 2009

Carnet du trimard, éditions Taillandier, 2007. Journal de la traversée des États-Unis faite à 18 ans par Jack London.

Oeuvres, volume 1, romans, récits, nouvelles du Grand Nord, éditions Robert Laffont, 2009, comprenant : **L'appel de la forêt, Le fils du loup,**

Croc-Blanc, Construire un feu, Histoires du pays de l'or, Les enfants du froid, La fin de Morganson, Souvenirs et aventures du pays de l'or, Radieuse aurore.

A paraître en février 2010, chez Robert Laffont :

Romans et récits autobiographiques, qui réunira en un seul volume **Martin Eden, Les pirates de San Francisco, La croisière du Dazzler, Les vagabonds du rail, Le peuple de l'abîme, La croisière du snark, Le Mexique puni, Le cabaret de la dernière chance.**

L'AMI JEF

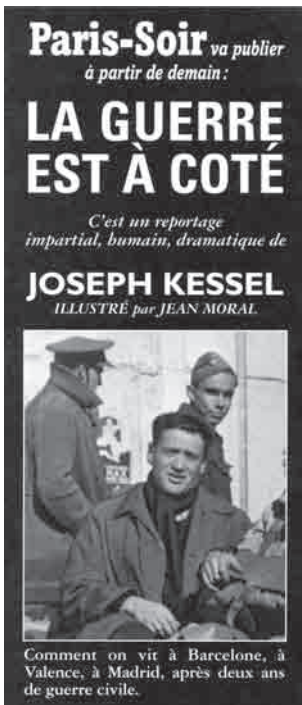
Ami Jef, puisque c'est ainsi qu'on t'appelait (on raconte que tu détestais ton prénom Joseph, je présume que c'est vrai) ami Jef donc, je crois que nous nous sommes croisés une première fois en 1919 à Vladivostok, et que nous avons bu à la santé morbide de l'Ataman Sémenov au milieu d'une bande de cosaques rudes et violents, je garde un souvenir flou mais ému de cette neige fondue et de ce vent sibérien qui rendait cinglé et dans lequel je place, avec tes biographes et tes amis, le début de ton aventure, le début de ta vie si remplie d'auteur et de reporter : nous avons bu et chanté des chansons obscènes en regardant les infectes putains de ces contrées caresser les cicatrices des cosaques ; j'y ai repensé souvent en lisant *Makhno et sa juive*, en lisant *Les temps sauvages*, ton dernier livre ; j'y ai repensé en Afghanistan, où il n'y avait pas grand-chose à boire à part du thé et des montagnes de nostalgie ; puis nous nous sommes vus une seconde fois en Mer Rouge, en compagnie de Monfreid le pirate, maigre, avare et mystique, dont nous avons partagé les aventures et les ennemis ; à Tel Aviv, dans les deux rues de baraques d'avant-guerre où de jeunes sionistes affamés bêchaient avec enthousiasme la terre promise ; ensemble nous avons rencontré Mermoz, et suivi son étoile vibrante jusqu'en Argentine, jusqu'au bout du monde ; nous nous sommes séparés pendant la guerre, sur un sentier espagnol, dans les collines galiciennes glacées, où tu réussis à rejoindre le Portugal et Londres, par miracle peut-être, mais surtout par sens de l'aventure et du destin, ce qui revient au même, tu survoles l'Allemagne dans des avions anglais, pour guider des bombardiers au cœur du ciel déchiré par la flak – nous nous sommes retrouvés en 1948 à l'aéroport de Haïfa, court terrain tout aussi britannique, où deux nouveaux douaniers enthousiastes posèrent sur ton passeport le premier tampon de l'État d'Israël, juste avant que cet état nouveau-né ne se tache les mains de sang, ce que nous n'avons pas vu : à Paris en mâchant des verres de vodka ou de champagne tu me racontais le Montmartre d'autrefois et les fêtes, les violentes

Joseph Kessel

(1898-1979). Fils d'un médecin juif d'origine lithuanienne, Joseph Kessel a passé ses premières années en Argentine, où il est né, puis dans les steppes de l'Oural, avant l'installation de sa famille en France. Après des études de lettres puis un premier engagement en tant que journaliste à dix sept ans, il s'enrôle comme engagé volontaire dans l'artillerie en 1916. Il poursuit après la guerre une carrière de grand reporter et de romancier. Parution en 1923 de *L'équipage*. Il est désormais célèbre. Correspondant de guerre en 39-40, il entre ensuite dans la Résistance. Il écrit « Le chant des partisans » avec son neveu Maurice Druon et publie *L'armée des ombres* en 1944. Voyages, reportages aux quatre coins du monde (Palestine, Afrique, Afghanistan...) et publication de plusieurs romans. Joseph Kessel est élu à l'Académie Française en 1962. C'est en 1967 que paraît *Les cavaliers*.

fêtes tourbillonnantes de violons tziganes, où l'on chantait russe et buvait sec, en se jurant amitié, à la vie à la mort, avant de repartir pour l'Afghanistan et ses chevaux aussi sauvages que leurs cavaliers, ou l'Afrique et ses colons souffreteux trafiquants de bêtes tout aussi sauvages, avant de retourner en Israël couvrir le procès Eichmann et observer sans la comprendre la brutalité nue de la civilisation à travers le calme d'un homme dans sa cage en verre ; je t'ai accompagné de nouveau en Afghanistan, alors que

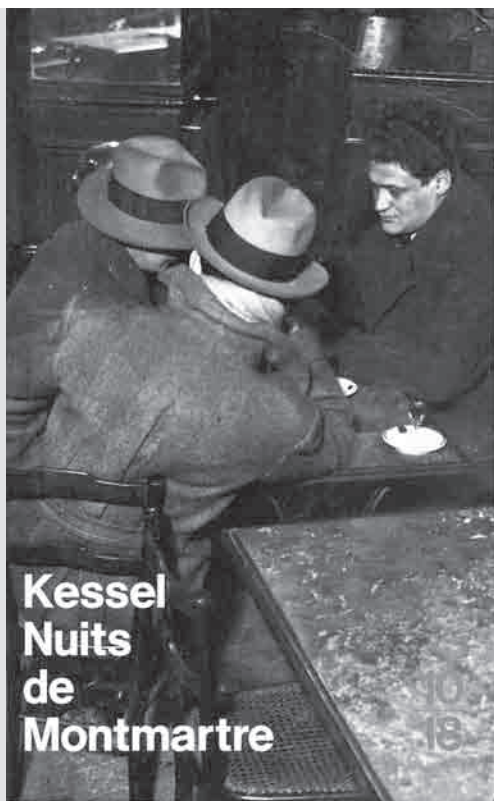
“Ensemble nous avons rencontré Mermoz, et suivi son étoile vibrante jusqu'en Argentine, jusqu'au bout du monde.”



tu vieillissais, cherchant à retrouver ces *Cavaliers* d'un autre âge pour un film qui ne verra jamais le jour, autre signe de ce destin auquel tu croyais si fort ; je me souviens avoir cotisé pour ton épée d'académicien, dessinée par Jean Cocteau, qui t'avait aimé d'amour autrefois, comme tant de femmes et d'hommes, comme moi-même, aimé la fulgurante beauté d'un siècle en entier, un siècle que tu as recouvert de ton grand corps et de ta tignasse, que tu as parcouru et décrit du début à la fin, et les trente volumes de tes œuvres complètes sont un immense carnet de voyage, un reportage unique et infini que ta tombe ne limitera pas, ami Jef.

■ Mathias Enard

Mathias Enard, écrivain français né en 1972 parle l'arabe et le persan. Il a fait de nombreux voyages au Moyen-Orient. Il est l'auteur de plusieurs romans dont *La perfection du tir* et, en 2008, l'extraordinaire *Zone*, édité par Actes Sud, qui a obtenu Le Prix Initiales puis Le Prix Décembre et enfin le Prix du Livre Inter 2009.



Kessel Nuits de Montmartre

Joseph Kessel bibliographie sélective

La Steppe rouge,
Gallimard 1922, rééd.
Folio, 1995.

L'armée des ombres,
Julliard, 1944, rééd.
Pocket, 2001. Sur la
Résistance.

La piste fauve,
Gallimard, 1954, rééd.
2004.

**Témoïn parmi les
hommes,** 3 vol, Del
Duca, 1956, rééd.
à paraître éditions
Tallandier, collection
Texto, février 2010.
Chroniques en 3 volumes

T1, 1919-1929, T2
1930-1936, T3 1940-
1945, reprenant tous
les articles de Joseph
Kessel.

Les cavaliers,
Gallimard, 1967, rééd.
Folio, 1982, un des plus
célèbres romans de
Kessel.

**Mémoires d'un
commissaire du
peuple,** Champion,
1925, rééd. Gallimard,
1992. Récits écrits dans
les années 20 sur la
révolution russe et l'exil.

Jugements derniers :
**le procès Pétain, le
procès de Nuremberg,
le procès Eichmann,**
[1945-1961], Bartillat,
1995, rééd. Tallandier,
collection Texto, 2007.

En complément :
M. Lefebvre,
**Kessel, Moral, deux
reporters dans la
guerre d'Espagne,**
[1939], Tallandier, 2006.

Joseph Kessel :
**entretiens avec Paul
Guimard,** Radio France/
INA 2009. Entretiens
réalisés en 1956.

portrait

Blaise Cendrars par Arthur Bernard

BLAISE CENDRARS OU LE JE DU REPORTER

Blaise Cendrars

(1887-1961). Écrivain suisse, né Frédéric-Louis Sauser, celui qui deviendra Blaise Cendrars en 1912 a d'abord fait des études de commerce puis de médecine et enfin de lettres. Aventurier dès l'âge de seize ans, il placera toute son œuvre sous le signe du voyage et de l'exploration du monde moderne. Son premier grand poème *Les Pâques* est publié en 1912 à Paris. Engagé volontaire dans la première guerre mondiale, il y perd son bras droit.

Publication en 1921 de *Anthologie nègre*. En 1925, *L'or, la merveilleuse histoire du général Johann August*

Suter est son premier grand succès international. Poète, journaliste et grand voyageur, Blaise Cendrars est un témoin de son temps. Il publie après 1935 de nombreux reportages et les quatre volumes de ses mémoires dont le fameux *Bourlinguer*.

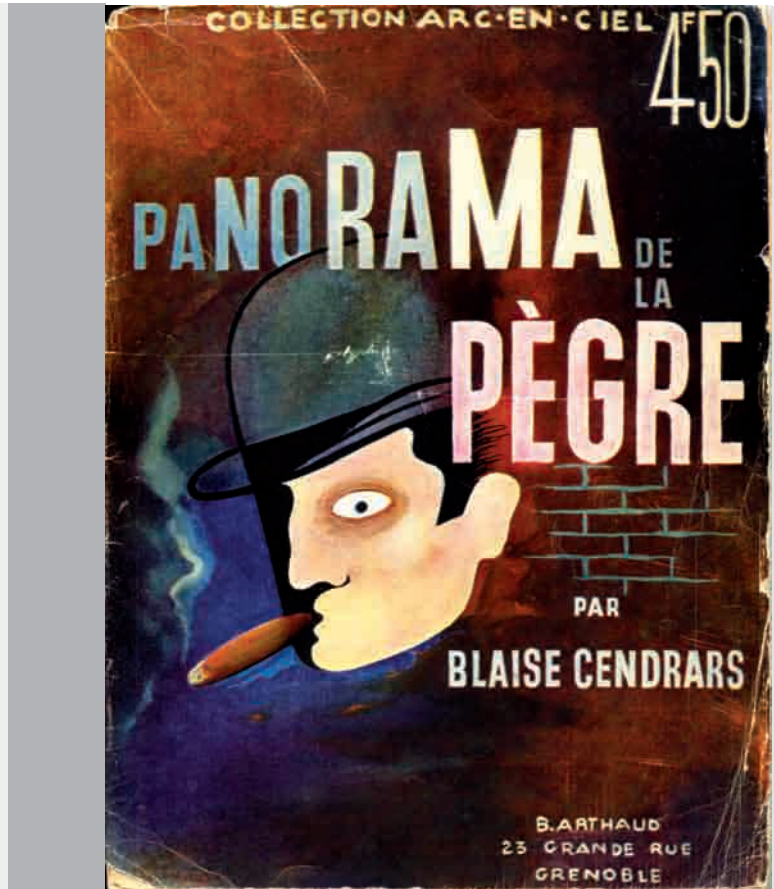
« Qu'est-ce que voyager ? Courir le monde et l'admirer, à condition d'avoir quatre dromadaires ? » comme l'imagine Apollinaire dans son « Bestiaire ». Chez Cendrars la question siffle comme une locomotive, gémit comme la sirène d'un steamer, chante comme le fil du télégraphe. Et la réponse est toujours la même : on ne voyage que pour revenir et raconter. Sans retour, sans récit de voyage plus de voyage, dès qu'on a rejoint son port d'attache il tombe dans le trou du temps. Écrire donc. Pas comme un géographe, un envoyé spécial, un témoin oculaire mais comme Ulysse qui inaugure le genre en captivant, capturant le cercle d'un auditoire suspendu à ses lèvres. Conter pour conter, sans se sentir tenu de rendre des comptes, ceux de la vérité, de la vraisemblance, du fil, soi disant nécessaires à la conduite d'une narration. Il faut se moquer de la vérité comme de la vraisemblance, exagérer ou diminuer, ne pas tenir qu'un fil mais tout un écheveau et bien embrouillé. Plus on ment, plus c'est vrai. Chez Cendrars, la bobine, la pelote dont il est le seul à maîtriser les enchevêtrements, c'est la digression.

Lire Cendrars à propos de voyages c'est monter dans le métro (*D'Oultramer à Indigo* évoque le déplacement dans Paris comme une expédition) sur une ligne, la 4 par exemple, connaître des arrêts plus ou moins prolongés en station, des redémarrages plus ou moins brutaux, traverser des tunnels, emprunter des correspondances. On ne parle jamais si bien de quelque chose qu'en parlant d'autre chose semble dire Blaise Cendrars, Frédéric Sauser de naissance, caporal Sauser à la guerre où il perdra le bras droit et la main au bout. Écrivain de main gauche, « ma main amie », mais pas gauche et bien utile pour gauchir. Par exemple dans *Bourlinguer*, onze chapitres autour de onze ports, celui qui est consacré à Gênes descend tout à coup jusqu'à Naples dans un mouvement express qui ne doit rien aux chemins de fer mais tout à la littérature. C'est à propos de Gênes qu'on

entend une histoire autour du supposé tombeau de Virgile que la tradition localise à Naples, au Pausilippe où le bourlingueur l'aurait vu à vendre. Il y avait même, dit-il, comment vérifier ? un écriteau (inséré dans le livre), seul y manquait le nom de l'agence immobilière. Aller à Gênes pour parler de Naples et du vieux Virgile, tout Cendrars est là. C'est un lecteur qui voyage et qui écrit : « Il n'y a pas de fin à la lecture. ». Tout part des livres et aboutit à un livre : « Tout ce qui touche aux livres est magique. » et le dernier chapitre de *Bourlinguer* consacré à « Paris port de mer » est sous-titré « La plus belle bibliothèque du monde » .

“Il faut se moquer de la vérité
comme de la vraisemblance,
exagérer ou diminuer, ne pas tenir
qu'un fil mais tout un écheveau
et bien embrouillé.”

Voyager donc, c'est lire et écrire. Lire ce qu'on voit du monde comme les livres qu'on a lus. Écrire ce qu'on a vu, cru voir, inventé peut-être afin de le rendre visible c'est-à-dire lisible au crédule, incrédule lecteur, qui sait. On peut voyager pour s'oublier (ce qu'on croit), on peut aussi voyager pour ne parler que de soi, dans le miroir du monde se mirer. Blaise parle du monde en lui et de lui dans le monde sans toujours vraiment les dissocier, encore une sorte de digression, ici intérieure. Le grand affichiste illustrateur Cassandre a bien su saisir et résumer l'art de Cendrars en dessinant la couverture de *Panorama de la pègre*, enquête (?) sur les lieux et les hommes les plus mystérieux du milieu, paru en 1935. Les lettres du titre sont plus ou moins grandes, lisibles, selon leur couleur mais ce que l'œil retient c'est MA (dernière syllabe de Panorama) PÈGRE par Blaise Cendrars. C'est en effet, plus qu'un reportage, une promenade digressive de Blaise, à Paris, à Marseille dans les endroits chauds : « J'errais depuis des



heures dans ces ruelles tortueuses du quartier de la Mairie qu'a si magistralement décrites un nègre originaire de la Jamaïque, le génial romancier Mac Kay, dans un livre étourdissant de couleur, de truculence, de vie... » Ici aussi on croise Virgile et même Dante mais ce sont les noms de considérables truands. La pègre, c'est la pègre de Blaise, comme la littérature nègre à laquelle il consacre une magnifique anthologie dès 1921 c'est la sienne, malgré l'imposante bibliographie savante par laquelle il l'ouvre. Sa littérature nègre, c'est celle qui lui permet au lendemain de la guerre, de faire se tenir à carreaux la douleur de la main coupée : « Pour ne pas gueuler jour et nuit, je me raconte toujours des histoires nègres ». C'est ça le reportage. Raconter ses voyages dans le monde et dans les livres. Parler de soi en parlant du monde, en parlant des livres. Et l'inverse, naturellement.

■ Arthur Bernard

Sous le nom de Jean-Pierre Bernard, il signe plusieurs essais historiques, autour notamment des communistes mais aussi de la ville de Paris. En tant que romancier sous le nom d'Arthur Bernard, il a publié une dizaine de romans (dont *La petite vitesse*, *L'oubli de la natation*, *La guerre avec ma mère*), édités chez Minuit, Cent Pages puis aux éditions Champ Vallon. Son dernier roman *Le désespoir du peintre* est paru en 2009. Arthur Bernard vit à Grenoble.

Blaise Cendrars bibliographie sélective

Tout autour d'aujourd'hui, vol 8, comprenant **Histoires vraies**, **La vie dangereuse**, **D'Oulremer à indigo**, éditions Denoël, 2003.

Tout autour d'aujourd'hui, vol 9, comprenant **Bourlinguer**, **Vol à voile**, éditions Denoël 2003.

Tout autour d'aujourd'hui, vol 10, comprenant entre autres **Anthologie nègre**, éditions Denoël, 2005.

Tout autour d'aujourd'hui, Volume 13, comprenant **Panorama de la pègre**, **A bord de Normandie**, **Chez l'armée anglaise**, éditions Denoël, 2006.

Blaise Cendrars en bourlinguant, Radio France, Les grandes heures INA (4 disques compacts), 2006.

portrait

Pierre Mac Orlan par Philippe Claudel

DÉSHABILLANT L'AVENTURIER

Pierre Mac Orlan

(1882-1970). Né à Péronne, Pierre Mac Orlan, de son vrai nom Pierre Dumarchey, arrive à Paris en 1899. Il fréquente les cabarets de la Butte, notamment le Lapin Agile du père Frédé, dont il épousera la fille. Il écrit des chansons, dessine. Sa carrière littéraire est au début liée à la presse où il publiera ses premières nouvelles. Il sera ensuite grand reporter, notamment pendant la première guerre en Allemagne, puis écrira pour le journal *Détective* et *Paris Soir*. Ses reportages le conduiront en Tunisie et en Italie. Parution du *Nègre Léonard* en 1920 et de *Quai des brumes* en 1927. Il s'est installé dans le village briard de Saint-Cyr-sur-Morin. Il y vivra jusqu'à sa mort. C'est là qu'il composera le reste de son œuvre. Il est élu à l'Académie Goncourt en 1950 et fait Commandeur de la Légion d'honneur en 1967.

J'ai beaucoup voyagé avec Pierre Mac Orlan. C'était il y a quelques années déjà : lui était mort depuis un moment, et je devais pour ma part avoir une vingtaine d'années. Que nous ne nous soyons jamais connus ne s'est révélé alors qu'un élément sans grande conséquence. Certains fantômes sont de bien meilleurs guides que beaucoup de vivants. Je me suis toujours étonné du peu d'échos de son œuvre aujourd'hui : son lectorat doit former un petit club, de quoi remplir les tribunes d'un modeste stade de rugby, lui qui a tant aimé ce sport, et on ne peut pas dire non plus que la critique universitaire, mis à part le regretté Francis Lacassin, l'ait pour l'instant situé à des hauteurs qui lui reviennent pourtant de droit.

Je me souviens que lorsque j'étais encore universitaire à temps plein, j'avais tenté de démontrer comment *La cavalière Elsa* était bel et bien le grand roman surréaliste – oxymore s'il en est – que beaucoup d'auteurs avaient tenté de produire, sans jamais y parvenir. Mon article n'a eu, à n'en pas douter, que très peu d'échos. Et Mac Orlan, parions-le, sera encore pour longtemps prisonnier de cette image d'aventurier immobile qu'il s'est lui-même forgée, portant casquette aussi écossaise que son nom d'emprunt, fumant la pipe, jouant de l'accordéon pour les amis et les admirateurs venant le visiter dans sa maison de Saint-Cyr-sur-Morin. On croit maîtriser les choses, mais on n'en est toujours que les victimes.

Mais peu importe après tout. Un bon auteur est un auteur mort. Lorsqu'il n'est plus là pour entretenir son petit carnaval avec des facéties, des déguisements, des déclarations, demeurent ses livres, comme les os de son squelette, c'est-à-dire une manière d'architecture essentielle, avec laquelle on ne peut pas tricher.

Je crois être venu à Mac Orlan grâce à Guillaume Apollinaire, qu'il a un peu connu et fréquenté au cours d'une jeunesse bohème et montmartroise et aussi à Stevenson, écossais véritable quant à lui, qu'il n'a résolument jamais pu croiser, l'auteur de *L'Île au trésor* mourant alors que Mac Orlan n'était encore qu'un petit Pierre Dumarchey, en culottes courtes dans les rues de Rouen. Je pourrais citer aussi Borges, allez savoir pourquoi, il me semble que le génial aveugle n'en parle pourtant jamais – mais je ne veux pas rouvrir son œuvre pour vérifier tant elle m'a ébloui et nourri à la fin de mon adolescence et j'aurais trop peur aujourd'hui d'être un peu déçu – et aussi André Hardellet, que j'ai tant lu, qui en parle, qui l'a un peu fréquenté et dont certains textes ne sont pas très éloignés de cette ambiance poético-étrange du fameux « fantastique social » inventé par le romancier du *Quai des brumes* qui, entre parenthèses, n'a pas grand-chose à voir avec le film de Marcel Carné, comme quoi un chef-d'œuvre peut en accoucher d'un autre à la condition que le second s'éloigne résolument du premier.

“Pour goûter le grand pays
d'imaginaire que cet européen
bourlingueur a mis en place.”

Voilà pour le décor en somme. C'est important les décors. Si on les met correctement en place, tout peut ensuite se produire. C'est une des leçons d'écriture de Mac Orlan. La toile peinte avant les figures. Venant d'un peintre, même mauvais, comme il le fut, le propos doit se méditer. Tous les romans qu'il a écrits racontent presque toujours le destin d'hommes ordinaires, mais qui soudain avancent sur des scènes qui, elles, ne le sont pas : il suffit pour cela de peu de choses, une lumière particulière, une musique, quelques objets curieusement disposés, une porte qui s'ouvre alors qu'elle n'aurait pas dû, quelques petites taches de sang sous le halo d'un réverbère, un chien qu'on ne connaît pas et qui vous suit partout, comme une ombre.

Les romans de Mac Orlan sont des romans de l'œil, écrits par un homme qui a vu, qui a regardé, qui a enregistré bien des paysages, des lignes, des découpes de maisons, des angles d'immeubles et d'existence. Un homme qui a roulé sa bosse pour ce faire, et qui s'est notamment frotté d'Allemagne au moment où celle-ci basculait dans les ténèbres. Comme Apollinaire avant lui, comme Soupault aux mêmes moments que lui, Mac Orlan a souvent traversé le Rhin entre les deux guerres. Lui en reste un goût pour la mélancolie, l'inquiétante étrangeté, les vins blancs, les contes et les légendes germaniques, les petites villes aux pierres grosses, dans lesquelles on peut toujours trouver une auberge pamprée, la servante qui va avec et, en contrebas, tandis qu'on laisse son âme aller à sa guise, par delà les coteaux striés de vignes, le grand fleuve, large et puissant, avec ses bateliers, ses loreleïs, ses chevaliers perdus.

Il faut lire et relire Mac Orlan, notamment *Le Nègre Léonard et Maître Jean Mulin* et la *Chronique des jours désespérés*, titres peut-être moins connus que d'autres, pour goûter le grand pays d'imaginaire que cet européen bourlingueur a mis en place, patiemment, de livre en livre, et ils sont nombreux comme l'atteste sa bibliographie.

Mais pour qui veut comprendre comment naissent les livres, et comment l'écrivain observe le réel puis le transforme, pour le rendre encore plus visible et palpable, un bel ouvrage, qui s'intitule tout simplement *Villes*, donnera à qui veut bien l'ouvrir un aperçu du laboratoire, de la cuisine si on préfère. C'est important les cuisines. Surtout celles des écrivains. Dans celle-ci, déclinée en différents chapitres, « Rouen, Montmartre, Brest, Londres, Villes rhénanes, Rome, Somme, Picardie, Artois, Hambourg, Tunisie » s'alignent toutes les casseroles et les ingrédients dont le romancier usera tout au cours de son œuvre. Tout y est. Ne reste plus qu'à trouver le liant et les viandes, comprenez les intrigues et les hommes, mais après tout, des intrigues et des hommes, il y en a partout. Il suffit de soulever une pierre sur le bord d'un chemin, ou un rideau masquant une fenêtre.

Dans *Villes*, on s'apercevra aussi comment certains auteurs parviennent à transcender les reporters qu'ils prétendent ou pensent être, et se débarrassant d'une mue un peu trop sèche ou trop étroite, éclosent incidemment, par le biais d'une phrase ou deux, sous leur nouvel avatar qu'ils ne quitteront plus jamais.



Dans mon premier roman publié, je citais sans le nommer Mac Orlan. C'était une manière de serrer une main, et j'en étais ému. Comme je me souviens avoir été ému, les quelques fois où j'étais allé visiter Philippe Soupault dans le très petit appartement où il a terminé sa vie, quand, le quittant, je serrai sa longue main décharnée en me disant qu'elle avait souvent étreint celle du grand Guillaume Apollinaire.

On crée des chaînes pour le pire, mais parfois le meilleur. On entre dans des rondes. On s'invente des familles. On se donne des raisons d'être et de continuer, ce qui n'est déjà pas si mal, et on honore ses dettes.

Toujours.

Septembre 2009

■ Philippe Claudel

Écrivain français originaire de Lorraine, Philippe Claudel est né en 1962. Il est l'auteur de nombreux romans dont *Meuse l'oubli*, *Quelques uns des cent regrets*, *Les âmes grises* édité chez Stock (Prix Renaudot 2003), ou *Le rapport Brodeck*, tous disponibles en poche. Son dernier roman *Le paquet* est paru en janvier 2010 aux éditions Stock.

Pierre Mac Orlan bibliographie sélective

Villes, Gallimard, 1966 (épuisé).

Le mystère de la malle N° 1 et autres reportages, 10-18, 1984 épuisé. Recueil d'articles écrits en 1924 et 1934 et compilés par Francis Lacassin.

Quai de tous les départs : chroniques, Phébus, 1999 (en réimpression). Recueil de chroniques consacrées aux villes que Mac Orlan aimait. Du nord au sud : Hambourg, Berlin et Londres, Rouen ou Brest, Barcelone ou Carthage.

Montmartre, mémoires, Arcadia, 2003.

Romans maritimes, Omnibus, 2004, comprend **Le chant de l'équipage**, **Sous la lumière froide**, **Filles d'amour et ports d'Europe**, **L'Ancre de Miséricorde**, **À bord de l'Étoile Matutine**, **Petit manuel du parfait aventurier**, **Le bal du pont du Nord**.

Brest, Terre des Brumes, 2009.

Chroniques de la fin d'un monde, Belles Lettres, 2009. Ces chroniques, rédigées à la suite de nombreux voyages, évoquent avec nostalgie des mers imaginaires, des maisons abandonnées...

Rues secrètes, Arléa, Octobre 2009. Reportage, à la fin des années 1920, dans les quartiers chauds de grandes villes : Tanger, Alger, Tunis, Barcelone, Hambourg...

Les pirates de l'avenue du rhum, Belles Lettres, 2010. Reportage sur l'aspect pittoresque et les conséquences de la prohibition de l'alcool aux États-Unis (initialement dans *Le mystère de la malle N°1*).

portrait

Colette par Françoise Folliot

TRÈS CHÈRE COLETTE,

Colette

(1873-1954). Sidonie

Gabrielle Colette, dite Colette naît à Saint-Sauveur en Puisaye dans l'Yonne.

Mariage en 1893 avec

Willy, journaliste connu aux infidélités notoires, avec qui elle cosigne ses premiers

textes. Publication du premier *Claudine* en 1900. Pantomime, danse, théâtre, Music Hall,

Colette tout en poursuivant son œuvre d'écrivain se frotte à tous les arts. Libre

de toute convention, jugée quelquefois scandaleuse, elle écrit de très nombreux

articles pour les journaux, activité qu'elle poursuivra toute sa vie. Elle sera aussi

chroniqueuse judiciaire et critique dramatique. Elue en 1945 à l'Académie Goncourt,

elle laisse une œuvre immense. Nombre de ses

textes comme *Gigi*, *L'ingénue libertine* ou encore *Le blé en herbe* sont devenus des

classiques et ont été adaptés au théâtre ou au cinéma.

Depuis toujours vous m'accompagnez. Depuis toujours ou presque je garde, serré dans ma bibliothèque, le n°281 de Paris Match, retrouvé et offert par une amie attentionnée, qui fit en août 1954, sa une sur votre disparition.

C'est avec vous et quelques unes de vos consœurs, Carson Mc Cullers, Virginia Woolf ou encore Rosamund Lehmann que j'ai, toute jeune adolescente, pris la mesure du monde et de ce qui m'y rattachait. J'ai respiré avec délice le vent de liberté et de rébellion que vous laissiez souffler. Dévoreuse de livres, j'ai aimé de toutes mes forces votre insatiable appétit de la vie. Vous m'avez appris à reconnaître et à laisser s'épanouir la moindre des sensations. Avec vous j'ai battu les bois, senti la chaleur légère d'un dernier rayon de soleil, entendu craquer les feuilles d'automne et savouré les châtaignes ramassées encore dans leurs bogues, celles qui vous feront dire en 1941 « *admirable chair blanche de la brune châtaigne, complément providentiel des repas réduits !* ». Qui a dit mieux que vous les délices de l'omelette froide, l'odeur de pomme des forêts de Montigny ou encore l'incroyable douceur du regard de Toby chien ? J'ai suivi Claudine dans ses vagabondages et rencontré Sido, observé Annie solitaire et été conquise par Minne ingénue, et c'est donc aussi avec vous que j'ai, fascinée, commencé à saisir les premiers émois et à regarder les autres s'aimer, se déchirer, séduire, fuir puis revenir. Ils sont infinis les chemins que vous m'avez fait parcourir. Blottie au fond de mon lit, j'ai, avec vous, exploré mille mondes. Votre esprit vagabond, l'acuité de votre regard et votre incroyable disponibilité aux sensations des uns et des autres c'est aussi un peu plus tard avec vos écrits de reportage que j'en ai pris plus profondément conscience. Journaliste au *Matin* mais aussi à *Paris Match*, *Paris Soir* ou au *Petit Parisien* pour n'en citer que quelques uns vous n'avez de fait jamais cessé d'écrire sur vos

contemporains. Et c'est avec la même plume humaniste et généreuse, la même vitalité, le même regard malicieux et grave que vous pratiquez le journalisme et plus particulièrement le reportage. Votre point de vue y est toujours la rencontre entre votre sensibilité et les faits du quotidien, ce qui à vos yeux est l'essence de la vie. Point de cette théorisation que vous avez en horreur. Dans *Les heures longues*, vos articles écrits entre août 1914 et 1917 disent aussi bien « *le garçon épicier à bicyclette qui colportait au grelot allègre de sa machine, des bruits de disette, des avertissements de cacher le sucre, l'huile, le pétrole.* » que les premiers blessés de ce si long conflit : « *Sous l'électricité en veilleuse, les huit blessés sont endormis. Endormis mais non silencieux. Le sommeil libère la plainte qu'ils retiennent tout le long du jour par orgueil, le pleurétique geint d'une voix douce, comme une femme.* ». Vous jouez de tous les registres et pouvez passer du récit quasi épique à une franche et saine familiarité avec le jeune soldat amputé ou à la peinture pleine d'humour de cette amie Valentine « *dont on dit : "elle est bien gentille, mais elle n'a rien inventé"* » qui s'étonne ingénument que son mari réclame des nouvelles de la jument ; usant avec autant d'aisance des parlers populaires que du vocabulaire de la guerre ou encore nous éblouissant à Venise des premiers rayons « *d'un soleil blanc d'orage, des nuées que la mer plate reflète en gris, en vert d'huître* » avant les coups de canon, vous êtes toujours là, présente mais en totale disponibilité, sujet

“Votre point de vue y est toujours la rencontre entre votre sensibilité et les faits du quotidien.”

spectateur au regard ouvert, refusant toute généralisation et à la curiosité immense. Reportages de guerre, certes, mais bien loin des articles formatés sur un conflit dont on veut oublier au fil de l'enlèvement les incohérences. Vous êtes près des femmes, des blessés, entendez les préoccupations des épouses restées seules – « *victorieuses jusqu'à présent, les femmes, pliant sous l'excès de travail, diminuées par la solitude, sont près de faiblir. Juin ruisselant a mis en péril la vie, vienne l'hiver, du bétail et des chevaux.* » Déjà, avant la fin de la guerre vous nous



parlez de cet « *enfant de l'ennemi* » dont vous savez qu'il vous faut commencer à le défendre. A Verdun, observant le ciel, voici que vous vous avisez soudain du danger : « *C'est qu'une grêle singulière a commencé de cribler le canal à nos pieds, une grenaille chaude qui fait chanter l'eau... Qui nous jette cet éclat de fer bouillant ? Nous n'avions pas songé à cela. En regardant avec passion les hommes volants recevoir et échanger la foudre, nous oublions les étincelles, la cendre brûlante, tombées d'une bataille de demi-dieux qui se disputent la cime des airs...* » Précurseur d'une forme tout à fait littéraire du reportage avec vos confrères écrivains de ces années là -Soupault, Cendrars ou Mac Orlan, vous êtes aussi avec quelques femmes voyageuses telles Ella Maillart ou Isabelle Eberhardt parmi les premières femmes reporters. Et si vous vous êtes toujours défendue de

maintenant vous accompagne cherchant dans ce Paris que vous avez tant aimé la trace de votre présence, parcourant ces allées d'un jardin devenu durant les seize dernières années de votre vie votre village. Et, mêlé au froissement des ailes des pigeons qui s'envolent, je vous entends murmurer cet adieu qui vous ressemble tant : « Au lieu d'aborder des îles, je vogue vers le large où ne parvient que le bruit solitaire du cœur, pareil à celui du ressac. Rien ne dépérit, c'est moi qui m'éloigne, rassurons-nous. »

■ Françoise Folliot

Françoise Folliot est libraire à Grenoble où elle dirige la Librairie Le Square.

Colette bibliographie sélective

Les heures longues,

Fayard, 1917, rééd.
in Œuvres complètes
TIV, Bibliothèque de
la Pléiade, éditions
Gallimard, 1986. Recueil
d'articles publiés pour la
plupart dans *Le Matin*,
écrits entre 1914 et 1917.

Dans la foule, Georges

Crès et C^{ie}, 1918, rééd.
in Œuvres complètes
TIV, Bibliothèque de
la Pléiade, éditions
Gallimard, 1986. Recueil

de reportages publiés
dans *Le Matin* sous la
rubrique « Contes des
mille et uns matins »
écrits entre décembre
1911 et avril 1914.

Paris de ma fenêtre,

Aux armes de France,
1942, sous le titre *De
ma fenêtre*, rééd. in
Œuvres complètes
TIV, Bibliothèque de
la Pléiade, éditions
Gallimard, 2001. Recueil
d'articles publiés dans

Le Petit Parisien en 1940
et 1941.

Romans, récits, souvenirs, vol 3,

1941-1949, Robert
Laffont, 1989, collection
Bouquins, regroupe
les œuvres écrites
par Colette à la fin
de sa vie dont *De ma
fenêtre* et ses critiques
dramatiques.

LE FLEUVE SIMENON

Mon prochain sujet, la Marne, doit beaucoup à Simenon. D'ailleurs, c'est devenu un jeu : il faut absolument que dans chacun de mes livres je place une allusion à Maigret ou à son inventeur. Je leur dois beaucoup. Cette façon qu'a le commissaire d'absorber comme une éponge les sons, les couleurs, les odeurs et de révéler soudain, comme sous l'effet d'une pression, ce qui était caché reste pour moi le modèle de l'imprégnation. Maigret flâne, se laisse guider par ses sensations puis soudain un rien, un détail infime va surgir. Cet élément dont il s'empare va cheminer, croître jusqu'à devenir obsessionnel et même tyrannique. C'est la fameuse « pièce manquante » qui permettra de résoudre l'énigme. Dans tous mes livres, je suis à la recherche de la pièce manquante en essayant de me conformer à la technique de Jules Maigret.

« J'ai cherché à connaître l'homme nu », n'a cessé de répéter Simenon. Lorsqu'il était jeune journaliste à Liège, il avait réussi à forcer la porte de la chambre du maréchal Foch qui l'avait reçu en robe de chambre. « Il n'était pas encore nu, au sens où je l'entends, mais il était très embêté, parce qu'on m'avait laissé entrer malgré ses instructions. Je le voyais donc sans apprêts : il n'aimait pas ça ». La vraie question est : comment Simenon s'y est-il pris pour connaître l'homme nu ?

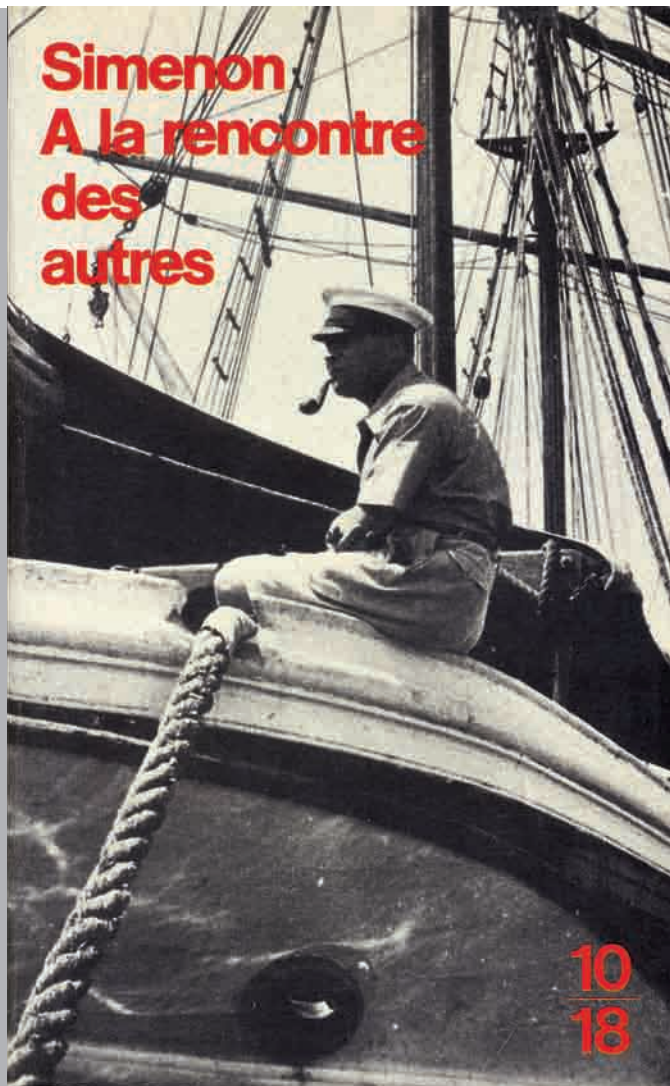
Je suis allé le voir à deux reprises à Lausanne dans sa petite maison de l'avenue des Figuiers. Il n'a jamais été vraiment capable de s'expliquer sur sa méthode. Il était, comme on dit, « très ficelle » mais il a donné tout de même ça et là quelques recettes. Ainsi, en lisant la préface de Francis Lacassin, *À la découverte de la France*, j'ai été alerté par ce que j'avais cru une confidence de la part de Simenon et qu'il devait répéter à tous ses interlocuteurs. Il n'empêche, c'était une piste. Simenon expliquait que, débarquant à Paris, il voulait absolument connaître la France et que très vite il comprit que le seul moyen était de l'approcher par les rivières et les canaux : « Pour une raison très simple : où les villes et les villages ont-ils pris naissance ? Au bord de l'eau ».



Georges Simenon

(1903-1989). Dès l'âge de 16 ans, Georges Simenon, écrit sous le pseudonyme de Georges Sim dans la rubrique « Faits divers » de la *Gazette de Liège*. Exploration des bas-fonds, maîtrise d'une écriture rapide, efficace. Mais après la création et le succès immédiat de Maigret, (*Pietr le letton*, 1931), Simenon continue, de 1930 à 1937, à écrire des reportages aux quatre coins du monde. Une part de l'œuvre que Francis Lacassin fait redécouvrir en 1976, en publiant les trois volumes de *Mes apprentissages*.

**Simenon
A la rencontre
des
autres**



“Quelque chose non pas de disparu
mais d’immuable, très proche de cet
« homme nu », subsiste dans cette
France au fil de l’eau.”

Persuadé que la vraie face de la France se trouve dans ces villages en apparence immobiles, il achète le *Ginette*, un grand youyou de 6 mètres qu'il couronne d'un toit et embarque pendant l'été 1928 avec sa machine à écrire et une table pliante, accompagné de sa première femme Tigy, de sa cuisinière (qui était aussi sa maîtresse) surnommée Boule et de son chien Olaf.

J'ai compris alors l'importance capitale de l'eau dans l'œuvre de Simenon et dans le même temps ma fascination pour les canaux. Quelque chose non pas de disparu mais d'immuable, très proche de cet « homme nu », subsiste dans cette France au fil de l'eau. J'ai remonté la Marne à pied jusqu'à sa source (530 kilomètres) en suivant presque toujours le canal latéral car les berges de la rivière deviennent vite impraticables. J'y ai retrouvé certains lieux décrits par Simenon. J'y ai découvert surtout cette France des restaurants ouvriers, des devantures mortes, des paumés. Des êtres en apparence insignifiants qu'une difficulté, une tragédie ont métamorphosé. Il n'est pas vrai que la mondialisation a fait disparaître cette France-là. Simenon affirme qu'en voiture il n'aurait rien vu. On sait depuis Bachelard que l'eau est « un destin essentiel qui métamorphose sans cesse la substance de l'être ». Le canal est un « grand œil tranquille » qui observe la destinée humaine. Il attire la lumière et les êtres pour composer dans ses profondeurs obscures un monde où gisent mythes et fantasmes. Je vais essayer à mon tour d'identifier ce qui se cache dans l'intimité de l'eau de la Marne et ses canaux. Ce n'est pas au hasard si Simenon a eu la vision du personnage de Maigret sur un canal de Hollande, à Delfzijl. Une statue du commissaire y a d'ailleurs été édifiée.

■ Jean-Paul Kauffmann

Jean-Paul Kauffmann est notamment l'auteur de *La chambre noire de Longwood*, *L'arche des Kerguelen*, *La Maison du retour*. Il vient de publier *Courlande*, récit d'un retour sur les traces de l'histoire, dans une province de Lettonie. Journaliste au *Matin de Paris* puis à *l'Événement du Jeudi*, ancien rédacteur en chef de *l'Amateur de Bordeaux*, il dirige aujourd'hui *l'Amateur de cigare*.

Georges Simenon bibliographie sélective

À la découverte de la France, vol1.

1976, réédition. en un seul volume, dans

Les Obsessions du voyageur, Quinzaine littéraire, 2008.

À la recherche de l'homme nu, vol2.

Mes Apprentissages, Omnibus, 2001.

À la rencontre des autres, vol 3, 10-18,

Portrait

Annemarie Schwarzenbach par Leïla Sebbar

LA PREMIÈRE FOIS

Annemarie Schwarzenbach
(1908-1942).

Née à Zurich dans une famille industrielle très aisée, Anne-Marie Schwarzenbach, après des études d'histoire et de littérature à Paris, se lie d'amitié avec Erika et Klaus Mann. Elle écrit son premier roman à 23 ans. Sa dépendance à la morphine lui vaut plusieurs séjours en clinique. Journaliste, elle fait de nombreux voyages, en Espagne, en Perse puis en Russie et aux États-Unis. *L'Hiver au Proche-Orient* paraît en 1934. Bien qu'homosexuelle, elle épouse le diplomate Claude Carac pour ne plus dépendre de sa famille en 1935. Elle sera l'amie d'Ella Maillart avec qui elle voyagera en Afghanistan et rencontrera Carson McCullers aux États-Unis. Elle est aussi correspondante de guerre au Congo auprès de la France Libre en 1940/42. Elle meurt prématurément d'une hémorragie cérébrale suite à une chute en bicyclette.

J'aime sans mesure les femmes voyageuses. Pas toutes. Non pas pour voyager avec elles « Je ne voyage pas pour découvrir de nouvelles vertus et d'autres mœurs. Je n'ai pas besoin d'épices amères, de drogues étrangères, d'enchantements » écrit Annemarie Schwarzenbach, mais parce que ces femmes-là sont des vagabondes, aventurières excentriques, pionnières dans l'art de la liberté sans protecteur ni souteneur, délestées de la tribu, et qu'elles savent voir, regarder et dire l'étranger, l'étrangère.

Elles ont été, petites filles, la rebelle, le garçon manqué, elles ont désobéi à la règle du clan, à la loi familiale, sociale, sexuelle, politique. Insoumises. Habillées en homme, déguisées, elles ont rompu avec la servitude domestique, féminine.

Elles sont nombreuses, ces femmes irrégulières.

Elles voyagent, écrivent, rapportent, publient, photographient. Journaux, revues, livres.

Je rappelle pour mémoire Lady Montagu, Lydia Pachkov, Isabelle Eberhardt, Karen Blixen, Alexandra David-Neel, Myriam Harry, Odette du Puygandau, Ella Maillart... et Annemarie Schwarzenbach.

Annemarie Schwarzenbach (1908-1942, Zurich). Je la choisis parce qu'elle est belle. Je la regarde, elle est là, posée devant les livres de ma bibliothèque, pas des livres de voyages, j'en ai peu, près de Virginia Woolf et derrière les premiers Proust en livre de poche.

Mélancolie du regard et des récits. Orient proche et moyen, désert, Perse et Afghanistan. Cette passion héritée des écrivains et peintres voyageurs, des journalistes qui la précèdent. La recherche obstinée, désespérée avec le voyage et l'archéologie pour prétextes de ce qu'elle appelle « l'innocence du premier jour ». Proche en cela de sa semblable Isabelle au désert. Quitter « l'Europe aux

anciens parapets », vivre ce « mal d'Europe » fasciste, corrompue avec les enfants de sa génération Erika et Klaus Mann. Partir. Mais plutôt que l'Amérique (où elle ira rejoindre Erika et Klaus) l'Orient (Turquie, Syrie, Liban, Palestine, Irak) et le désert (Perse, Afghanistan) ont sa préférence¹.

Intranquillité, impatience, inquiétude, l'enfer et le paradis de l'opium, Annemarie dans la Ford (offerte par son père, riche industriel de la soie, favorable au régime nazi), comme Isabelle à cheval (fumant le kif dans les cafés maures) étrangère et solitaire, elle subit les épreuves de l'Orient et du désert. On est dans un conte. Le héros contraint au voyage surmonte des obstacles imprévus, le désespoir, la faim et la soif, les démons et les sorcières. Il lui faut mériter la récompense finale, ainsi Annemarie, « Ah ! ces marches dans le désert, sans but, sans fin... Qu'allais-je chercher?... » Dans la Ford, sous la tente, dans la chambre, toujours l'encrier, la rame

“Mélancolie du regard et des récits. Orient proche et moyen, désert, Perse et Afghanistan.”

de papier, la machine à écrire, le Leica. Photographier ce qu'elle n'écrit pas, écrire en images (sans les métaphores de la poésie conventionnelle) l'inattendu, le grandiose, le banal dans le souci permanent de la première fois.

L'écriture au masculin (comme Isabelle) lui convient et d'être vagabonde née sans terre, ni père, ni mère, « Égaré, sans patrie, vagabond sur les routes du monde, livré aux vents, au froid, à la faim, toujours seul... » Elle n'a pas été enfantée, elle n'enfantera pas, ni ancêtres ni descendants, la jeune et belle androgyne acquiert le statut du divin, par ses divagations, ses errances en Orient, au désert. C'est ainsi qu'elle peut assister à l'origine du monde, exalter son innocence, sa virginité. Admirer les femmes turques, kurdes, afghanes, perses, belles dans la jeunesse et dans la vieillesse, à l'origine de la vie avec croyances et amulettes, les jeunes filles leurs voiles sur la balançoire, leur grâce, la danse des jupes rouge-cerise, l'amour de Yalé la jeune Tcherkesse « Yalé mon innocence ». C'est ainsi que Annemarie vit l'hospitalité des

Notes

1. *Hiver au Proche-Orient* (1933-1934), Petite Bibliothèque Payot, 2008.

La Vallée heureuse (1935), L'aire bleue, Vevey, 1991.

Orients exils, nouvelles, Petite Bibliothèque Payot, 2003.

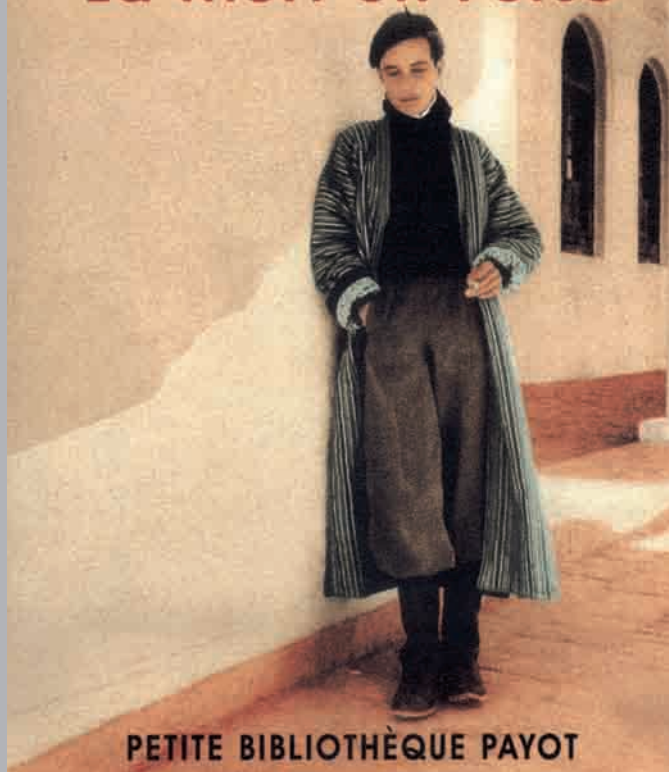
Où est la terre des promesses ? Avec Ella Maillart en Afghanistan (1939-1940), Petite Bibliothèque Payot, 2004.

Annemarie Schwarzenbach ou Le mal d'Europe, biographie, de Dominique Laure Miermont, Payot, 2004.

Les titres publiés chez Payot sont traduits de l'allemand (suisse) par Dominique Laure Miermont.

**Annemarie
Schwarzenbach**

La mort en Perse



Afghans « peuple non corrompu, viril et gai » avec le jeune cavalier et les jeunes filles rieuses « visage rayonnant, penché comme une promesse ». C'est ainsi qu'elle partage dans les jardins sous les arbres, avec les filles et leur mère, une frugalité bienheureuse, le riz, le thé, les raisins et le repos sur des matelas de soie dans l'odeur des petits pains ronds, de la confiture de coing, des melons... Bonheur simple. C'est ainsi qu'elle contemple le paysan arabe avec son keffieh blanc dans la lumière de la falaise « c'était le premier homme » et les rives de l'Euphrate « premier temps de la terre » et l'Irak « première terre de l'écriture » survolée par les

oies sauvages et les bergers avec leurs ânes et les grues au bord des marais... paysages bibliques (elle ne cite jamais la Bible) de la ferveur primitive.

Contre l'Europe corruptrice, destructrice de l'âme et de la nature, Annemarie Schwarzenbach écrit pour elle et les autres, lecteurs et lectrices, l'illusion en Orient, au désert, d'une terre sacrée, immaculée... Elle aurait retrouvé « les traces de cette innocence première ».

■ Leïla Sebbar

Écrivaine française d'origine algérienne et française. Elle a publié plusieurs essais, collaboré à des journaux et à de nombreux travaux autour des femmes, mais aussi de l'exil. Leïla Sebbar est l'auteur de récits, romans et nouvelles dont *Le Silence des rives* (Prix Kateb Yacine, 1995, épuisé); *La Jeune fille au balcon* (Point, 2006); *La Seine était rouge, Paris : octobre 1961* (Thierry Magnier, 2003, rééd. Actes Sud, 2009) et la trilogie *Shéhérazade* qui vient d'être rééditée chez Bleu autour en octobre 2009. Derniers titres publiés : *Voyages en Algéries autour de la chambre, abécédaire*, Bleu autour, 2008 ; *Mon cher fils*, roman, Elyzad, 2009 ; à paraître en 2010 : *Une femme à sa fenêtre*, nouvelles du grand livre du monde, Al Manar-Alain Gorius, dessins de Sébastien Pignon.

Annemarie Schwarzenbach bibliographie sélective

Loin de New York, reportages et photographies

1936/1938, Payot 2000, rééd. 2006, trad. (allemand) Dominique Laure Miermont. Enquête sur les conditions des travailleurs aux États-Unis après la grande dépression.

La mort en Perse,
Payot, 2001, collection petite bibliothèque

Payot voyageur, trad. (allemand) Dominique Laure Miermont.

Orients exils,
(nouvelles), Payot, 2003, collection petite bibliothèque
Payot voyageur, trad. (allemand) Dominique Laure Miermont.

Où est la terre des promesses ? : avec Ella Maillart en Afghanistan, 1939-1940

Payot, 2004, trad. (allemand) Dominique Laure Miermont.

L'Hiver au Proche-Orient, journal d'un voyage, Payot, 2006, rééd 2008, trad. (allemand) Dominique Laure Miermont. Voyage en Turquie, Syrie, Palestine, Irak et Perse.

portrait

George Orwell par Jean-Jacques Rosat

ORWELL LE POLITIQUE

George Orwell
(1903-1950).

George Orwell (de son vrai nom Eric Blair) est né en 1903 à Motihari en Inde. Boursier, éducation d'excellence (Eton). Engagé dans la police impériale birmane en 1922, il en démissionne en 1927 et se lance dans l'écriture. Partageant la vie des vagabonds et des clochards, il écrit *Dans la dèche à Paris et à Londres*, en 1933.

Reportage sur la vie des mineurs, le *Quai de Wigan* (1937), pointe aussi les échecs de la gauche anglaise. Parti combattre en 1937 en Espagne auprès du POUM, il fait dans *Hommage à la Catalogne* (1938), le récit du rêve révolutionnaire et de sa trahison par les staliniens. C'est après la seconde guerre mondiale qu'il écrit *La ferme des animaux* et *1984*. Il meurt en 1950 de la tuberculose.

« Faire de l'écriture politique un art » : telle a été l'ambition avouée de George Orwell. Mais, de manière remarquable, il a simultanément fait son éducation politique et appris son métier d'écrivain, et il lui aura fallu autant de temps pour parvenir à la maîtrise de son style que pour choisir son engagement. En 1927, il démissionne de ses fonctions d'officier de police colonial en Birmanie et se lance dans la carrière d'écrivain. Mais c'est seulement dix ans plus tard que sa double expérience du fascisme et du communisme pendant la guerre d'Espagne scelle définitivement son engagement en faveur d'un socialisme révolutionnaire, égalitaire et antitotalitaire. Et c'est seulement dans le récit de cette double expérience publié un an plus tard, *Hommage à la Catalogne*, qu'il réussit à débarrasser complètement son écriture « des morceaux de bravoure littéraire, des phrases creuses et des adjectifs décoratifs » qui l'encombraient et à maintenir tout au long d'un livre son idéal de prose, celle qui est « comme un carreau de fenêtre »¹.

Entre 1933 et 1938, Orwell publie un livre par an, alternant romans et reportages. Les uns et les autres lui servent à se construire, mais différemment. Dans ses fictions, il raconte des vies qui ressemblent à celle qui aurait pu être la sienne s'il avait laissé faire les déterminismes sociaux et familiaux : le destin d'un homme détruit par le système colonial qui pourrit tous les rapports humains (*Une Histoire birmane*), celui d'une jeune femme que son ascétisme et les sentiments de culpabilité fabriqués par son éducation empêchent de vivre (*Une fille de pasteur*), celui d'un écrivain qui se complait dans le ratage et le refus de la vie ordinaire (*Et vive l'aspidistra !*). Dans ses reportages, à l'inverse, il décrit des expériences qu'il a réellement vécues, bien qu'elles aient été hautement improbables au regard de ses origines sociales et de son éducation : quand on est né dans une famille de fonctionnaires de l'Empire britannique et qu'on a été formé à Eton, il ne va pas de

soi d'aller dormir dans les asiles de nuit avec les clochards (*Dans la dèche à Paris et à Londres*), de loger dans un coron pour enquêter sur la classe ouvrière (*Le Quai de Wigan*), ou d'aller risquer sa peau en Espagne au côté de la fine fleur du mouvement révolutionnaire européen (*Hommage à la Catalogne*).

Comme l'observe finement Bernard Crick, Orwell était « dans sa première manière journalistique plus proche que dans ses premiers romans du style de sa maturité » – ce style qui allait faire de lui un maître reconnu de la prose anglaise limpide et familière. Mais comme « il était à la recherche d'un "style littéraire", il lui fallut des années pour se rendre compte qu'il possédait déjà quelque chose de beaucoup plus précieux que ce qu'il pensait encore devoir trouver »². Ainsi, c'est à travers le reportage et la description de ses expériences politiques, qu'Orwell a vraiment découvert sa voix d'écrivain. « Ce qui me pousse au travail, c'est toujours le sentiment d'une injustice, et l'idée qu'il faut prendre parti [...] C'est toujours là où je n'avais pas de *visée politique* que j'ai écrit des livres sans vie.³ »

“C'est toujours là où je n'avais pas de visée politique que j'ai écrit des livres sans vie.”

George Orwell

La littérature, dit-on, commence quand « écrire » devient un verbe intransitif ; hors du sanctuaire, il n'y a que communication. La manière dont se sont construits le style et l'œuvre d'Orwell démentent ce dogme du milieu littéraire français. C'est pourquoi, peut-être, il y est encore si peu reconnu.

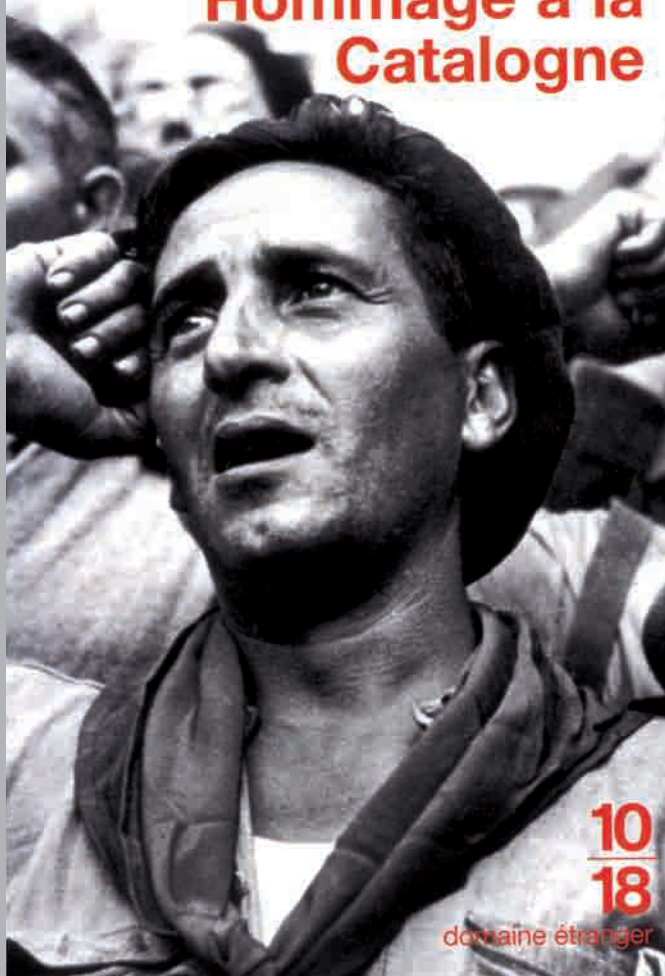
■ Jean-Jacques Rosat

Philosophe, maître de conférences au Collège de France, où il est attaché à la chaire de philosophie du langage et de la connaissance, tenue par Jacques Bouveresse. Il dirige aux éditions Agone, la collection Banc d'essais, dans laquelle il a notamment fait publier J. Newsinger *La politique selon Orwell*, et entreprend la réédition des chroniques et écrits politiques d'Orwell. (Déjà parus : *À ma guise, chroniques 1943-1947*, en 2008 et *Écrits politiques 1928-1949*, en 2009).

Notes

1. « Pourquoi j'écris », Essais, articles et lettres, *Ivrea/L'encyclopédie des nuisances*, 1995-2001, vol. I, p. 25-27.
2. « Pourquoi j'écris », p. 25-27.
3. Bernard Crick, *George Orwell*, Flammarion, 2003, p. 223-224.

George Orwell Hommage à la Catalogne



Georges Orwell bibliographie sélective

Dans la dèche à Paris et à Londres, [1933], trad. (anglais) M. Petris, Champ libre, 1982, rééd. 10-18, 2003. Traduit pour la première fois en français en 1935, chez Gallimard, sous le titre *La vache enragée*, avec une préface de P. Istrati.

Le quai de Wigan, [1937], trad. (anglais) M. Petris, Champ libre, 1995, rééd. 10-18, 2000.

Hommage à la Catalogne, [1938], trad. (anglais) Y. Davet, Gallimard, 1955 (sous le titre *La Catalogne libre*), rééd. 10-18, 2000.

UNE VERTIGINEUSE TRICHERIE

De sang-froid est un livre fascinant, l'histoire de *De sang-froid* est fascinante aussi. En 1960, Truman Capote était un auteur de fiction fêté, mais qui se sentait au bout du rouleau et cherchait un moyen de démentir la phrase de Fitzgerald selon laquelle il n'y a pas de deuxième acte dans la vie d'un écrivain américain. Il avait développé une théorie sur ce qu'il appelait la « non-fiction novel », qu'on pourrait appeler le roman documentaire, et cherchait un sujet qui lui permettrait d'illustrer cette théorie. Quelque chose qui, normalement, relèverait du reportage et dont il ferait une oeuvre d'art. Il est tombé un jour, dans le *New-York Times*, sur un bref article rapportant l'assassinat d'une famille de fermiers par des inconnus, dans le Kansas. Il s'est dit : un crime, l'Amérique profonde, pourquoi pas ? Il est parti pour le Kansas, s'est installé dans le patelin où cela s'était passé, a rencontré le shérif qui menait l'enquête, commencé à parler avec les gens. Le minuscule Capote avec sa voix de fausset et ses manières de folle griffeuse, cela faisait un drôle d'effet chez les rednecks, tout le monde pensait qu'il se lasserait vite mais non, il s'est incrusté. Au bout de quelques semaines, les deux assassins ont été arrêtés, il est allé les voir en prison et c'est à partir de là que l'histoire racontée par *De sang-froid* et l'histoire de *De sang-froid* se mettent à diverger de manière si fascinante. Capote se proposait d'écrire, suivant l'exemple de Flaubert, un livre objectif et impersonnel, un livre où l'auteur est partout et nulle part, s'interdit la vulgarité d'apparaître comme personnage ou même comme narrateur, et il n'a pu atteindre cet objectif qu'au prix d'une vertigineuse tricherie. Les meurtres, les vies des meurtriers et des victimes jusqu'à ce que leurs chemins se croisent, puis la cavale des meurtriers jusqu'à leur arrestation, tout cela pouvait être raconté sans problèmes, je veux dire sans implication personnelle. Mais entre le moment de leur arrestation et celui de leur exécution, il s'est écoulé cinq ans que le livre raconte aussi, et de ce récit-là Capote pouvait beaucoup plus difficilement s'absenter. Car au fil



LE
TITRE
DU
ROMAN
TRUMAN
CAPOTE
TRICHERIE

Truman Capote (1924-1984), de son vrai nom Truman Streckfus Persons est né à La Nouvelle Orléans. Ecrivain du Sud élevé dans une plantation, il devient, après la publication de ses nouvelles dans les magazines new-yorkais et de son premier roman *Les domaines hantés* en 1948, un personnage excentrique et mondain très en vogue dans le New-York des années 50. C'est *De sang froid*, roman inspiré d'un fait divers qui le rendra mondialement célèbre en 1965. Usé par la drogue, l'alcool et les excès, Truman Capote meurt à 59 ans.

“Au bout de quelques semaines, les deux assassins ont été arrêtés, il est allé les voir en prison et c’est à partir de là que l’histoire racontée par *De sang-froid* et l’histoire de *De sang-froid* se mettent à diverger de manière si fascinante.”

des visites il était devenu l’ami de Dick et de Perry et sans doute le personnage le plus important de leurs vies de prisonniers, dont il a pourtant tenu la chronique en faisant comme s’il n’était pas là. Les deux dernières années ont été terribles. Ils avaient été jugés et condamnés à mort. D’appels en recours en grâce, l’exécution a été longtemps différée. Capote leur assurait qu’il faisait tout pour sauver leurs têtes, leur cherchait les meilleurs avocats. En réalité, et malgré l’affection réelle qu’il portait au moins à Perry, il savait que leur exécution était la meilleure conclusion possible pour son livre, que ce livre serait son chef d’œuvre, un des chefs d’œuvre de la littérature moderne (sur ce point, il avait raison), et dans l’espoir d’y mettre le point final il en était arrivé à allumer des cierges à l’église pour qu’enfin on les pendre. Je pense, d’une part que peu de livres ont été écrits dans un inconfort moral aussi atroce, d’autre part que la culpabilité qu’éprouvait Capote explique au moins autant que son option esthétique de départ le fait que rien de tout cela, qui est la véritable histoire de *De sang-froid*, n’est raconté dans *De sang-froid*. Finalement, Dick et Perry ont été pendus, Capote a assisté à leur pendaison, il a été la dernière personne qu’ils aient embrassée avant de monter sur l’échafaud. Son livre, où il décrit cette scène, mais sans lui, est paru quelques mois plus tard, avec un succès extraordinaire. Capote avait obtenu ce qu’il voulait : écrire un chef d’œuvre, être considéré, et à juste raison, comme un des plus grands écrivains du monde. Il y a eu dans sa vie l’éclatant deuxième acte auquel il aspirait, mais pas de troisième – à moins de considérer comme

Truman Capote De sang-froid



un troisième acte la longue destruction par l'alcool, le snobisme et la méchanceté qui a suivi. Il rêvait d'un autre chef d'œuvre qui aurait dû s'appeler *Prières exaucées*, d'après une phrase de Sainte Thérèse d'Avila disant qu'il y a plus de larmes au ciel pour les prières exaucées que pour celles qui ne le sont pas. J'ai beaucoup pensé à lui pendant les sept ans que m'a occupé mon livre *L'Adversaire*. J'ai dû lire trois ou quatre fois *De sang-froid*, à chaque fois plus impressionné par la puissance de sa construction et la limpidité cristalline de sa prose. J'ai longtemps essayé de l'imiter, c'est à dire de raconter l'horrible histoire de Jean-Claude

Romand comme si je n'en faisais pas partie. Finalement, j'ai fait autre chose : renoncé à m'absenter, écrit le livre à la première personne. Je pense sans exagérer que ce choix m'a sauvé.

■ Emmanuel Carrère

Emmanuel Carrère, écrivain, scénariste et réalisateur est né à Paris en 1957. Son roman *La classe de neige* obtient le prix Femina en 1995. Il est l'auteur de nombreux romans/récits dont *L'adversaire*, inspiré de l'histoire de l'assassin Jean-Claude Roman ou encore *Un roman russe* et *D'autres vies que la mienne*, tous édités chez POL. Il a signé de nombreuses adaptations cinématographiques de romans et il est le réalisateur du documentaire exceptionnel *Retour à Koltenich*.

Trumann Capote bibliographie sélective

The Muses are heard, 1956,

Les muses parlent,

Gallimard, 2002,

collection l'Imaginaire.

Reportage sur son voyage en Russie soviétique avec un groupe théâtral américain donnant des représentations de

l'opéra de Gershwin

Porgy and Bess à

Saint Petersburg

et à Moscou. Truman

Capote suit la tournée comme correspondant du *New Yorker* et tient une chronique précise

et pleine de malice et pleines de

aventures – et mésaventures – de la troupe dans la Russie soviétique.

In cold blood, 1966,

De sang froid, récit véridique d'un meurtre multiple et de ses

conséquences, Gallimard (Folio), 1972, traduit de l'anglais par Raymond Girard.

En complément :

Un plaisir trop bref, lettres, 10-18, 2007.

Une correspondance magnifique et généreuse pour comprendre la personnalité flamboyante de Truman Capote.

CALET L'AFFRANCHI

Je n'aime pas cette année 1956 qui a laissé la mort emporter trois écrivains qui me sont chers, Paul Gadenne, Robert Walser et Henri Calet, de son vrai nom Raymond-Théodore Barthelmes. C'est bien plus tard que j'ai découvert leurs œuvres respectives. La lecture réserve de lumineuses découvertes, qu'importe qu'elles soient parfois tardives. Les livres de ces trois-là sont à l'image de leurs auteurs, fidèles à leurs existences singulières, et m'accompagneront jusqu'au bout de la mienne. Henri Calet, c'est la vie comme une perpétuelle évasion, une mélancolie tendre, flânerie et vagabondage, présence au monde et à ses turpitudes, chagrin d'homme, les mots en témoignent avec souvent une apparente légèreté, un humour un peu frondeur. « Je suis un produit d'avant-guerre. Je suis né dans un ventre corseté, ventre 1900. Mauvais début. » Telle est la première phrase de *La Belle Lurette*. Son enfance, ainsi qu'il la décrit, m'évoque celle de Darien, de Dietrich, ces enfances cabossées, à l'école de la rue, les rues de ce Paris populaire qu'il évoque si bien. (*La Belle Lurette* paraît d'ailleurs la même année que le *Bonheur des Tristes* de Dietrich, en 1935.)

Il fait partie de ces écrivains qui n'ont guère cédé aux mondanités du monde littéraire, accomplissant leur œuvre en silence, et c'est aussi ce qui me plaît chez lui. Sa vie buissonnière, agitée, curieuse et inquiète du sort des hommes le faisait écrire avec cette urgence que révèle une écriture à « ras d'homme », toujours du côté de la vie même lorsqu'il évoque les absents, les disparus, comme ce touchant Gaydamour dans *Le Bouquet*, « un petit homme perdu dans une grande guerre » roman pour lequel il met en exergue « J'y repense souvent aux copains, je me demande ce qu'ils sont devenus. ». *L'Italie à la paresseuse*, loin de ce qu'il appelait les « béatitudes culturelles » me le rend encore plus proche. C'est la rue qui compte, tout ce qu'elle charrie de possible et d'humanité. S'il m'était inconnu à l'heure de sa mort,



Henri Calet

(1904-1956). Raymond-Théodore Barthelmes, fils d'un anarchiste et de mère flamande est élevé dans les quartiers populaires de Paris puis en Belgique. Ayant arrêté ses études, après divers petits boulots il devient aide-comptable. Il prendra le nom d'Henri Calet pour fuir après avoir dérobé une grosse somme d'argent. Montevideo, Berlin, Paris, les Açores, Calet vit en clandestin après avoir été condamné par défaut à 5 ans de prison. Il écrira trois romans avant la guerre dont *La belle Lurette*. Fait prisonnier en 1940, il s'évade. A partir de 1944, il se lance dans le journalisme et acquiert très vite une renommée. Appelé à travailler pour Combat, il y tient une chronique sur la vie du XIV^e arrondissement. Parution de *Le bouquet* et *Les Murs de Fresnes* en 1945. Après *Le tout sur le tout*, consacré au Paris populaire, parution en 1950 de *Rêver la Suisse* et dans la même veine voyageuse de *L'Italie à la paresseuse* en 1952. De nombreux ouvrages inédits ont été publiés après sa mort en 1956.

je ne pouvais pas ne pas rencontrer cette écriture à vif. J'aurais aimé fréquenter cet homme, être de ses amis.

Il y a peu, j'ai découvert grâce à Christophe Fourvel (*Montevideo, Henri Calet et moi*) ses pérégrinations uruguayennes, rencontres et amitiés fulgurantes. Le livre de Christophe Fourvel se termine par une lettre signée « Henri » au vieil ami Luis Edouardo Pombo. Calet est alors malade, on est en juin 1956, le 12, il mourra d'une crise cardiaque un mois après, le 14 juillet, à Vence. Montevideo est une période de sa vie qui se faufile dans le Grand Voyage publié en 1952, 22 ans après le séjour en Uruguay. La mémoire vagabonde. Ceux qui l'ont fait prisonnier en 1940, auraient dû savoir qu'il s'évaderait ! Seule la mort pouvait avoir raison de « Monsieur Henri », comme l'a appelé Pierre Charras dans un beau livre qu'il lui a consacré.

“Une écriture à « ras d'homme »,
toujours du côté de la vie même
lorsqu'il évoque les absents,
les disparus...”

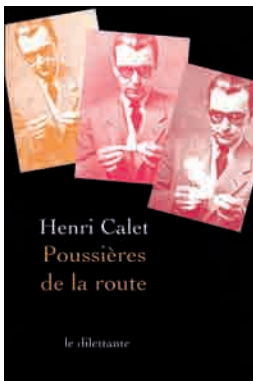
Francis Ponge, lui, disait « Cet affranchi ». Le mot lui va bien et parle aussi des engagements de Calet contre l'oubli, en témoignent ses articles dans *Combat*, et dans ce magnifique livre écrit en 45, *Les Murs de Fresnes*, pour lequel il avait visité les cellules de la prison et relevé les graffiti des hommes passés entre ces murs avant leurs funestes destinations.

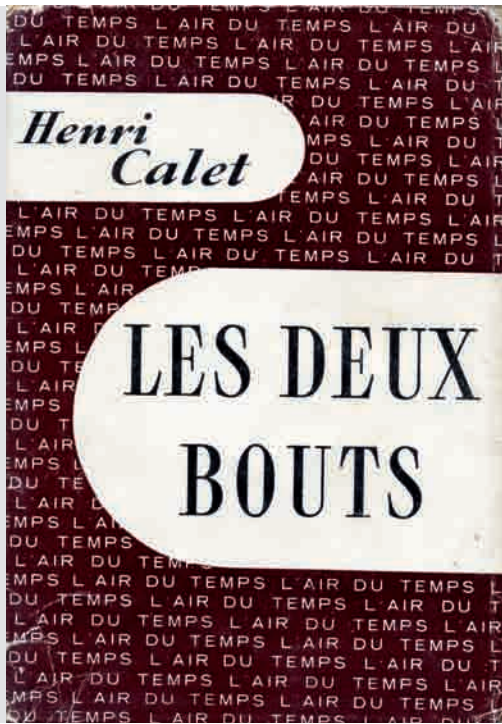
« Ne me secouez pas, je suis plein de larmes ». Cette phrase trop souvent citée, que parfois on lui emprunte sans vergogne, rôde discrètement dans tous ses livres pour être enfin écrite à la fin de sa vie, tel un timide aveu, l'ultime soupir d'un affranchi au cœur fragile, dont la vigilance et la tendresse en ont fait un témoin de son temps.

Juillet 2009

■ Michèle Lesbre

Michelle Lesbre est écrivain. Ses derniers romans sont édités chez Sabine Wespieser. Elle a obtenu le Prix Initiales pour *La petite trotteuse* et le prix Mac Orlan pour *Le canapé rouge*. Son dernier roman *Sur le sable* a été publié en 2009.





Henri Calet bibliographie sélective

Les Murs de Fresnes.

Quatre Vents, 1945, rééd. Viviane Hamy, 1993. Recueil des graffiti de prisonniers sous l'occupation et commentaires.

Rêver à la suisse,

Flore, 1948, rééd. Pierre Horay, 1984, Collection Littérature buissonnière. Carnet de voyage amoureux de la Suisse.

Le Tout sur le tout.

Gallimard, 1948, rééd., collection L'imaginaire, 1980. Évocation du Paris populaire aimé par Calet.

L'Italie à la paresseuse.

Gallimard, 1950, rééd. Le Dilettante, 1990/2009. Le voyage italien de Calet.

Les grandes largeurs : ballades parisiennes,

Gallimard, 1951, rééd. Collection L'imaginaire, 1984.

Contre l'oubli

[1944-1948], Grasset, 1956, rééd. Cahiers rouges, 1982.

Acteur et témoin.

Mercure de France, 1959/2006. Recueil d'articles écrits entre 1947 et 1955.

Poussières de la route,

Le Dilettante, 2002. Textes, reportages et chroniques de voyage écrits entre 1945 et 1955 sur les routes de France avec détour par la Suisse et l'Espagne.

Jeunesses [1954],

Le Dilettante, 2003. Reportages sur la jeunesse pour le magazine Elle, en 1954.

En complément :

Correspondance 1938-1955. Le Dilettante, 2005. La correspondance passionnante d'Henri Calet avec l'écrivain Raymond Guérin.

LES DERNIERS MYSTÈRES DE PARIS

Jean-Paul Clébert, Robert Giraud, Jacques Yonnet.

Paris est un reportage.

Trois écrivains des années 50 à la « jactance pas possible ». Jacques Yonnet (1915-1974), Robert Giraud (1921-1997) et Jean-Paul Clébert (né en 1926). Goût des mots et du vin. Vagabondages dans le Paris de la marge.

Et dans l'ombre, l'ami des virées nocturnes, Robert Doisneau, les images de l'œil malicieux accompagneront les textes de Yonnet et Giraud.

Être reporter est-ce sentir l'atmosphère particulière qui favorise l'éclosion des faits ? Alors Jean-Paul Clébert et Robert Giraud comptent parmi les grands reporters de l'immédiat après-guerre. Des reporters très particuliers, certes davantage attentifs à l'atmosphère qu'aux faits.

Leurs maîtres livres, *Paris insolite* (1952), pour le premier, et *Le Vin des rues* (1955), pour le second, ne peuvent être comparés à aucun autre avant eux, bien qu'ils empruntent à des genres fort pratiqués par une illustre lignée de prédécesseurs, piétons de Paris ou chroniqueurs de vilaines mœurs (*grosso modo* de Villon à Fargue, de Mercier à Mac Orlan ou Carco).

La forme hétérodoxe de leurs récits est inédite. On y retrouve intriquées la poésie, la chronique, l'autobiographie, les choses vues, voire la fable. Leur particularité tient aussi au fait qu'ils ne couvrent qu'un minuscule territoire : Paris, mais un Paris coupé en deux, du nord au sud, de la porte de Clignancourt à la porte de Vanves, le tiers restant, à gauche sur la carte, trop propre pour être honnête, ne respire pas, n'a rien à raconter. Pas de bavard à la Muette, comme dirait Léo Malet qui, il n'y a pas de hasard, commence la publication de ses *Nouveaux Mystères de Paris* en 1954...

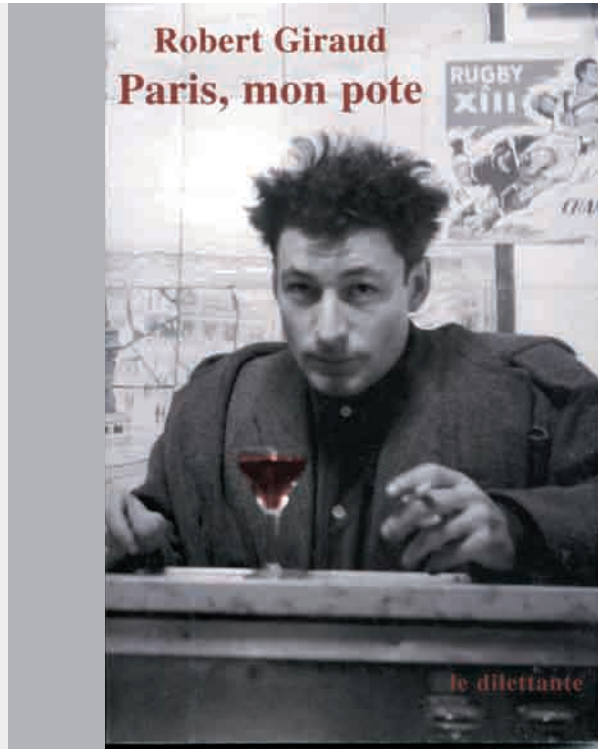
Au moment où l'Europe se libère du joug nazi deux hommes jeunes (quand paraissent leur livre Clébert a 26 ans et Giraud 34 ans) « s'enferment » littéralement dans une toute petite capitale. C'est un paradoxe apparent. Capitale de la douleur il y a peu, elle est devenue pour ces garçons trop vite montés en graine celle des possibles en cette période qui va de la Libération à l'avènement de la cinquième république. Des années de flottement. La guerre a mis la vie entre parenthèses. La ville aussi. Récemment Jean-Paul Clébert m'a confié que son *Paris*

insolite « n'était pas un reportage au sens journalistique, mais une investigation personnelle. C'était moi dans les rues de Paris, redécouvrant Paris qui était encore celui de l'Occupation, c'est-à-dire encore quelque part le Paris d'avant-guerre ».

“*Paris insolite* et *Le Vin des rues* ne sont pas des odes à la marginalité car la marginalité, pour eux, c'est se lever matin pour aller pointer.”

Paris insolite et *Le Vin des rues* dépassent le cadre journalistique parce que leurs auteurs en sont acteurs et témoins, parce qu'ils emmènent le lecteur du côté du fantastique social cher à Pierre Mac Orlan ou du réalisme magique prôné par les surréalistes. Jean-Paul Clébert a 16 ans en 1942 lorsqu'il s'enfuit de son collège de jésuites pour entrer dans la résistance. Robert Giraud en a 23 en 1944 lorsque, maquisard dans le Limousin, il se fait arrêter par la milice. Ils ont appris la clandestinité, la vie sauvage, une forme d'amitié aventureuse et virile, si tôt goûtée qu'ils en ont pris définitivement le pli. Boudard et Fallet eux aussi racontent ça très bien. En quoi voulez-vous que deux gosses ivres de poésie et de femmes comme Clébert et Giraud (et de vin) se déguisent une fois la paix revenue ? Rentrer dans le rang ? Retourner au travail, famille, patrie décliné à la nouvelle mode (croix de Lorraine sur fond rouge) ? Pour le libertaire, les slogans sont réversibles et coulent de la même source moraliste.

Sous la réalité sans concession, ces deux-là ont suivi un chemin qui ne se révèle généralement qu'aux initiés. *Paris insolite* et *Le Vin des rues* ne sont pas des odes à la marginalité car la marginalité, pour eux, c'est se lever matin pour aller pointer. Amicaux avec les moins que rien, ils méconnaissent les ouvriers. Il n'est jamais question dans leurs bouquins que de clochards (et de clochardes), de Gitans voleurs de chats et de chiens, biffins, étrangers en rupture de bancs, légionnaires colorisés au



gros rouge, combinards à la petite semaine, vieux crocodiles blanchis aux bataillons disciplinaires, ramasseurs de mégots, porteurs de cageots aux Halles, débrouillards en tout genre, sans oublier la cohorte de personnages insolites et carnavalesques, du dernier Bonapartiste au poète poivrot paillard André Gellinck, du peintre-clochard Duval qui peint sur le motif sur une unique toile cirée qu'il lave chaque soir dans la Seine à Claude, immortalisé par Doisneau grillant une cibiche sur son lit en admirant des pin-up accrochées au mur. Sans oublier Léon la Lune, clochard céleste qui accompagne pour un gorgeon la même Fréhel à l'harmonica, personnages transcendés par Jacques Yonnet, l'aîné de ce trio, dont le fabuleux *Rue des maléfices* paraîtra à la même période. Dans cet inventaire j'allais oublier les putains, ces fards de la nuit, sexes tant.

Impossible pour Clébert et Giraud, ces copains de la neuille, de se détacher de leur objet de prédilection : la nuit plus encore que la ville, les hommes plus que l'Homme, en bref les figurants nocturnes rassemblés autour du zinc, formidable conducteur du fantastique social, comme disait Pierre Chaumeil, fameux compagnons de leurs dérives aléatoires.

Ni reporters, ni journalistes, bien qu'ils aient tous collaboré à la presse de l'époque. En 1975, à la suite du décès de Yonnet, Giraud prendra sa relève pendant quinze ans à l'*Auvergnat de Paris* après avoir pigé tant et plus pour *Détective*, *Paris Presse*... Après le succès de *Paris insolite* on a offert à Clébert une place de journaliste dans des grands canards, *Match*, *France soir* : « Mais ça ne me plaisait pas d'écrire sur commande. On me disait : *Tu vas faire un reportage sur tel truc* , mais ce n'était pas ma tasse de thé. Ce que je voulais c'est être libre et choisir moi-même ». Sans gourance possible, cette position fut celle de Giraud.

Paris insolite et *Le Vin des rues*, récits organiques, ultimes épitaphes à une ville qui troquera bientôt le zinc contre le formica, le pavé contre le béton, le réverbère contre le néon. Avec l'avènement du gaullisme se produira un basculement définitif, celui d'une ville industrielle qui se jettera dans les bras de l'échange marchand, du commerce, du service, de la réclame, apanages du secteur tertiaire. Ce n'est pas rien. Sans industrie, plus d'ouvriers. Sans ouvriers disparaît aussi un sous-prolétariat qui constituait l'assise d'une certaine littérature parisienne. Les livres de Clébert et de Giraud tiennent du graffiti. Ils ont été écrits dans la rue, gravés sur les murs des ruelles, sur les palissades, sur le granit du trottoir, sur le zinc xylographie, lithographie, eau forte (si l'on peut dire). Manière noire.

■ Olivier Bailly

Après avoir rassemblé et présenté des reportages de Robert Giraud, dans *Paris mon pote*, Olivier Bailly lui a consacré un portrait, *Monsieur Bob*, Stock, 2009. Sur son blog, (robertgiraud.blog.lemonde.fr), il fait revivre Giraud et une époque, celle de Fallet, Vidalie, Vers, Blondin... Il est par ailleurs journaliste pour la presse écrite et sur internet.

Jean-Paul Clébert, Robert Giraud, Jacques Yonnet

bibliographie sélective

Jean-Paul Clébert, **Paris insolite**, Denoël, 1953, rééd. Attila, 2009.

Robert Giraud, **Le vin des rues**, Denoël, 1955, rééd. Stock, 2009.

Jacques Yonnet, **Rue des maléfices**, Denoël, 1954 (sous le titre,

Robert Giraud, **Paris mon pote**, Le dilettante, 2008.

Enchantements sur Paris, rééd. Phébus, coll. Libretto, 2004.

Portrait

Paul Bowles par Robert Briatte

PAUL BOWLES, DE NEW YORK JUSQU'AU SILENCE

Paul Bowles

(1910-1999). Écrivain américain, né à New York, Paul Bowles est d'abord poète puis musicien.

Après différents voyages au Maghreb et à Tanger, il s'installe définitivement à Tanger en 1947. Dans cette ville cosmopolite, il devient le centre d'une communauté littéraire et artistique internationale.

C'est là qu'il compose romans, nouvelles et récits liés à ses voyages ainsi que de nombreuses pièces de musique. En 1949 paraît *Un thé au Sahara* qui le consacre comme un très grand écrivain et qui sera porté au cinéma par Bernardo Bertolucci. *Leurs mains sont bleues* est publié en 1963. Paul Bowles vivra à Tanger jusqu'à sa mort.

Venu rencontrer Paul Bowles pour *Vanity Fair*, Jay McInerney lui demanda quel était le message qu'à travers romans et nouvelles il avait voulu délivrer. Aucune réponse immédiate autre qu'un long silence de la part de l'écrivain, mais – à la fin du séjour de son jeune confrère – un papier plié en quatre glissé dans sa main avec pour consigne expresse de ne le lire qu'après le décollage de son avion. La discrète missive ne comportait que ces trois mots : « *Everything gets worse* ». Jeune compositeur new-yorkais reconnu dans les années trente et quarante, disciple d'Aaron Copland et ami de Leonard Bernstein, Paul Bowles en est venu pourtant à privilégier l'écriture à la musique : « Ma musique était gaie, allègre, comme moi-même. Peindre la peur, musicalement, c'est toujours difficile ; pour moi, c'était impossible ». Il publie en 1949 *The Sheltering Sky* (*Un Thé au Sahara*), roman post-Hiroshima par excellence. Tout va pour le pire dans l'œuvre de Paul Bowles, qui nous propose d'entrer dans un univers sans espoir, à la mesure de ses cauchemars et des nôtres. Il n'appartient pas à cette génération d'Américains tapageurs et suicidaires du *Paris est une fête*. Au sortir de la crise de 29, il s'éloigne peu à peu de son Amérique natale, dans une infinie discrétion. Il se retirera au bord du monde, à Tanger, où, bien des années plus tard, des hordes de visiteurs viendront le voir et – le plus souvent – l'importuner.

Un écrivain voit toujours *autre chose* là où il n'y a que *quelque chose*. Toute l'œuvre écrite de Paul Bowles rend assez bien compte de ce qu'il a pu observer durant tous ses voyages, mais surtout durant un demi-siècle passé au Maroc et quelques années passées dans d'autres pays comme le Mexique ou Ceylan. Si l'on excepte quelques articles de commande pour des revues, il n'y a guère de reportages, au sens courant du terme, dans son œuvre, en dehors de ses « *travel essays* », qu'il rassembla en 1963 dans le recueil *Their Heads are green and their Hands are blue* (*Leurs mains sont bleues*).

Ce qu'a voulu rendre Paul Bowles dans ces récits de voyage, c'est l'expression de l'étrangeté complète – « *leurs têtes sont vertes* » du titre originel étant plus parlant que le titre français retenu. Le sous-titre du recueil était *Scenes from the non-christian world*. Aucune prétention ethnographique, bien entendu, dans ces textes, au contraire même. Observateur souvent impliqué (on le prend régulièrement pour un espion), l'auteur a seulement voulu faire passer ce simple « message » : je vous parle d'un autre monde qu'il est urgent de comprendre. Un monde qui s'achève, le monde ancestral, où chaque chose avait sa signification, où l'on ne se posait pas la question de l'avant ni de l'après ; un monde sans autre temporalité que celle des saisons et des fêtes, où l'homme s'inscrivait, naturellement, pour un instant qui durait de toute éternité. Ce terme de « *scenes* » témoigne de la modestie du propos de Paul Bowles. Juste quelques scènes de cet autre monde qui disparaissait sous ses yeux, un monde bientôt perdu à jamais.

“L'auteur a seulement voulu faire passer ce simple « message » : je vous parle d'un autre monde qu'il est urgent de comprendre.”

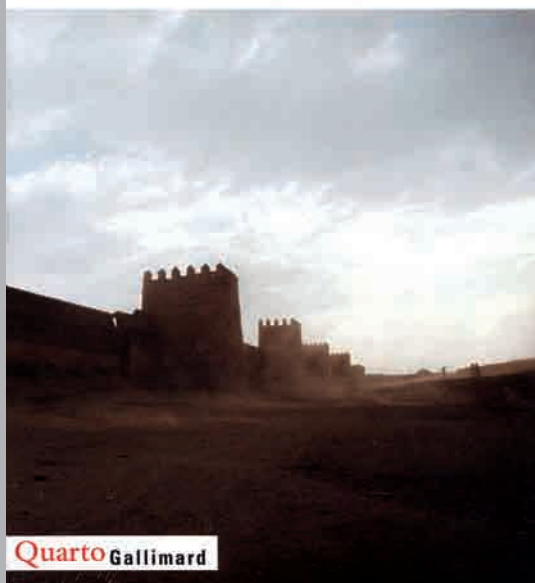
Après la publication en 1966 de son dernier roman, lorsqu'il eut épuisé le motif de l'Occidental en voyage, c'est Tanger, avec sa topographie familière, qui est devenu le principal paysage de son œuvre, le décor naturel de la presque totalité de ses nouvelles. Histoires vraies ou non, mais qui faisaient plus vrai que les vraies. Paul Bowles a fondé une autre ville, peu à peu, qu'il s'est appropriée tout entière – décor mythique comme la Prague de Kafka ou le Dublin de Joyce. Tanger où il est resté – sans raison valable selon lui. « *Il n'y a de sécurité nulle part* », disait-il, au terme de ce long voyage d'une vie qui l'avait amené de New York jusqu'au silence.

■ Robert Briatte

Professeur de Lettres classiques, détaché au CRDP de Grenoble, Robert Briatte a écrit plusieurs ouvrages sur Joseph Delteil et sur Paul Bowles (*Paul Bowles, 2117 Tanger Socco*, 1989, Plon, épuisé). Il est aussi l'auteur d'un ouvrage poétique *La foulée des jours* (1999) édité par les éditions de la Jonque. Il est le biographe de Paul Bowles.

Paul Bowles

Romans



Paul Bowles bibliographie sélective

Mémoires d'un nomade, Seuil, 1972, rééd. Points, 1999, trad. (américain) Marc Gibot. Autobiographie. Livre épuisé.

Un thé au Sahara, Gallimard, 1980, rééd. L'imaginaire, 2007, trad. (américain) H. Robillot et S. Martin-Chauffier (titre original *The Sheltering Sky*, 1949).

Journal Tangérois 1987-1989, Plon, 1989, ouvrage épuisé.

Leurs mains sont bleues, Points Seuil,

1995, trad. (américain) Liliane Abensour, (titre original, *Their heads are green and their hands are blue*, 1963).

Un thé sur la montagne, Rivages, 1998, nouvelles, traduction Brice Mathieussent.

Lettres, 1946-1970, Jane et Paul Bowles, Hachette, 2005, trad. (américain) Elisabeth Peelaert. Présente l'intégralité des lettres que s'écrivirent Jane et Paul Bowles au cours de leurs différents voyages.

Romans, Gallimard, collection Quarto, 2008, œuvres complètes 1910-1999, trad. (américain) Henri Robillot, Simone Martin-Chauffier, Marie Viton, Claude-Nathalie Thomas, révisé par Nathalie Daladier. Œuvre romanesque complète de P. Bowles présentée dans l'ordre chronologique d'écriture et de publication.

REVUE XXI

LAURENT BECCARIA ET PATRICK DE SAINT EXUPÉRY



En janvier 2008, paraît le premier numéro de la revue XXI. La radicalité de la maquette affiche la volonté de rompre avec le traitement de l'information des magazines et de devenir la revue de reportage en français. L'ambition de XXI est multiple en effet : en finir avec l'information instantanée, spectaculaire, se donner le temps (la revue est trimestrielle) et laisser respirer le reportage, qu'une histoire puisse se déployer sur douze pages... Autre originalité de la revue, elle n'accueille aucune publicité et est distribuée exclusivement en librairie. Le succès a été immédiat et c'est avec beaucoup d'impatience que les lecteurs attendent chaque nouvelle livraison de la revue. Nous avons rencontré Laurent Beccaria, directeur de la revue, et Patrick de Saint-Exupéry, son rédacteur en chef.

Lors du lancement de la revue, vous dites avoir créé XXI pour redonner un espace au long reportage et en vous inspirant des revues et magazines anglo-saxons. Comment expliquer que le reportage, genre si populaire dans les rédactions dans les années 30, ait progressivement disparu en France, alors que la presse américaine lui a toujours consacré une place importante ?

Laurent Beccaria : « Jusque dans les années 1980, le reportage était très présent dans la presse française. Le décrochage a lieu à partir des années 1990, avec les quotidiens qui entrent dans la crise. Puis, on a vu la naissance des gratuits et l'explosion du Net, qui ont imposé un format court, des petits articles, de l'infographie, la multiplication des encadrés. Le lecteur s'enfuit et il faut le retenir à tout prix. Le système médiatique produit désormais à répétition des "bulles médiatiques" : le buzz des vidéos, l'alimentation des

discussions autour de la machine à café, les polémiques, les « accroches » répétitives sur les people, les franc-maçons, l'immobilier... »

Patrick de Saint-Exupéry : « Les journalistes ont été emportés par ce mouvement. Ils souffrent de cette situation. Dans la plupart des entreprises de presse, ils sont souvent les derniers à parler de lecteurs – et non de "consommateurs d'information" –, de curiosité – et non de "trend" –, beaucoup se sentent à contre-courant, à contre-emploi. »

Il n'est pas surprenant que XXI soit créée par les éditions des Arènes, une maison qui est née en publiant des documents d'investigation. Quelle distinction faites-vous entre enquête et reportage ?

Laurent Beccaria : « Ils ne vont pas l'un sans l'autre. On n'enquête pas depuis son bureau. Il faut aller voir, rencontrer, observer, raconter. Et un reportage ne tient pas sans enquête. Il faut lire, se documenter, essayer de comprendre le contexte. »

Patrick de Saint-Exupéry : « Tout reportage procède de l'enquête. Toutes les enquêtes ne sont pas des reportages. »

XXI s'est construite aussi contre la religion de l'instantanéité de l'information. Suspendre le temps, par son rythme de parution et par la longueur des articles...

Patrick de Saint-Exupéry : « C'est voulu, volontaire et assumé. Notre pari était simple : se détacher de l'écume

pour entrer dans la vague. Cela nous paraît fondamental, au sens propre du terme. »

Laurent Beccaria : « Depuis plus d'un siècle, le rythme des activités humaines ne cesse de s'accroître. Chacun d'entre nous tente de trouver le bon tempo : il y a des tâches qui gagnent à être rapidement effectuées, vite avalées, d'autres qui méritent une lente maturation sur plusieurs années, d'autres encore qui méritent juste un peu de recul.

XXI propose un tempo qui n'existe pas en France : une parution trimestrielle (hors des bulles médiatiques, mais pas hors du temps), des articles dans la longueur, qui permettent de rendre compte d'histoires trop subtiles pour être traitées dans les standards journalistiques actuels sans forcément donner matière à un livre de 300 pages. »

Aucune publicité sur 210 pages... Une indépendance affichée, mais comment fonctionne XXI ? Les reportages sont-ils des commandes, et alors comment sont-ils financés ?

Laurent Beccaria : « Vendue en librairie,

XXI a la chance de pouvoir se passer des publicitaires. Les marketeurs aiment réduire les individus à des cibles. Ils construisent des "lectorats imaginaires", à partir d'une addition d'actes d'achat. Or deux lecteurs ne se ressemblent pas. Les 200 000 lecteurs d'Emmanuel Carrère pour D'autres vies que la mienne ont tous acheté et lu ce livre pour des raisons différentes. On appelle cela malentendu, cristallisation, catalyse, best-seller, chacun utilise un mot différent, mais "LE" lecteur d'Emmanuel Carrère n'existe pas en soi.

XXI repose sur la même logique, celle de l'offre. Nous proposons une revue qui nous paraît la plus pertinente, vivante et juste possible. Aux lecteurs de disposer et d'acheter XXI s'il en tire du plaisir et un enrichissement.

Tout l'investissement, nous l'avons mis dans le premier numéro. C'était à quille ou double. L'aventure n'était possible qu'au-delà de 25 000 exemplaires vendus à 15€. C'était la seule équation financière permettant de proposer des

reportages inédits, correctement rétribués, en prenant le temps d'aller voir, d'écrire, de photographier, de dessiner.

La barre était très haute. Les auteurs et les libraires ont été suffisamment fous pour nous suivre. Les lecteurs ont aimé. Ils sont aujourd'hui près de 40 000 par numéro. La revue s'autofinance parfaitement. A nous d'être à la hauteur de cette liberté qui nous est donnée. »

Un des mérites de XXI, n'est-il pas de dire que le reportage n'est pas seulement le reportage de guerre ? D'affirmer que la réalité peut-être perçue par le détail. Ne citez-vous pas Kapuściński, « construire une image globale à partir de détails » ?

Patrick de Saint-Exupéry : « Le récit est le cœur, la matrice.

Kapuściński l'avait compris, tout comme Albert Londres, Bodard, Kessel, Camus... »



Laurent Beccaria : « Pour rester dans l'école polonaise, Adam Michnik parlait de "l'art de voir la mer dans une goutte d'eau". Si vous regarder bien le réel, les gens, les lieux, vous trouverez des traces de

tout. Chaque histoire humaine est comme un oscillographe de l'époque. Le reportage permet de relier le local et le global, le coin de la rue et le coin de la rue de l'autre bout du monde. »

En faisant découvrir le monde par le fragment, en racontant des histoires d'individus, le risque n'est-il pas de construire des reportages comme des nouvelles ? En forçant l'exemplarité d'une situation, en la « dramatisant » avec une belle fin ?

Laurent Beccaria : « Nous publions des rapporteurs d'histoires, pas des inventeurs d'histoires. Le reportage a une dimension littéraire, à la fois dans l'écriture et dans la construction. Le récit permet d'entraîner le lecteur là où il n'aurait pas spontanément la tentation d'aller. Mais les reportages de XXI ne comportent pas d'invention, à la différence de ce qui se passait au sein d'Actuel dans les années 80. »

Patrick de Saint-Exupéry : « XXI n'est pas dans l'univers de la fiction, nous sommes dans le récit du monde. Au plus près, au plus juste. Sans œillères ni autre volonté que de nous porter à la rencontre. »

XXI veut mobiliser toutes les écritures, dessin, BD, photo... Pourquoi cette priorité donnée au dessin ? Pour briser l'illusion du réel donnée par les médias audio-visuels ?

Laurent Beccaria : « La photo est présente dans XXI. D'abord avec le portfolio d'un reportage tout en image, sur dix pages. Nous utilisons également la photo documentaire dans la première partie qui recense les points saillants de l'actualité du trimestre. Mais le dessin est effectivement très présent dans XXI, avec la BD finale et les ouvertures des récits. L'illustration permet d'entrer plus facilement dans le texte. En feuilletant des magazines comme *The New Yorker* ou *Vanity Fair*, vous verrez que le désir de lecture est plus fort lorsque l'article est illustré par un dessin que par une photo. C'est aussi une manière de rompre avec le Net où la photo et la vidéo sont envahissantes. »

Comme Lucien Vogel en son temps, avec VU et la photographie, avait révolutionné le langage des revues, Quintin Leeds et Sara Deux avec le dessin, ont conçu pour XXI une maquette avant-gardiste. Je pense notamment à cette couverture renversée, comme pour afficher la volonté de décentrer le regard. Est-ce à dire que le texte, pour avoir toute sa force, a besoin d'être bousculé dans sa mise en forme ?

Laurent Beccaria : « Nous avons voulu une maquette qui donne toute sa place à l'image et toute sa place au texte. Chacun a son tempo. Les pages d'ouvertures des récits sont spectaculaires, mais dès que vous tournez la page, le texte se déroule sans encadrés, infographies au milieu de la page, photos intrusives ou illustrations qui « mangent » dans le texte. Nous voulons un confort de lecture. XXI se lit, mais ne se zappe pas. La couverture à l'italienne marque notre volonté d'une revue pas comme les autres. Elle nous permet de faire figurer plusieurs accroches, qui montrent que le dossier est le plat principal, mais qu'il ne représente qu'un quart du menu pour le lecteur. Quant au style des illustrations, c'est effectivement un goût contemporain. Chaque époque

se lit aussi à travers ses artistes et ceux d'aujourd'hui ont du talent. On ne s'appelle pas XXI comme XXI^e siècle pour rien. »

Les revues servent de laboratoires. Granta a fait naître des écrivains de reportage. Dans le futur, les Arènes publieront-elles des livres de reportage, d'auteurs publiés dans la revue ?

Laurent Beccaria : « A la foire du livre de Francfort, à chaque fois que je m'arrêtais sur un livre anglo-saxon, la plupart du temps je découvrais que l'auteur avait collaboré à l'un des trois grandes revues de littérature du réel, qui mêlent reportages et nouvelles : *Granta*, *Believer* à San Francisco ou *N+1* à New York. Jusqu'à présent, nous n'avons pas voulu nous engager dans cette voie. Mais il est évident que des livres vont naître. Patrick de Saint-Exupéry a donné sa chance à beaucoup de très jeunes auteurs et nous discutons avec eux. Il faut laisser mûrir les choses et les projets. Le premier conseil que m'a donné, il y a vingt ans l'éditrice Françoise Peyrot du Seuil : *Quand on n'a pas le temps devant soi, il faut faire un autre métier que l'édition. Les grands livres ne naissent pas sur un claquement de doigt. Et du temps, XXI n'en manque pas. »*

Entretien réalisé en novembre 2009 par Nicolas Trigeassou

Bibliographie :

- XXI numéro 1 hiver 2008 : **Russie le dollar et le marteau**
- XXI numéro 2 printemps 2008 : **Les nouveaux visages de l'économie**
- XXI numéro 3 été 2008 : **Les religions mutantes**
- XXI numéro 4 automne 2008 : **Destins d'Afrique**
- XXI numéro 5 hiver 2009 : **La France du milieu**
- XXI numéro 6 printemps 2009 : **Dans le bleu de l'Islam**
- XXI numéro 7 été 2009 : **Les enfants du paradis**
- XXI numéro 8 automne 2009 : **Bleu blanc noir**

B

Portrait

John Berger par Patrick Cloux

JOHN BERGER EN FENÊTRE OUVERTE

John Berger

Écrivain britannique né en 1926 à Londres, il est aussi scénariste, peintre et critique d'art.

D'abord journaliste, il devient le chef de file de la critique d'art marxiste dans les années soixante dix après la publication de son essai *Voir le voir*. Très engagé politiquement, il conçoit peinture et écrits comme des actes de résistance.

Il a reçu le Booker Prize pour son roman *G* en 1977 et le Prix Pétrarque de littérature lui a été attribué en Allemagne. Installé en Haute-Savoie depuis plus de trente ans, John Berger a écrit de très nombreux romans, nouvelles, articles et essais. Il a reçu le prix Rhône Alpes du livre 2007 pour *De A à X*. Il continue, à plus de 80 ans, à regarder le monde avec le même esprit rebelle.

Loin d'une littérature de compromis, à mille lieux d'une écriture de loisirs, s'installe depuis plus de quarante ans l'œuvre multiforme de l'écrivain anglais John Berger né en 1926. Il vit dans un village de Haute-Savoie depuis des années. C'est un personnage. Une énergie. Une conscience aigüe des temps, de leurs cynismes et de la somme éprouvante de leurs manipulations. Très tôt confronté au rôle ambigu de l'image et de la photographie, il donnait une suite très suivie d'initiations à l'art sur la BBC, marxiste éclairé et de fait, éclairant, grand voyageur, journaliste lié à Lettres Internationales ou le Monde Diplomatique pour ne citer que deux journaux, John Berger est un observateur ému et attentif des ruptures, des glissements de terrain et autres situations de mises en échec où sont plongés la plupart des gens. Ceci dans un souci de témoigner depuis les années soixante. De comprendre et faire partager. Son livre *Voir le voir* fit figure de pionnier.

Il sait rendre ainsi pas mal de fréquences de vies, une façon de résister sans même s'en rendre compte depuis la diversité inouïe des formes de survivances alliées en contre-feux ordinaires en un au-delà de la peur, de la seule solitude et de la résignation. Il sait être lui-même convivial et enjoué. Sa force soude à chaud une trame humaine à un faisceau d'idées claires. Ce qui n'est pas si fréquent. Il aime à approcher les gens comme ils sont. Sans souci intellectuel de les changer.

C'est un documentariste engagé au même titre qu'en littérature le furent Orwell ou Nizan. Il a été un temps scénariste pour des films d'Alain Tanner. Son amitié avec le photographe suisse Jean Mohr construit à son tour une mise en image singulière. Leurs livres illustrés se ressemblent. Ils agissent dans la grande tradition de James Agee et de Walker Evans, interviennent ensemble dans de nombreuses enquêtes et missions humanitaires dans des camps de réfugiés et autres centres de détention. Une partie de la gauche

altermondialiste peut se retrouver dans certains de ses livres. Ce n'est pas un maître à penser mais à lire. Et cela en fait tout le prix, l'attachement. Il n'agit pas en verrou mais bien au contraire en clef.

Son originalité tient, ceci pour faire court, à l'attention bienveillante et compassionnelle portée à ses personnages. Il est avant tout romancier, produit des « romans d'idées » saisissant d'un œil politique en travelling un montage à raconter. Comme un caméraman, ou plus encore un conteur à l'ancienne. En coryphée. Sans discours, son style est chargé de la fréquentation des classiques. Il vadrouille ainsi, une bibliothèque rangée dans les sacoches de sa moto, devisant libre et sans frontières. En citoyen du monde. Avec une attention extrême à saisir l'unité sous les fractures, la joie et le lyrisme au plus près des malheurs, l'injustice tambourinant aux tempes près du rire et d'une tendresse sans âge, poétiquement ancrée.

“Il vadrouille ainsi, une bibliothèque rangée dans les sacoches de sa moto, devisant libre et sans frontières.”

Jamais larmoyant, son romantisme de vieux bagarreur est attachant. Vital même. Il a quelque chose d'un Ken Loach en lui. Mais qui aurait pris un peu plus de soleil ! Une dose d'humour loufoque, une touche anglaise décalée tamise ses nombreuses références. Il a un bon recul d'artisan. L'éblouissement d'un amoureux des routes et des paysages, des musées et de la fluidité de l'air, en font aussi un Grec, un Italien, un Sud-américain, un Arabe du grand erg méditerranéen, un Cisjordanien laïque et amical. Je ne peux lui rapprocher qu'un autre auteur uruguayen cette fois, Eduardo Galeano dont la trilogie *Mémoire de feu* ou sa récente *École du Monde à l'envers* évoquent comment l'ultralibéralisme défait le monde, le met sens dessus dessous et cela à travers les milliers de vies de « l'armée de réserve du travail ».

La réception critique de l'œuvre de John Berger a été lente ici. Publié aux éditions Maspéro, puis chez Champ Vallon et maintenant aux éditions de l'Olivier. Allant à son rythme et ne se bornant pas au seul roman, il a brouillé longtemps les pistes. Ses livres essais sur l'art, *Un peintre de notre temps* ; sur des rameaux d'or de culture ancienne *L'Oiseau blanc* ; ses mises en perspectives de moments de peinture avec l'histoire des faits, sont de nombreux rendez-vous moins diserts. Mais passionnants. Chez lui tout s'appelle et se justifie. Il a une façon bien à lui d'instiller du sens, d'installer l'émotion en proses courtes, de retourner le moindre des cols de veste. Le savoir y gagne en pertinence et en retenue. Une langue précise, visuelle, faussement orale, comme oralisée avec soin. Grand connaisseur du Cubisme et du Constructivisme russe son style s'en ressent, nourri de collages, de frottis, d'incipits, de dialogues, d'incises, notes et proverbes.

Ses romans chez l'Olivier sont d'une lecture rapide. Très actuelle. Il aborde par glissements « ce résidu d'idéaux éthiques chez les gens », ce sens inné d'une justice immanente au cœur des vies de chacun, l'envie de moins subir. Chaque expérience est unique. Elle peut donc être rendue dicible sans gommer sa complexité. Ainsi les héros d'une mythologie urbaine de *Flamme et Lilas* sont dignes de ceux de la Guerre de Troie. Le temps vit un cycle magique. L'idée c'est que la plupart des barrières apposées entre les gens ne sont que des représentations très utiles au maintien du coercitif et des pouvoirs en place. Un aveuglement dû à une réduction drastique à des codes figés. La littérature a le devoir de donner à voir, à rêver, à grandir. Elle aide à en sortir, au moins à espérer quelques lueurs. Cela depuis la nuit des temps.

Qu'on retrouve la vie d'un médecin de la campagne anglaise dans « *Un métier idéal* », l'enquête sur la misère affective des premiers travailleurs immigrés du *Septième homme* ; la vie pastorale rudoyée d'un bouvier alpin dans *La Cocadrille* ou celle d'une virée de deux jours d'un couple d'ouvriers à Venise dans l'une des nouvelles de *Joue moi quelque chose*, des scènes de rues de jeunes SDF racontées par un chien dans *King*, l'univers fragilisé d'être meurtris par le sida dans *Qui va là* ; celui d'une jeune indienne aveugle ou les gestes d'un bûcheron du Jura dans *Une autre façon de raconter*. L'œuvre suit des vies, les anime ; les filme presque. Il a aussi abordé en un très étrange roman d'amour par lettres la dure nécessité d'écrire d'une femme à un prisonnier tenu pour terroriste. Ceci dans le récent de *A à X*. Bien des pages de John Berger sont des cris, des lamentos, nés de la perte, de l'exil et des espoirs



insensés ou justifiés. Chants d'un ecce homo contemporain, lucide, contemplatif, religieux, soucieux des liens entre tous, riche d'une sagesse psalmodiée au retour d'une phrase. Scansion des douleurs des peuples, lente et longue à se dire. On comprend mieux l'intérêt qu'il porte à Goya ou à Zurbarán, mais aussi aux grands mystiques anglais ou arabes.

Le passage en Points de quelques uns de ces titres en facilite l'accès. Son roman le plus célèbre reste *G*, une sorte de livre-monde étonnant et puissant. Il a obtenu en 1972 une consécration internationale à sa sortie. Offrant une part de ses droits au mouvement des Black Panthers il fit crisser alors pas mal de dents. Reconnu très vite par Susan Sontag, Burgess, Steiner entre autres mais réfractaire au seul classement, il décida autrement de sa vie. On lui en sait gré bien fidèlement.

■ Patrick Cloux

Patrick Cloux a écrit de nombreux récits dont plusieurs ont été publiés au Temps qu'il fait et aux éditions du Miroir. Son dernier texte *Rond comme un caillou en bois* est paru en 2007 à l'Atelier du poisson soluble. Il travaille par ailleurs pour les éditions Actes Sud.

John Berger bibliographie sélective

Un métier idéal, histoire d'un médecin de campagne, (1967), par John Berger et Jean Mohr trad. (anglais) par Michel Lederer, éditions de L'Olivier, 2009.

Le septième homme, un livre d'images et de textes sur les travailleurs immigrés en Europe, avec la collaboration de Sven Blomberg, trad. (anglais) André Simon, par John

Berger et Jean Mohr, éditions Maspero, 1976, rééd. Fage éditions, 2007.

Une autre façon de raconter, photographies de Jean Mohr, éditions de la Découverte, Voix, 1981.

La Cocadrille, une classe de survivants, Le Mercure de France, 1981. Rééd. Champ Vallon/La Fontaine de

Siloé 1990 et Seuil, Points, 1996.

Tiens-les dans tes bras : chroniques de la résistance et de la survie,

trad. (anglais) Claude Albert et Michel Fuchs, Temps des cerises, 2009. Recueil d'articles et d'essais parus dans la presse internationale.

portrait

Lieve Joris par David Fauquemberg

FEMME DU MONDE

LIEVE JORIS

Née en 1953 à Neerpelt en Belgique, Lieve Joris vit aux Pays-Bas depuis les années 70. De ses voyages, elle a écrit de nombreux récits, sur l'Europe de l'Est, le Moyen-Orient (la Syrie et *Les Portes de Damas*) et l'Afrique. Et notamment le Congo. Partie une première fois, sur les pas d'un grand-oncle missionnaire (*Mon oncle du Congo*, 1987), elle revient quinze ans après (*Danse du Léopard*), et raconte, avec les deux livres suivants, un pays en plein chaos.

Qu'elle doit sembler frêle sur la barcasse instable au milieu du fleuve Congo, perdue dans la masse des fuyards qui traversent à contresens, vers Kinshasa, là d'où elle vient. Mais elle se tient droite, Lieve. Dix ans qu'elle sillonne l'Afrique. Elle a décidé de rejoindre Brazzaville, sur l'autre rive, qui depuis quelques heures est en proie au chaos. Printemps 1997, la guerre civile vient d'éclater, les miliciens Cobras du général Sassou N'Guesso défient les partisans du président Pascal Lissouba. Tirs de mortiers, fusillades, les ressortissants étrangers évacuent à la hâte. A peine débarquée au port fluvial du Beach, Lieve file chez ses amis chercheurs en sciences sociales. Personne n'a jugé bon de lui tirer dessus, elle entre dans l'immeuble, elle patauge dans l'eau – les pillards ont laissé déborder les baignoires. Un grand type dans l'escalier la frôle sans mot, un téléviseur sous le bras. Troisième étage, l'appartement est dévasté. Les amis sont partis à temps. Mais l'immense valise est là. Dedans il y a ses robes, ses souliers assortis, réservés aux grandes occasions. Lieve regagne le fleuve en traînant son fardeau.

Elle est comme ça, Lieve Joris. Elle ne traque pas l'événement, enregistreur en bandoulière, elle vit tout simplement parmi les hommes saisis dans la tourmente de l'histoire. « *La littérature, comme le voyage, est un exercice de disparition* », écrivait Nicolas Bouvier. Lieve Joris a cette faculté, et ce qui frappe d'emblée, c'est l'ouverture à l'autre, une qualité d'écoute, la manière dont, avec elle, la conversation se déploie. Elle vit, puis elle raconte. Journaliste ? Écrivain ? Comme si cette distinction avait le moindre sens... Lieve sait que pour rendre compte, justice, il faut d'abord trouver les mots, travailler la langue. Donner le tout à voir à partir des détails – comme son premier maître, Ryszard Kapuściński, capable de faire sentir l'atrocité d'une dictature en décrivant, littéralement, les arrières-cuisines du seigneur. Chez Lieve Joris, il y a des regards échangés, la

“Elle est comme ça, Lieve Joris. Elle ne traque pas l'événement, enregistreur en bandoulière, elle vit tout simplement parmi les hommes saisis dans la tourmente de l'histoire.”

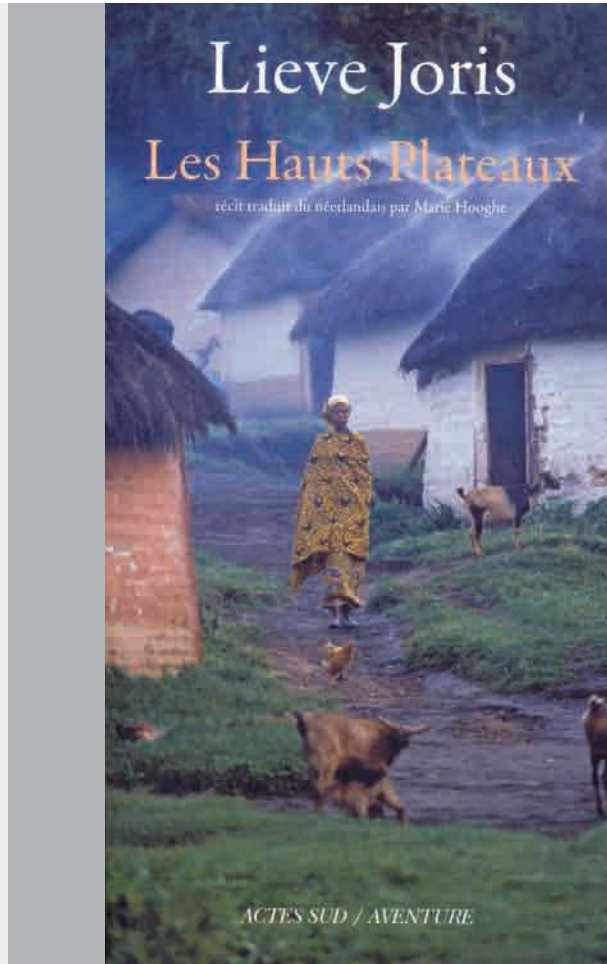
surprise des vaches elles-mêmes croisant cette blanche sur les hauts plateaux du Congo. Le souffle chaud d'un animal, la nuit, de l'autre côté du muret.

Surtout, Lieve ne juge pas. On pense à Assani, personnage central de son *Heure des Rebelles*, ce quasi-roman au plus près du mal. L'histoire d'un paysan *Banyamulenge* devenu général de l'armée congolaise. Un être fort et tourmenté, sensible et violent, que l'on devine bourreau mais qui se sent victime, qui vingt fois doit choisir son camp au gré des soubresauts de l'histoire congolaise. Un homme seul. Lord Jim, Raskolnikov : éternel combat entre la droiture, les principes, et une violence sans doute inéluctable ici et maintenant.

Lieve dit : « *Je sais bien comme je suis... Entièrement dans une chose et ensuite, entièrement dans une autre...* » Ces temps-ci, elle vit en Chine, car c'est là que l'histoire se fait. Celle, notamment, des échanges commerciaux et donc humains avec l'Afrique. Gageons qu'elle aura emporté sa valise, ses belles robes et ses escarpins.

■ David Fauquemberg

Voyageur (auteur de guides chez Gallimard et Dakota), David Fauquemberg s'est inspiré d'un long périple en Australie pour écrire son premier roman, *Nullarbor* (prix Nicolas Bouvier 2007), récit âpre, heurté d'une échappée. Reporter pour la revue *XXI*, il est aussi traducteur, (James Meek, Willy Vlautin, Robert Hunter). Il vient de publier un nouveau roman, *Mal tiempo* aux éditions Fayard.



Lieve Joris bibliographie sélective

Mon oncle du Congo, [1987], trad. (néerlandais) M. Hooghe, Actes Sud, 1990, rééd. Babel, 2006.

La Chanteuse de Zanzibar, [1992], trad. (néerlandais) N. Stabile, Actes Sud, 1995, rééd. Babel, 2007.

Les Portes de Damas, [1993], trad. (néerlandais) N. Stabile, Actes Sud, 1994, rééd. Babel, 2001.

Mali blues et autres histoires, [1996], trad. (néerlandais) I. Rosselin, Actes Sud, 1999, rééd. Babel, 2002.

Danse du léopard, [2001], trad. (néerlandais) D. Losman, Actes Sud, 2002, rééd. Babel, 2004.

L'Heure des rebelles, [2006], trad. (néerlandais) M. Hooghe, Actes Sud, 2007, rééd. Babel, 2009.

Les Hauts plateaux, [2009], trad. (néerlandais) M. Hooghe, Actes Sud, 2009.

RYSZARD KAPUŚCIŃSKI OU L'ÉLOGE DU DENUEMENT

Ryszard Kapuściński n'a pas 20 ans, en 1952, lorsqu'il est envoyé à la mine Alexandra-Maria de Dymitrow avec mission d'en rapporter un article de propagande. « Le hasard a voulu que j'arrive là-bas le jour où le personnel réuni se demandait comment transporter le corps d'un jeune mineur en Mazurie. Son père souffrant ne pouvait pas se déplacer jusqu'en Silésie et souhaitait que son fils repose parmi les siens. Lorsque quelques collègues du défunt ont manifesté le désir de transporter eux-mêmes le cercueil, flairant le thème, j'ai proposé de me joindre à ce cortège insolite. » Il s'ensuivra « Le Macchabée », reportage qui paraîtra plus tard dans le *Bush polonais* et qui raconte le voyage d'un cercueil à travers la Pologne communiste.

C'est à cette époque, dans la lignée du journaliste Ksawery Pruszyński et bien avant l'apparition du *new journalism* américain, que naît l'école polonaise du reportage littéraire où l'on emprunte aux techniques de la fiction, s'attache à des destinées singulières pour dire l'universel et recourt volontiers à l'ellipse ou aux tropes pour contourner la censure. En fait d'article de propagande, Ryszard Kapuściński décrit une Pologne à l'infrastructure délabrée, aux paysages désolés. À quelques kilomètres du terme du voyage, le camion hors d'âge tombe en panne. « C'est sûr, on va y arriver. De plus, nous sentons avec acuité qu'il serait insupportable de rester là, immobiles, avec un cercueil au-dessus de la tête, plongés dans le noir, épiés par les fourrés perfides, délaissés par le monde, sourd à nos cris et à nos appels (...). »

Tout au long de sa vie, Ryszard Kapuściński embrassera le destin de ses compagnons d'infortune. Si, en Masurie, il endosse les habits d'un croque-mort, plus tard, à Lagos ou à Dar Es Salam, il choisit de résider parmi les pauvres dans les quartiers populaires : « Comment connaître autrement cette ville, ce continent ? » Et ainsi de suite : dans le Sud de l'Angola, il accompagne les

Ryszard Kapuściński

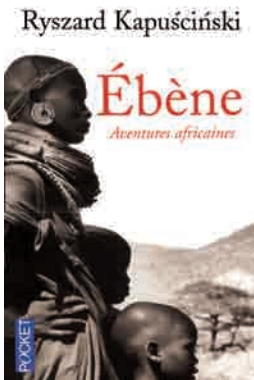
(1932-2007).

Ryszard Kapuściński est né en 1932 à Pinsk, alors en Pologne, aujourd'hui en Biélorussie. Études de lettres, d'histoire à Varsovie. Dès la fin des années 50, il devient correspondant de l'Agence de Presse Officielle polonaise (PAP) en Asie, Moyen-Orient, puis en Amérique Latine et en Afrique. Il couvre ainsi guerres d'indépendance, révolutions tiers-mondistes, chute du Négus, fin du règne des Palhavi, délitement de l'empire soviétique. Son art du récit, sa profonde empathie, son éthique en ont fait un maître de la littérature de reportage. Il meurt en 2007 à Varsovie.

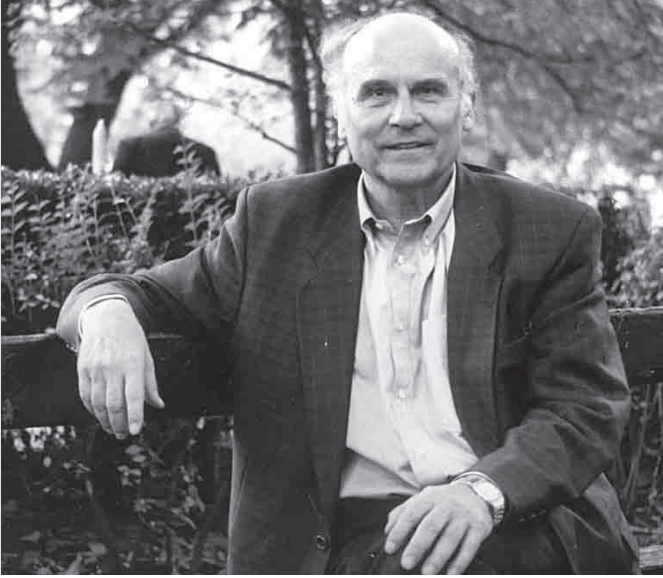
guerilleros du MPLA sur une route, dont il sait qu'on ne revient pas toujours ; dans la ville minière de Vorkouta, en Russie, il erre dans le blizzard ; à Kampala, terrassé par la malaria, sans le sou, il se rend au dispensaire municipal : « En m'affaiblissant et me fragilisant, observera-t-il, [la maladie] rabaisse mon statut prestigieux de Blanc, d'individu supérieur et, par là même, crée pour les Noirs l'occasion de devenir mes semblables. »

“Le journalisme est pour lui une ascèse, faite de dénuement, d'humilité aussi, gage d'étonnement, d'émerveillement.”

Le Noir, le mineur, le guerillero... Pour comprendre *cet autre*, Ryszard Kapuściński épouse ses conditions de vie, entre en communion avec lui, recherche l'égalité du regard. Ce faisant, souvent malgré lui, il se place en situation de dépendance quand il lui faut trouver le gîte et le couvert, quand aussi vient le moment de témoigner par l'écrit. Car « le reportage est le genre littéraire le plus collectif qui soit puisque des dizaines de gens – les interlocuteurs que nous rencontrons sur notre route – contribuent à sa création en nous racontant des histoires de leur vie. » Autre allié, qu'il respecte aussi : ce qui le conduit sur sa route et qui a nom de hasard, de destin ou de Dieu : « Je suis allé à Koumassi (Ghana) sans but précis », écrit-il dans *Ébène*. Comme l'explorateur anglais Sir Wilfred Thesiger ou le reporter tchèque Egon Erwin Kisch, et contrairement à ses confrères qui débarquent de l'avion et peuvent être portés à voir les choses de haut, lui, arrive par la route, se souciant davantage du chemin à parcourir que du but à atteindre.



En 1962, il devient le correspondant de l'Agence de Presse Polonaise (PAP) pour toute l'Afrique. Ni l'immensité du territoire à couvrir, ni la solitude, ni le manque d'argent ne l'arrêtent. De Khartoum il part pour Stanleyville, d'Accra pour Tombouctou, de Luanda pour Pereira d'Eça, toujours par des chemins de traverse, au fil d'un voyage qu'il entend comme « une peine, un effort, un sacrifice ».



Le journalisme est pour lui une ascèse, faite de dénuement, d'humilité aussi, gage d'étonnement, d'émerveillement. Alors que ce métier est en crise et que le reportage s'avère la première victime des coupes budgétaires, la manière de Kapuściński n'offre-t-elle pas des perspectives économiques et, surtout, éthiques à la nouvelle classe médiatique ? Un carnet de notes, une flasque à whisky, quelques dollars, et, dans son complet-veston élimé, il partait loin, longtemps. Son élégance faisait le reste.

■ Raphaël Krafft

Journaliste indépendant, Raphaël Krafft réalise des reportages pour les radios publiques francophones, et des radios anglo-saxonnes. Pour France Culture, en 2007, à la veille des élections présidentielles, il part en vélo, à la rencontre d'une France rurale oubliée. Puis en 2008, pour France Inter, toujours à la petite vitesse du vélo, il sillonne le Proche-Orient. Prolongements de ces deux reportages, *Un petit tour chez les Français* (2007) et *Un petit tour au Proche-Orient* (2009) chez Bleu Autour. Dernier volet des Petits tours, un voyage en 2009 pour France Inter, en Guadeloupe, Martinique et en Guyane (en vélo et en bateau).

Reportages :

D'une guerre l'autre, [1976], trad. (anglais) D. Collins, Flammarion, 1988. épuisé.

La guerre du foot et autres guerres et aventures, [1978], trad. (polonais) V. Patte, Plon, 2003, rééd. sous le titre **Il n'y aura pas de paradis**, Pocket, 2004.

Le Négus, [1978], trad. (anglais) E. Pieiller, Flammarion, 1984, rééd. 10-18, 1994. épuisé.

Le Shah ou la démesure du pouvoir, [1982], trad. (anglais) D. Collins, Flammarion, 1986, rééd. 10-18, 1994. épuisé.

Imperium, [1993], trad. (polonais) V. Patte, Plon, 1994, rééd. 10-18, 1999. épuisé.

Ébène : aventures africaines, [1998], trad. (polonais) V. Patte, Plon, 2000, rééd. Pocket, 2002.

Mes voyages avec Hérodote, [2004], trad. (polonais) V. Patte, Plon, 2006, rééd. Pocket, 2008.

Article, **Le Macchabée** dans l'anthologie consacrée au reportage littéraire polonais,

La vie est un reportage, Noir sur Blanc, 2005.

Entretiens et conférences, publiés après sa mort :

Autoportrait d'un reporter, trad. (polonais) V. Patte, Plon, 2008.

Cet autre, trad. (polonais) V. Patte, Plon, 2009.

SINCLAIR EN LIGNE DROITE



Déserté, le centre de la ville américaine de Detroit est progressivement investi par des cultures vivrières. Des déclassés viennent prendre possession des friches qui n'intéressent plus personne et y plantent du blé, du maïs et des légumes qu'ils revendent ou consomment eux-mêmes. L'écrivain britannique Ian Sinclair est un peu l'équivalent littéraire de ces fermiers urbains : à longueur de livres, il raconte Londres non pas comme le ferait un promeneur, admirant les proportions et lisant les plaques sur les bâtiments, mais comme un paysan, pour qui chaque lieu a un usage et une vie propre. Sinclair décrit sa ville comme un cueilleur de champignons sa forêt : les rues, les quartiers ne sont plus des tableaux à contempler mais des clairières où l'on peut pique-niquer, faire l'amour ou danser le sabbat.

Ian Sinclair vit et travaille à et sur Londres. L'essentiel de sa production appartient à cette catégorie typiquement anglo-saxonne qu'est la *non-fiction*, dont on chercherait en vain un équivalent français. Sinclair mêle le reportage, le récit et l'essai pour dérouler toutes les pistes que propose sa ville. Il n'éprouve pas le besoin de confier cette exploration à des personnages de fiction, il le fait lui-même, à la première personne, et s'emploie à déployer cette ville mentale qui redouble et démultiplie le réseau des rues.

Mais Londres n'ouvre pas son double-fond à n'importe qui. Pour faire sauter les verrous de la ville, Sinclair essaie diverses martingales. L'une d'entre elle est celle employée dans *London Orbital* : dans ce texte, dont le titre résume le programme, Sinclair tourne autour de Londres en marchant le long de la M25, qui ceint la capitale britannique. Il est parfois seul, parfois accompagné de plasticiens ou de musiciens, tel Bill Drummond, du groupe d'*acid-house* KLF. Il décrit comme ils apparaissent les parkings, les stations services, les supermarchés et les banlieues-dortoirs



Ian Sinclair

Écrivain, cinéaste, Ian Sinclair est né en 1943 à Cardiff. Études littéraires au Trinity College (Dublin) et de cinéma à Londres. Très vite, il s'installe dans le quartier populaire de Hackney, dans l'Est londonien. Une œuvre multiforme pour dire un territoire, Londres. Depuis trente ans, Sinclair arpente inlassablement la ville. En marchant, il relève les métamorphoses, et les agressions subies, d'un paysage urbain, cherche les traces de présences disparues, établit des connections invisibles... D'une œuvre sans cesse approfondie, se révèle peu à peu la « psychogéographie » d'un lieu : Londres, la tentaculaire.



mais aussi les champs et les décharges. Il cherche les traces des rivières disparues et des cultes anciens, il tente de pénétrer dans les propriétés interdites.

La méthode Sinclair est toujours la même : serrer le réel au plus près et réduire la focale jusqu'à ce que des formes nouvelles apparaissent. Il s'intéresse aux lieux qui ouvrent sur d'autres lieux, tels les asiles, auxquels il a consacré deux livres, *Edge of the Orison* et *Rodinsky's Room*, une enquête sur les traces du cabaliste David Rodinsky, disparu à la fin des années 1960 : son appartement, situé au 19 Princelet Street à Londres, a été redécouvert 20 ans plus tard comme s'il l'avait quitté la veille.

“Il raconte Londres non pas comme le ferait un promeneur, admirant les proportions et lisant les plaques sur les bâtiments, mais comme un paysan, pour qui chaque lieu a un usage et une vie propre.”

Travaillant dans chaque livre à révéler la ville, Sinclair est un farouche opposant de toutes les tentatives de rabattre un couvercle de béton sur l'inconscient urbain, de remplacer les ruines, les terrains vagues et les vieux sites industriels par des centres commerciaux flambant neufs et des lotissements impeccablement alignés. Il a écrit un violent essai contre le Millenium Dome, le centre d'exposition en forme de bulle géante construit par le gouvernement Blair sur la péninsule de Greenwich, au sud-est de Londres, et s'est publiquement opposé aux projets de réhabilitation des Docklands et de la Lee Valley.

Comme tous les écrivains étroitement identifiés à une région, Sinclair est peu traduit : aucun de ses livres n'est actuellement

disponible en France. Cette situation devrait changer dans les prochains mois : les éditions Manuella doivent sous peu faire paraître la traduction d'un recueil d'articles, *London Ballade* et, en septembre 2010, les éditions Inculte publieront *London Orbital* (avec, on l'espère, une carte dont la version anglaise est singulièrement dépourvue).

■ Philippe Vasset

Avec déjà cinq romans, publiés chez Fayard, Philippe Vasset trace une voie singulière, entre fiction et réel. Un réel qu'il juge suffisamment complexe, riche d'aventures et de mystères, pour ne pas faire de romanesque. Dans *Un livre blanc* (2007), il explore les zones blanches des cartes de Paris et de l'Île de France. *Le Journal intime d'un marchand de canons* (2009), son dernier roman, raconte sans rien inventer, la vie d'un marchand d'armes.

Ian Sinclair bibliographie sélective

Le secret de la chambre de Rodinsky,
(écrit avec Rachel Lichtenstein), [1999],
trad. (anglais) M.C. Peugeot et B. Hoepffner,
Anatolia-Le Rocher, 2002.

À paraître :
London Ballade,
éditions Manuella.

London Orbital,
éditions L'inculte.

R

portrait

Jean Rolin par Tanguy Viel

L'HOMME-ENFANT

Jean Rolin

Né en 1949 à Boulogne Billancourt. Engagé très jeune dans la mouvance maoïste, il devient ensuite journaliste et écrivain. Son premier texte paraît en 1982. Il reçoit le Prix Albert Londres en 1988 pour *La ligne de front*. Il a effectué de nombreux reportages pour *Libération*, *L'Événement du jeudi* ou encore *Le Figaro*. Son roman *L'organisation* obtient le Prix Médicis en 1996. Arpenteur mélancolique du monde, sensible aux oubliés et aux marges, il visite les lieux abandonnés de la planète et s'en va volontiers aux frontières des mondes connus. Il est l'auteur de chroniques, d'essais, de nouvelles et de nombreux romans. Son dernier ouvrage *Un chien mort après lui* a été publié chez POL en 2009.

C'est une chose qu'on peut rêver quelquefois : que l'écriture soit comme le dessin. Que la phrase, à mesure qu'elle s'étend, parvienne à border les choses, les paysages ou les êtres, jusqu'à faire finalement comme un calque, sorte d'ombre discrète et comme photographique, d'abord indifférente à se montrer comme « écriture », au contraire essayant de s'effacer à force de vouloir saluer les choses devant elle, les choses en vrai. Ainsi avancerait un livre de Jean Rolin, en douce et en douceur, toujours soucieux d'une réalité obombrée par la lettre, alors frayant sans cesse entre exigence de la chose vue et présence cependant fatale d'un témoignage devenu narration.

La narration, disons que c'est Jean Rolin lui-même qui la mène, de ce « je » assumé, documentaire et repérable, légèrement embarrassé de sa présence, légèrement ironique aussi, jamais trop fier de lui. Jamais trop fier de ce désir suspect de faire le tour du monde pour écrire des livres, assis là devant l'estuaire de Saint-Nazaire, déjà projetant une nouvelle lubie sur la surface de l'eau, rendez-vous pris avec quelque fixe affable au Liban, le doigt promené sur le planisphère depuis Paris jusqu'à Kinshasa. Jamais trop fier d'ouvrir un nouveau carnet de notes, peut-être même un peu fébrile quand commence l'aventure, non pas celle du voyage mais celle du livre à écrire, et se mettant alors à déployer ce qu'il faut de vanité et de fatigue, de pudeur et de noblesse mais plus encore d'enfance pour faire tenir cette voix narrative au milieu du monde surécrit des adultes : dans les livres de Jean Rolin, toujours on entend cet enfant qui s'inquiète et s'applique à former des lettres qui dessineraient les choses, panoramas portuaires et lumières marines, ruelles pluvieuses et friches urbaines, silhouettes nocturnes et animaux errants, au milieu de quoi, appliqué toujours, l'enfant s'efforce de ne pas trop dire « je » pour ne pas occulter le ciel ni les hommes ni la poussière des murs.

Et toujours en même temps, on entend l'adulte qui le regarde faire, complice et bienveillant envers cet homme-enfant qui se promène heure par heure parmi les choses vues et entendues, attaché à faire le récit presque méthodique d'un lieu ou d'un objet donné, attelé à ce « pas à pas » qui finira par faire de lui-même narrateur un objet parmi les objets, rassemblant dans un même souci d'étude la vie devant lui et les états d'âme d'un narrateur, errant lui aussi. Et c'est comme si quelqu'un qui n'était pas lui, quelqu'un qui n'était pas vraiment quelqu'un mais plutôt le miroir blanchissant de quelqu'un, toujours racontait et décrivait inlassablement, chahuté par le hasard de l'enquête autant que par ses humeurs à lui, nombreuses et perméables, sans d'autres trames que celles des jours et des lieux visités.

Je crois savoir que Jean Rolin aimerait bien écrire des romans quelquefois : peut-être voudrait-il dramatiser le monde pour mieux le résoudre dans une enquête qui justement trouverait,

“De là peut-être cette prédilection pour les lieux instables, les matières mouvantes, les mondes brumeux et fragiles, les présences erratiques.”

à la fin de son livre, son issue et son dénouement. Or c'est vrai, ses livres à lui ne sont pas des romans, trop sujets à la contingence du réel, défaits de causalité fictive, refusant de plier le monde et de l'achever dans quelque trope, là où les paysages, les hommes et les objets deviendraient symboles, figures et, pour le dire techniquement, métonymies. Dans les livres de Jean Rolin, au contraire, il y a un refus implicite, presque éthique, de la compression propre à la fiction : en somme, ici, les choses n'essaient pas de faire signe d'autre chose que d'elles-mêmes, comme si la mélancolie de l'enquête arasait les sommets.

De là peut-être cette prédilection pour les lieux instables, les matières mouvantes, les mondes brumeux et fragiles, les présences erratiques, comme toujours un peu sous une menace



tectonique : ça tremble de partout, ça hésite et manque de tomber (en ruines, en lambeaux, en sommeil) dans cet univers fait de rivages, de transits, de circulations, de frontières, d'objets infiniment mobiles et sans attaches. Mais cela n'empêche pas les instants remarquables, les « scènes », les « arrêts sur image », le prélèvement toujours élégant de réalités plus cruciales, quelquefois même de véritables personnages qu'on se met à suivre avec plus de passion qu'on n'aurait cru : qui m'aurait dit qu'un jour je parcourrais le monde avec les chiens errants ? Qui m'aurait dit que je m'intéresserais aux heures grises de la porte de Saint-Ouen ?

Même, à proportion de ce que ces mondes vacillent et ne savent trop que faire du temps futur, lecteurs, nous finissons par habiter ce présent-là, celui de l'homme-enfant qui s'applique à en déchiffrer le sens, fût-il multiple et déchiré. Comme si lui, Jean Rolin, plus il allait par le monde illisible, plus il trouvait du sens à vivre et à écrire. Et nous forcément avec lui.

■ Tanguy Viel

Écrivain français né en 1973 à Brest, Tanguy Viel est l'auteur de nombreux romans tous publiés aux éditions de Minuit. Jazz, cinéma, polar, Tanguy Viel frotte sa littérature à des arts parallèles sans jamais perdre de vue l'absolue maîtrise de l'écriture. Son dernier roman *Paris-Brest* est paru en 2009.

Jean Rolin bibliographie sélective

La Ligne de Front, Quai Voltaire, 1988, rééd. Payot, 1992. En Afrique Australe (1987-1988). Prix Albert Londres 1988.

Zones, Gallimard, 1995, rééd. collection folio, 1997. Déambulation dans Paris et ses banlieues.

Traverses, Nil, 1999. Errance en France.

Campagnes, Gallimard, 2000. Évocation du siège de Sarajevo et d'autres épisodes de la guerre et de l'après-guerre sur le territoire de l'ex-Yougoslavie.

La Clôture, POL 2002, rééd. Gallimard collection folio, 2004. Une exploration singulière du Boulevard Ney à Paris et du petit monde qui y gravite.

Terminal Frigo, POL, 2005, rééd. Gallimard collection folio, 2007. Voyage sensible à travers des villes portuaires françaises.

L'Homme qui a vu l'ours : reportages et autres articles 1980-2005, POL 2006.

L'explosion de la durite, POL, 2007, rééd. Gallimard collection folio, 2008. Le voyage jusqu'à Kinshasa dans une vieille Audi, la vie à bord d'un cargo.

Un chien mort après lui, POL, 2009, extraordinaire périple à travers le monde à la poursuite de la figure du chien errant dans des lieux improbables et des zones souvent désertées ou ravagées.

portrait

Svetlana Alexievitch par Anne Brunswic

À L'ÉCOUTE DU MALHEUR ORDINAIRE

Svetlana Alexievitch

Svetlana Alexievitch naît en 1948 en Biélorussie. Par des récits polyphoniques, montages de témoignages, elle interroge l'histoire de l'URSS. Dès la publication des *Cercueils de Zinc*, en 1990, elle provoque un scandale, et est jugée pour atteinte portée à la mémoire des soldats soviétiques. Avec la même audace, elle enquête avec la *Supplication* (1997), sur les conséquences de Tchernobyl. Le livre est encore aujourd'hui interdit en Biélorussie. Contrainte à l'exil, elle vit depuis dans différents pays européens, soutenue par le Pen Club, le Parlement des écrivains...

S
V
E
T
L
A
N
A
A
L
L
E
X
I
E
V
I
T
C
H

Depuis trente ans, Svetlana Alexievitch prête l'oreille à la douleur de son peuple. Elle a d'abord longuement écouté les femmes combattantes de la Grande guerre patriotique (1941-1945)¹. Vue de près, la guerre, même légitime face à l'agression nazie, même victorieuse *in fine*, était un carnage. Les enfants, témoins directs mais jamais entendus n'y ont vu qu'une folie dévastatrice. Pendant la décennie suivante, elle a interrogé par centaines des soldats rentrés d'Afghanistan et des mères endeuillées². Désastre militaire sur le front, cynisme à l'arrière et naufrage moral sur toute la ligne. Puis il y eut Tchernobyl, une apocalypse qui frappa au cœur l'Ukraine et la Biélorussie, ses deux patries³. Habitante à Minsk, elle s'est trouvée immédiatement prise dans une vague de terreur inédite qui parut dépasser tout ce que l'on avait souffert jusque là.

La Russie, on le sait, excelle dans l'art de la polyphonie vocale. Svetlana Alexievitch l'a fait entrer en littérature sous le nom de « roman des voix ». Son cycle monumental, elle l'a intitulé *Voix de l'utopie*. Chœur puissant aux accents déchirants, c'est le « nous » du peuple soviétique dans sa brutalité, sa tendresse, sa candeur, sa passion de croire et son désarroi. « Chez nous, dit-elle, les gens tiennent des raisonnements politiques primaires et consternants, que ce soit sur Poutine, Loukachenko ou Staline, mais quand ils racontent leurs souffrances, ils sont géniaux. Chez la moindre blanchisseuse, vous pouvez entendre des expressions, des visions dignes de Dostoïevski. »

Envoyée en reportage à Minsk par la revue *XXI*, j'ai eu la chance de la rencontrer l'été dernier. Pour cause d'incompatibilité avec le régime de Loukachenko, elle n'y vit plus depuis dix ans mais y revient l'été en vacances. Je l'ai écoutée à mon tour passionnément⁴. Elle ne s'est pas posé la question de la littérature. Ces paroles-là il fallait les transcrire, au moins comme les annales

du laboratoire soviétique, une expérience unique par sa taille et sa durée. Elle ne s'est pas posé la question du public. Si ce qu'on lui racontait la captivait, cela intéresserait nécessairement son lecteur. Elle n'a pas pris la pose du procureur, ayant trop de modestie, trop d'affection pour les siens, trop peur des vérités d'un jour. Avec une ténacité rare et une parfaite sûreté d'exécution, elle s'en est tenue à un programme modeste, donner voix aux sans-voix, honorer les vaincus.

“[...] quand ils racontent leurs souffrances, ils sont géniaux. Chez la moindre blanchisseuse, vous pouvez entendre des expressions, des visions dignes de Dostoïevski.”

Svetlana Alexievitch

L'Union soviétique de 1945 était victorieuse mais son peuple vaincu. Rien qu'en Biélorussie, un quart de la population avait disparu. Née en 1948, Svetlana Alexievitch a grandi à la campagne dans un monde endeuillé où l'on chuchotait des histoires atroces. Journaliste de formation, elle a appris à poser les bonnes questions, les reposer s'il le faut, et surtout à écouter. Mais les journaux soviétiques n'avaient que faire de ces drames obscurs. Elle en a tiré des livres. Chacun a exigé la recherche et l'audition d'une centaine de témoins, des milliers d'heures d'enregistrement puis un immense travail de montage. D'emblée sont éliminés les jugements en surplomb et les paroles congelées. De cent pages, elle ne conserve parfois qu'un paragraphe, mais qui vous anéantit. « Un livre doit être la hache qui fend la mer gelée en nous » écrivait Franz Kafka⁵. Les livres de Svetlana Alexievitch sont assurément de ceux-là.

Elle achève actuellement le dernier volume des *Voix de l'utopie*. Ce sera *La fin de l'homme rouge*⁶, ou l'apprentissage du désenchantement. « Héroïque quand il s'agissait de lutter contre des géants prodigieux, notre peuple n'était pas prêt à affronter

Notes

1. *La Guerre n'a pas un visage de femme* (J'ai Lu) et *Derniers témoins* (Presses de la Renaissance)
2. *Les Cercueils de zinc*. Traduction Wladimir Berelovitch (1990, Bourgois, coll. Titres). L'intervention militaire soviétique en Afghanistan (1979-1989) au causé 15 000 morts soviétiques et un nombre sans doute cent fois supérieur de morts afghans.
3. *La Supplication : Tchernobyl, chronique du monde après l'apocalypse*. Traduction Galia Ackerman et Pierre Lorrain (Presses de la Renaissance & J'ai Lu)
4. Entretien à lire dans le n°9 de la revue *XXI*, janvier 2010.
5. Lettre à Oskar Pollak, 27 janvier 1904.
6. titre provisoire, à paraître chez Actes Sud



les rats ». Il apprendra sûrement mais ce sera l'affaire d'une autre génération. Ceux qui voudront comprendre quelque chose des rêves du XX^e siècle se reporteront à l'incomparable chronique de Svetlana Alexievitch.

■ Anne Brunswic

Après avoir longtemps enseigné le français, été journaliste littéraire, et exercé d'autres métiers dans la culture, Anne Brunswic décide à 50 ans de partir. A la rencontre des individus jouets de l'histoire. En Palestine, voyage dont elle tire, *Bienvenue en Palestine, chroniques d'une saison à Ramallah* (Actes Sud, 2004), puis en Sibérie, avec *Sibérie, un voyage au pays des femmes* (Actes Sud, 2006) et dernièrement *Les eaux glacées du Belomarkanal* (Actes Sud, 2009). Recherche de l'autre, enquête sur soi-même, Anne Brunswic livre des récits singuliers. Après être revenue pour la revue *XXI* sur son parcours (numéro 7), elle est partie l'été 2009 interviewer Svetlana Alexievitch (numéro 9).

Svetlana Alexievitch bibliographie sélective

La guerre n'a pas un visage de femme, [1985], trad. (russe) G. Ackerman et P. Lequesne, Presses de la Renaissance, 2004, rééd. J'ai lu, 2005.

Les cercueils de zinc, [1990], trad. (russe) W. Berelowitch et B. du

Crest, Bourgois, 1990, rééd. Titres, 2006.

Ensorcelés par la mort, trad. (russe) S. Benech, Plon, 2005, épuisé.

La supplication : Tchernobyl, chronique du monde après

l'apocalypse, [1997], trad. (russe) G. Ackerman et P. Lorrain, J.-C. Lattès, 1998, rééd. J'ai lu, 2004.

Derniers témoins, trad. (russe) A. Coldefy-Faucard, Presses de la Renaissance, 2005, épuisé.

AU PAYS DES ÂMES HURLANTES

Le livre de Báo Ninh n'est pas un ouvrage sur la guerre, *il est* la guerre. C'est un pays, un monde, une dimension de l'homme. La guerre a un pays qui porte le nom de « Terre des âmes hurlantes » ; où les morts parfois se rassemblent pour des cérémonies de l'enfer comme pour la revue des troupes. On peut entendre leurs voix dans le murmure des ruisseaux, leurs plaintes étouffées dans la jungle la nuit, les hurlements du vent dans les creux de la montagne. Tendez l'oreille, écoutez les oiseaux sangloter et gémir comme des humains. Ce pays a une couleur, rouge, effrayante, sanglante comme des blocs de chair vive, parcouru par des animaux étranges, des lucioles géantes, phosphorescentes. Ici, le temps n'existe pas. Il n'y a pas d'avant, pas d'après. Báo Ninh le soldat vietnamien est un des dix survivants des cinq cents hommes de la 27^e brigade. Dix ans de guerre. La guerre est finie, finie et encore finie. La guerre, c'est toujours. Le mort-vivant marche dans la rue, navigue à contre-courant. Une odeur de grillade et il se bouche le nez, écœuré à vomir par l'odeur des corps décomposés d'un corps à corps sanglant. Un bruit de ventilateur fait surgir des hélicoptères terrifiants chargés de napalm. Son sang bout, il crève de peur, petit enfant saisi par l'effroi et, au même instant, réclame à nouveau la barbarie, la sauvagerie de la jungle. On est au-delà de la raison, de la morale, du bien et du mal. L'écrivain dit « Je » puis « Il » en parlant de lui au passé, à sa table de travail, puis « Nous » quand d'autres invisibles le regardent écrire. L'homme, le Moi s'est désintégré. Un gamin est parti se battre autrefois, le but semblait clair, la mort héroïque et bienvenue. Il est revenu et la paix ne ressemble à rien. Ceux à qui il a offert un futur le regardent comme un objet inutile, désuet, un jouet cassé. Il a aimé lui aussi, une femme, une seule, une femme d'avant. Ils sont là tous les deux, lui, brisé, elle, violée, survivants et morts de l'intérieur, comme leur histoire désormais impossible. Au pays de la nuit éternelle, le chagrin de l'amour et de la guerre sont les mêmes. Approchez-vous de l'être aimé et ses cheveux



Báo Ninh

Né à Hanoï le

18 octobre 1952 sous le nom d'Hoàng Au Phuong, biochimiste et romancier

vietnamien. Durant la

guerre du Vietnam, dès

1969 et jusqu'en 1975, il

sert au sein de la « 27^e

Brigade Glorieuse de la

Jeunesse ». Il est l'un

des dix survivants des

cinq cents soldats de sa

brigade. En 1991, Báo

Ninh écrit *Le chagrin de la*

guerre, son unique roman,

proscrit par le régime

communiste en place au

Vietnam mais acclamé

par les critiques littéraires

du monde entier.

bourdonnent comme des milliers de mouches noires, celles qui accompagnaient les hommes marchant à côté des chenilles de leurs chars, vermine avide des fragments de chair et de cheveux accumulés à force de rouler des corps. Comment murmurer des mots à l'autre, la caresser quand votre tête résonne des voix des mourants qui vous appellent gentiment à les rejoindre, quand votre peau suinte la sueur aigre, l'odeur douceâtre de la boue et de la mort ? La guerre est ce que la nuit est au jour, notre moitié, un simulacre de vie sans lumière. Elle est là, à chaque expiration, posée sur l'oreiller, sensuelle et glacée, vous pousse à l'abandon, à la paix éternelle, au repos, enfin. Juste avant l'aube, Bão Ninh la sent gagner, le temps d'un éclair. Quelque chose en lui, innommable, figé, durci en une pointe glacée. L'esprit se pétrifie, la lame le transperce et la vie s'en va, d'un coup, comme l'eau d'un vase fissuré. Et il s'évanouit. Quel combat pour ne pas mourir, survivre encore une fois, échapper au pays des âmes hurlantes ! Après, il n'y a plus qu'à boire, encore et encore. Et à tenter d'écrire, tentative désespérée d'effacer. Je ne connais pas Bão Ninh l'étranger mais j'ai reconnu d'emblée un ami, un frère humain de douleur. Ébranlé.

■ Jean-Paul Mari

Jean-Paul Mari, reporter-écrivain, né en 1950 à Alger. Grand reporter depuis 1985 au *Nouvel Observateur*, il couvre notamment les conflits. Prix Albert Londres. Prix Bayeux des correspondants de guerre. Vient de publier *Sans blessures apparentes, Enquête sur les damnés de la guerre*, éditions Robert Laffont, 2008 (Grand Prix des Lectrices ELLE 2009 et Prix des 3^e Assises du journalisme).

Bão Ninh bibliographie sélective

Le Chagrin de la guerre [1991], trad. (vietnamien) P. Hui Dong, Picquier, 1994, rééd. 1997.

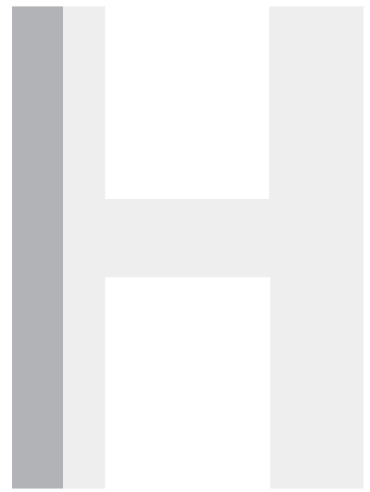
QUELQUES IDÉES FIXES

Il a les traits secs, le regard volontiers railleur et un sourire généreux. Jean Hatzfeld a été grand reporter au quotidien *Libération* pendant 25 ans ; maintenant il écrit des livres. « *Le rôle du journaliste, c'est d'essayer de répondre aux questions que se posent ses lecteurs, propose-t-il comme définition. L'écrivain, lui, répond à ses propres interrogations* ».

En 1998, il plaque tout pour aller répondre à ses propres questions. Des questions qui le taraudent depuis le génocide rwandais, en 1994 : « *En rentrant de reportage, je me suis aperçu qu'on avait oublié de parler des rescapés dans nos articles. Leur parole était absente* ». Il suspend son travail à *Libération* et retourne auprès des Tutsis survivants. Lentement, patiemment, obstinément, il encourage ces oubliés de l'histoire à parler, il recueille leurs douleurs fragmentées, il les rassemble en briquant la poésie mélancolique de leurs mots comme une lampe merveilleuse. *Dans le nu de la vie*, le recueil de ces témoignages, sort en 2000.

Mais d'autres questions l'aiguillonnent : le journaliste devenu écrivain retourne alors dans le même village, à Nyamata. Il y retrouve le petit logement qu'il loue chez Marie-Louise, il n'a pas d'électricité, il se lave dans l'eau des marais. « *C'était un peu branquignol* », sourit-il. Cette fois, il part écouter les tueurs dans leur pénitencier : leurs témoignages seront rassemblés dans *Une Saison de machettes*, en 2003. Puis ces tueurs finissent par être libérés. Il observe alors le difficile dialogue entre les rescapés et leurs bourreaux, les tentatives de justice, l'impossible réconciliation. *La Stratégie des antilopes*, troisième volet de ses récits rwandais, obtient le prix Médicis en 2007.

C'est en lisant *l'Air de la guerre*, le premier livre publié par Jean Hatzfeld en 1994, que j'ai compris que je voulais devenir journaliste de reportage. Il y raconte son quotidien d'envoyé



Jean Hatzfeld

Né en 1949 à Madagascar.

Une enfance en Auvergne. Il entre dès 1973 à *Libération* pour y tenir la rubrique sportive.

Il devient vite grand reporter, correspondant de guerre, envoyé notamment dans les Pays de l'Est, et au Moyen-Orient. Alors qu'il couvrait depuis trois ans le conflit en ex-Yougoslavie, il est blessé grièvement à

Sarajevo, en 1992. En 1994, il part au Rwanda. Il se met peu de temps après,

en retrait du journal, pour œuvrer à patiemment collecter les histoires d'un génocide. *Dans le nu de la vie* (2000) recueille des récits de rescapés Tutsi.

Une saison de machettes (2003) fait entendre les Hutus. *La Stratégie des antilopes* (2007) raconte l'après – comment vivre désormais côte à côte.



“En rentrant de reportage, je me suis aperçu qu’on avait oublié de parler des rescapés dans nos articles. Leur parole était absente .”

Jean Hatzfeld

spécial pendant le conflit bosniaque – un regard sensible et attentif sur les petits riens de tous les jours. « *J'y ai mis ce que je n'avais pas pu écrire dans mes articles*, raconte-t-il. *Les journaux ne veulent que des événements marquants. Or, la guerre, c'est essentiellement des événements non marquants, l'attente, l'ennui, les couvre-feux, la faim...* » Ce premier récit, il l'écrit pendant ses longs mois d'immobilisation, après qu'une balle de sniper lui fit éclater la jambe droite à Sarajevo – l'idée de la blessure est présente dans tous ses livres. « *Pendant longtemps, je n'avais senti ni l'utilité ni le besoin d'en écrire* », se souvient-il. Et pourtant, c'est ce qu'il fait aujourd'hui. Il cherche à expliquer : « *La presse donne moins de place au reportage. Peut-être que ce désir de livre vient de la frustration de ne pouvoir exercer ce métier comme on le souhaiterait ?* »

Il travaille sur un prochain roman. « *Pour voir si j'en suis capable* », dit-il, alors qu'il en a déjà publié deux. Il vient d'avoir 60 ans, il retournera au Rwanda cet hiver – il dit « *au village* ». Il se doute bien qu'il écrira un quatrième livre sur le génocide, même s'il ne sait pas encore quelle forme il lui donnera. Là-bas, il louera la même chambre, retrouvera sa petite camionnette qui le fera brinquebaler sur les routes de terre rouge bordées de bananiers. Le soir, il s'assiéra avec les habitants sur les bancs du cabaret en tôles. « *Ce sera branquignol* », répète-t-il, encore une fois. Et puis l'œil bleu se durcit, un peu : « *Cette histoire-là, elle n'est pas finie pour moi* ».

■ Guillaume Jan

Guillaume Jan est reporter dans la presse magazine française. Il vient de publier *Le Baobab de Stanley* (Bourin éditeur), récit d'une traversée d'Est en Ouest de l'Afrique, sur les traces de l'explorateur Henry Morton Stanley, qui le premier descendit, en 1877, le fleuve Congo.

Jean Hatzfeld bibliographie sélective

L'Air de la guerre : sur les routes de Croatie et de Bosnie-Herzégovine, L'Olivier, 1994, réed. Seuil, Points, 1995.

Une saison de machettes, Seuil, 2003, réed. Points, 2005. Prix Femina essai 2003.

La Stratégie des antilopes, Seuil, 2007, réed. Points, 2008. Prix Médicis 2007.

Dans le nu de la vie, Seuil, 2000, réed. Points, 2002.

Portrait

Andrzej Stasiuk par Gilles Ortlieb

ÉLOGE DU MOUVEMENT

Andrzej Stasiuk

Plusieurs prix ont consacré Andrzej Stasiuk (né en 1960) à Varsovie comme une des figures majeures de la littérature polonaise. Militant pacifiste dans sa jeunesse, il a été emprisonné deux ans. Il a aussi écrit dans des journaux clandestins du temps de Solidarnosc. Depuis un petit village des montagnes des Carpathes, où il s'est installé en 1987, il ne cesse d'explorer les confins de l'Europe centrale, se faisant le chantre du « bordel balkanique ».

« Et je me dis que mon pays triste, quelconque, beau et consternant, désespéré et douloureusement banal, gris souris, gris de pluie, tristement ordinaire, accède une fois l'an, à ce moment précis d'un tel automne, à une sorte de grâce et à un lavement de toutes ses fautes. Amen, messieurs dames, amen. » Voilà le genre de phrases (qu'on aurait pu ou aimé écrire soi-même) par lesquelles un auteur dont on ignorait tout parvient à se glisser instantanément, et presque clandestinement, dans la besace (moins garnie qu'on ne l'imaginait, finalement) des compagnons ambulants. Et je pourrais en citer d'autres, prélevées au hasard dans *Fado* ou *Sur la route de Babadag*, qui composent pour l'essentiel l'œuvre de Stasiuk reporter. Non pas que, dans ses autres livres (les petites nouvelles cristallines et résignées de *L'Hiver*, le témoignage de *Mon Europe* ou les constructions romanesques des *Contes de Galicie*, de *Dukla* et de *Neuf*, par exemple) le regard ait rien perdu de son acuité, mais l'esprit d'observation s'y trouve assujetti à d'autres préoccupations littéraires – au lieu que les reportages le font exister en soi et pour soi, par la seule grâce de son exercice.

Qu'il s'agisse d'une mine désaffectée devenue colonie tzigane, du microcosme d'une petite gare de province, de jeunes gens se réunissant le samedi soir devant une station-service ou d'une trop longue attente à un poste-frontière des Balkans, bref de tout ce qui pourrait s'apparenter au revers ou à la doublure la plus grise de l'existence, Stasiuk dispose d'un argument sans réplique, et qui touche intimement : « Je décris tout ça parce que personne ne le fera... ». Combien de fois, devant un faubourg sinistré, devant les toiles d'un peintre anonyme, devant les derniers occupants d'un compartiment de chemin de fer dévasté ne nous est-il pas arrivé de penser : si nous, qui sommes censés voir ne voyons pas cela, qui le verra ?

Chez Stasiuk, où l'on fume beaucoup, on ne fume que des *Carpati*, ou des *Popularne*, des *Sobieski* ou des *Snagov*, bref des cigarettes bon marché, toujours. Si l'on boit, c'est le plus souvent de la bière, de celle qu'on sert dans les bistrot de rencontre. Et si l'on voyage, c'est en train et en autobus, à l'extrême rigueur en voiture. Ce qui vaut au lecteur un témoignage de première main, au plus proche d'une réalité qui veut bien, à l'occasion, être transfigurée, mais refuse obstinément de se laisser embellir. Reporter, l'auteur l'est tout autant de soi-même, aussi lucide et prompt à décrire ses états de conscience (« C'est en voyageant, le matin, dans une ville étrangère, avant que le deuxième café n'agisse, que l'on éprouve le plus fortement l'étrangeté de sa propre existence... ») que les paysages traversés, sous des ciels souvent aussi lourds que des bâches gorgées d'eau.

“Je décris tout ça parce que personne ne le fera...”

Andrzej Stasiuk

Outre une fascination avouée pour les Tziganes, dont la géographie mobile et insaisissable pourrait bien être la seule à réaliser le rêve d'une Europe unie, Stasiuk confesse également, à plusieurs reprises, celle qu'il éprouve pour les noms de villes et de lieux qu'il égrène à plaisir, pour les billets de banque et leur emblématique, pour les piécettes qu'il conserve par kilos dans l'emballage cartonnée d'une bouteille de vodka *Absolut*, pour les photographies, enfin, qu'il lui arrive de répandre en vrac sur la table, certains soirs, pour se souvenir et imaginer. Même s'il existe des paysages et des villes dont il est impossible de se rappeler. « On voit bien quelque chose, mais tout est flou et obscur, comme si l'on épiait le rêve pénible de quelqu'un d'autre. Bah ! rien, tout simplement rien... ». Et s'il en sait sans doute plus qu'il ne le dit sur les pays traversés, il parvient néanmoins, chaque fois, à se mettre dans l'indispensable posture d'une relative innocence : « Il est bon de venir dans un pays dont on ne sait presque rien. Les pensées, dès lors, se taisent, deviennent inutiles, la mémoire perd son sens. On peut alors comparer les couleurs, les odeurs



ou encore les souvenirs indéterminés. La vie devient quelque peu enfantine et animale... »

Parmi les autres phrases aussitôt fourrées dans la besace, entre les ombres rapides de Danilo Kiš, de Bruno Schulz ou de Samuel Beckett, celle-ci encore, que je ne résiste pas au plaisir de citer intégralement : « Je ne peux pas cacher que je suis attiré par la disparition, la désagrégation et tout ce qui n'est pas comme cela aurait dû ou aurait pu l'être. Par tout ce qui s'est arrêté au milieu du chemin et n'a plus ni force, ni envie, ni idée, par tout ce qui a abandonné la partie, par tout ce qui ne survivra pas, ne laissera pas de trace, par tout ce qui s'est accompli soi-même et ne donnera lieu à aucun regret, deuil ou souvenir. Du présent perfectif. Histoires qui ne vivent que le temps de leur récit, objets qui n'existent que si on les regarde... ».

Quant à Babadag, à l'expiration de ce qui aura ressemblé à un voyage circulaire, labyrinthique et sans fin, on apprendra dans les toutes dernières pages que ce n'est que le nom d'une station d'autocar où l'auteur n'aura fait, en tout et pour tout, que deux haltes de dix minutes chacune, le temps de réciter peut-être, pour lui-même, à mi-voix : « J'aime ce bordel balkanique, hongrois, slovaque et polonais, cette merveilleuse pesanteur de la matière, ce je-m'en-foutisme face aux faits, cet esprit de suite dans la saoulerie à midi pile et ces regards brumeux qui, sans effort, traversent de part en part la réalité afin de s'ouvrir, sans terreur, sur le néant.»

■ Gilles Ortlieb

Né en 1953, Gilles Ortlieb, poète, écrivain, essayiste a publié une quinzaine de livres. Relever dans des carnets le détail infime au cours de ballades dans les villes, les friches industrielles (*Meuse métal, etc. Le temps qu'il fait, Sous le crible*, éditions Finitude...), ou en déambulant dans les brumes des paysages littéraires (*Des orphelins*, éditions Gallimard, *Sept petites études*, éditions Le temps qu'il fait...). Il est également traducteur de Cavafy, Seferis, Solomos, Mitsakis, Wedekind...

Andrzej Stasiuk bibliographie sélective

Sur la route de Babadag, [2004], trad. (polonais) M. Maliszewska, Bourgois, 2007.

Fado, [2006], trad. (polonais) C. Zaremba, Bourgois, 2009.

IRREEMPLAÇABLE ANNA

Deux longs jours après l'assassinat d'Anna, le 7 octobre 2006, Vladimir Poutine, alors président de la Fédération de Russie, tentait d'en minimiser la portée en affirmant que cette journaliste était finalement plus connue à l'étranger et que son influence était « insignifiante » pour la vie politique russe. Interrogée à propos de sa disparition sur la Télévision Suisse Romande à une heure de grande écoute après la diffusion d'un de mes rares documentaires télé, justement tourné en Tchétchénie, je me souviens avoir dit clairement: « *Que cela plaise ou non, Anna était irremplaçable. Elle ne sera pas remplacée.* »

Trois ans plus tard, l'absence de sa vision, de ses histoires, de son ton, de sa persévérance qui frôlait parfois l'entêtement, manque cruellement. Il ne nous reste d'elle que ses écrits, douloureux, accusateurs, et son souvenir: une femme à la forte présence, dont l'air presque hautain se muait immédiatement en attention soutenue quand vous lui racontiez quelque chose qui l'intéressait. Souvent à propos de la Tchétchénie.

Car, entre nous deux, il y avait la Tchétchénie. En fait, nous ne parlions que de Tchétchénie. J'ai appris récemment qu'au plus fort de « l'opération anti-terroriste » menée par les troupes fédérales dans le Caucase à l'automne-hiver 1999-2000, Sergueï Iastrjembski, alors conseiller du président au Kremlin, nous avait baptisées « les deux Anne » : lorsqu'un journaliste, occidental ou russe, lui faisait remarquer qu'il paraissait particulièrement ardu de se rendre sur le terrain de cette république en guerre, sous-entendant que la Tchétchénie était totalement fermée, le haut-fonctionnaire avait trouvé la parade. « Les deux Anne... elles y vont bien... », répondait-il.

Anna et moi nous sommes retrouvées à plusieurs reprises en Russie ou en Occident, dans des studios de radio, sur des plateaux de télévision, voire à une séance de photos (comme celle organisée en 2000 pour le magazine *ELLE* à l'occasion de la publication concomitante de nos livres respectifs : *Voyage en enfer : journal*



Anna Politkovskaïa (1958-2006). Anna Stepanovna Politkovskaïa est née à New York en 1958. Fille de diplomates. Commence aux *Izvestia* et rejoint en 1999, ce qui sera son journal, *Novaïa Gazeta*. Elle est une des seules journalistes russes à couvrir les guerres de Tchétchénie et rendre compte des atrocités commises. Depuis la publication de *La Russie selon Poutine*, elle se dresse contre Poutine, dénonçant son exercice du pouvoir et une corruption généralisée. Dans un pays où les médias sont bâillonnés, elle symbolise le combat pour la liberté de la presse et son action est à plusieurs reprises primée à l'étranger. Menacée d'arrestation par les forces russes en Tchétchénie en 2001, et d'une tentative d'empoisonnement en 2004... elle est assassinée par balles, dans le hall de son immeuble, le 7 octobre 2006, jour anniversaire de Vladimir Poutine.

de Tchétchénie¹ pour Anna et mon *Chiienne de guerre*²). Nous avons le plus grand respect l'une pour l'autre, et nous savions comme il nous serait douloureux de « changer de sujet » ou de « passer à autre chose », comme tant d'amis ou de collègues nous le conseillaient.

“Ainsi, pensait-elle, personne ne pourra prétendre qu'on ne savait pas.”

Après le traumatisme du 11 septembre 2001, je me suis finalement aventurée sur d'autres terres que le Caucase; Anne, elle, y est restée. Et s'y est « embourbée », pour le plus grand plaisir de ses lecteurs, oserais-je dire, car ses textes étaient toujours prenants, détaillés, riches, vivants. Bien vivants, c'est pourquoi ils dérangent. Avec le temps, de plus en plus d'hommes et de femmes de tous âges, de tous lieux, de tous milieux, concernés par ce conflit, n'avaient plus qu'un seul but, qu'un seul espoir, qu'une obsession: aller se confier à Anna. Car cette journaliste pas comme les autres, ils le savaient, ne se tairait pas ; elle écrivait, elle criait, à sa manière, ce qui se passait dans une indifférence devenue quasi-générale depuis, justement, qu'avec une habileté hors normes, le président de Russie devenu premier ministre avait réussi à montrer au monde entier que, dans le contexte de la « guerre contre la terreur », son pays se trouvait du côté des puissants. Vladimir Poutine clamait avoir commencé cette guerre avant tout le monde, en 1999 en Tchétchénie, avant même que la dislocation des tours de New York ne fasse prendre conscience au monde occidental du « danger terroriste ».

Anna connaissait dans les moindres détails sordides ce qui se passait dans le Caucase, elle avait conscience d'être ce témoin rare – qui n'a peut-être pas la popularité qu'il mérite – mais qui continuera, quoi qu'il arrive, à recueillir inlassablement des récits, à les mettre en mots pour ceux qui ne savent pas, qui ne veulent pas ou ne peuvent pas savoir. Ainsi, pensait-elle, personne ne pourra prétendre qu'on ne savait pas.

Je salue le courage et la volonté de journalistes comme Anna, qui ne se contentent pas de la façade de l'information, du robinet de

Notes

1. Éditions Robert Laffont, 2000, 209 p.

2. Éditions Fayard, 2000, 279 p. et *Le Livre de Poche*, 2001.



la propagande, d'où qu'elle vienne, voire du savant formatage imposé par l'industrie des médias. Hélas, souvent, ces journalistes se transforment en héros... *post-mortem*.

■ Anne Nivat

Reporter de guerre indépendante, Anne Nivat se rend depuis dix ans dans des zones de conflit, avec la volonté de patiemment rapporter une parole autre que les représentations données par les agresseurs : en Tchétchénie, puis après 2001, en Afghanistan et en Irak. Une démarche : entrer seule et par ses propres moyens (sans autorisation parfois), chercher à se fondre dans la population. Son premier reportage, *Chienne de guerre*, une femme reporter en Tchétchénie, a reçu le prix Albert Londres, en 2001. Le titre de son deuxième reportage là-bas, *La guerre qui n'aura pas eu lieu* dit bien des désillusions. Partie enquêter pour le Point, l'été 2009, sur la situation tchétchène, elle échappe de peu à un enlèvement.

Anna Politkovskaïa bibliographie sélective

Voyage en enfer :
journal de Tchétchénie,
trad. (russe) G. Ackerman
et P. Lorrain, Robert
Laffont, 2000.

Tchétchénie, le
déshonneur russe,
trad. (russe) G. Ackerman,
Bouchet-Chastel, 2003,
rééd. Gallimard, Folio
documents, 2005.

La Russie selon
Poutine, trad. (russe
et anglais) V. Dariot,
Bouchet-Chastel, 2005,
rééd. Gallimard, Folio
documents, 2006.

Douloureuse Russie,
journal d'une femme
en colère, trad.
(russe) N. Rutkevitch,
Bouchet-Chastel, 2006,

rééd. Gallimard, Folio
documents, 2008.

Qu'ai-je fait ? trad.
(russe) G. Ackerman,
Bouchet-Chastel, 2008,
rééd. Gallimard, Folio
documents, 2009.

S

portrait

Roberto Saviano par Fabrizio Gatti

L'EXERCICE DE LA LIBERTÉ

Roberto Saviano

Roberto Saviano est né en 1979 à Naples. Il collabore à plusieurs journaux, dont La Repubblica et L'Espresso, et s'intéresse de très près à la camorra. Après un an d'investigation sur le terrain, son récit, reportage *Gomorra*, dans *l'empire de la camorra* paraît en 2007 et lui vaut des menaces de mort de la part de la mafia italienne. Il vit sous protection policière. Son livre a été traduit dans le monde entier. Son dernier ouvrage *Le Contraire de la mort. Scènes de la vie napolitaine* est paru chez Robert Laffont en 2009.

ROBERTO SAVIANO

Il existe deux Roberto Saviano. Le premier est celui que nous connaissons tous : un jeune homme héroïque, génération 1979, possédant le don merveilleux de l'écriture et la conscience de ce que tout citoyen doit faire pour se déclarer libre. Le second est ce que Saviano représente, malheureusement, pour la majorité des Italiens et pour les réseaux tentaculaires du pouvoir qui dominent actuellement l'Italie : un alibi.

Le premier Saviano est un narrateur extraordinaire qui se révèle écrivain dès son premier livre, *Gomorra*. Un reportage qui dénonce les alliances entre les gangsters mafieux de la Camorra et l'économie dite légale. Cependant, Roberto ne s'est pas limité à écrire *Gomorra*. Il est sorti de ses pages et a continué sa dénonciation en tant que citoyen qui exige de vivre sur une terre propre. Non pas en qualité de policier, politicien ou utopiste, mais en exploitant, malgré son jeune âge, tous les instruments culturels dont dispose un grand écrivain : la force des mots, la sincérité du témoignage honnête, l'authenticité du récit, ayant vécu en personne les faits avant de les raconter dans *Gomorra*. À ces instruments s'ajoute son aptitude à se mettre en relation avec le monde et ses porte-parole les plus dignes de confiance : les écrivains.

Pourtant, chez Roberto Saviano tout cela n'est pas un simple exercice de style, d'esthétique ou de bonne littérature. Pour quelqu'un qui, comme lui, a grandi sur une terre contrôlée par les gangsters, cela signifie revendiquer, en tant qu'homme, en tant que citoyen, la condition nécessaire pour qu'un pays tout entier puisse se définir démocratique : l'exercice de la liberté. Et ce n'est pas une valeur abstraite mais la mise en application quotidienne de l'article 1 de la Déclaration universelle des droits de l'Homme et du citoyen : « Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits ». C'est pour cette raison que l'action de Saviano devient héroïque. Parce qu'il ne se soucie pas de sa liberté personnelle, mais de la liberté de l'ensemble de la communauté

dans laquelle il vit. Et c'est justement en cela qu'il est trahi par la plupart des Italiens, à commencer par l'organe fondamental qui élabore et vote leurs lois : le Parlement. La vie d'un écrivain est la meilleure « carte postale » de son pays. Et le cas Saviano montre comment l'Italie, encore aujourd'hui, est incapable d'affirmer l'exercice de la liberté de chacun de ses citoyens. Au contraire, les Italiens et leurs institutions tolèrent qu'après une dénonciation comme celle de *Gomorra* il ne se passe rien. Ils acceptent, comme une nécessité, que l'auteur de *Gomorra* soit menacé de mort et soit obligé de vivre caché et protégé. Et admettent même, dans leur Parlement, des personnages qui sont l'expression politique du monde mafieux dénoncé dans *Gomorra*.

“Cela signifie revendiquer, en tant qu'homme, en tant que citoyen, la condition nécessaire pour qu'un pays tout entier puisse se définir démocratique.”

Alors Roberto Saviano devient, malgré lui, un alibi. La télévision publique en est un exemple. Lorsqu'elle veut parler de la mafia – car de temps en temps, c'est une obligation civile – la télévision ne commissionne aucune enquête. Il lui suffit d'interviewer Roberto Saviano. C'est arrivé il y a quelques mois dans une célèbre émission diffusée le soir sur la chaîne publique Rai Tre. Devant les caméras, l'écrivain, comme toujours, ne recule devant rien. Roberto explique comment la mafia se propage dans le monde politique et économique à cause, justement, du silence des médias de masse. Le présentateur acquiesce, le public applaudit. On s'attendrait alors que dans l'émission suivante ce même présentateur interviewe ou du moins parle de ces parlementaires et hommes d'affaire dont les liens avec les gangsters ont été démontrés. On cherche dans les journaux télévisés une enquête, une dénonciation. Rien. Ni sur les chaînes publiques, ni sur les chaînes privées de l'actuel chef d'État Berlusconi. On découvre ainsi que Roberto Saviano est seul. Qu'en Italie tous les citoyens

Roberto Saviano

Gomorra

Dans l'empire de la camorra



qui veulent être libres et honnêtes sont seuls. Alors *Gomorra* n'est pas simplement un best-seller. C'est l'acte de décès d'un pays tout entier.

■ Fabrizio Gatti, traduction Lisa El Ghaoui

Fabrizio Gatti, grand reporter de l'hebdomadaire italien *L'Espresso*, s'est déjà attelé à des enquêtes de société en « infiltré ». Depuis 1991 il s'intéresse à la criminalité italienne et internationale. Envoyé en Moldavie, Roumanie, Albanie, Egypte, Maroc et Venezuela, il voyage sur les traces des victimes de la prostitution, du travail au noir et de l'immigration clandestine. *Moi, Bilal, sur la route des clandestins*, traduit par Jean-Luc Defromont, a été publié en 2008 aux éditions Liana Levi. Ce terrible reportage nous raconte l'incroyable périple de Fabrizio Gatti de Dakar jusqu'en Europe dans la peau d'un immigré clandestin.

Roberto Saviano bibliographie sélective

<i>Gomorra. Dans l'empire de la camorra</i> , trad. (italien),	Vincent Raynaud. Gallimard, 2007, réed. Folio, 2009.
---	--

Interview

par Nicolas Trigeassou

ANNE NIVAT

Depuis dix ans, Anne Nivat, reporter indépendante, sillonne des zones de guerre, Tchétchénie, Afghanistan, Irak. Nous voulions un entretien avec elle pour découvrir le quotidien d'une femme reporter de guerre. Elle nous fait entendre une exigence, une détermination, que des intimidations ne sauront ébranler.

Nous débutons l'interview en faisant remarquer à Anne Nivat que tous les portraits la concernant commencent par le décalage entre sa personne, son apparence, menue, gracile et l'image que l'on se fait d'une femme, correspondante de guerre. La figure du reporter est toujours fortement mythologique. Et le fait qu'Anne Nivat soit une femme, d'une grande audace, renforce le mythe. Nous lui rappelons que son nom est apparu, il y a dix ans, avec son arrestation par le FSB, (services secrets russes), lors de la première guerre en Tchétchénie, alors qu'elle était une des rares reporters occidentaux, à couvrir, seule et par ses propres moyens, une guerre « sale » et volontairement oubliée.

En nous saluant, Anne Nivat, très laconiquement nous apprend qu'elle vient d'échapper quelques jours auparavant à une tentative d'enlèvement en Tchétchénie. Encore choquée, mais nullement abattue. C'est au contraire une colère froide qui l'anime. Elle racontera ce qui s'est passé dans l'article *Revivre à Grozny*, paru dans *Le Point* du 8 octobre.

Dix ans après *Chienne de guerre*, retournée enquêter sur les enlèvements suivis d'assassinats de militantes tchétchènes des droits de l'homme, la reporter s'est faite arrêter par un représentant de l'ordre pro-russe qui l'a menacée de mort. Une intimidation qui lui inspire plusieurs réflexions. Un pays toujours en guerre, une guerre totale, sans ligne de front bien

définie. « Il y a dix ans, au moins, on savait qui se battait contre qui, aujourd'hui c'est la confusion la plus totale, les bandits sont partout ». Une société civile apathique, détruite par quinze ans de campagnes russo-tchétchènes. Isolé, seul un tout petit groupe de militants des droits de l'homme ose – mais à quel prix ? – s'exprimer.

Anne Nivat nous fait part alors de sa lassitude (sa hantise ?) de crier dans le vide depuis des années, d'alerter, sur un conflit que l'on veut ignorer. Et de faire le constat, « d'une dichotomie toujours plus grande entre le réel et le virtuel. Certes, le reporter n'a jamais été aussi mythique. Mais une guerre chasse l'autre, elles deviennent des phénomènes de mode ».

En intitulant en 2004, son deuxième reportage sur la Tchétchénie, *La guerre qui n'aura pas eu lieu*, Anne Nivat s'insurgeait contre l'indifférence portée à ce conflit. Elle avait même un temps pensé au titre, *Chienne de guerre, bis*, comme pour signifier que les atrocités commises là-bas, restaient les mêmes, malgré ce premier cri. Et si elle trouve aujourd'hui le silence inquiétant et attristant, ce ne sera jamais une raison pour cesser de couvrir ces guerres.

« Être reporter, correspondante de guerre, ce n'est pas un métier, c'est un mode de vie, c'est ma vie. Une vie que j'ai choisie et que j'aime.

J'aime choisir les endroits où je me rends. Depuis dix ans, mes territoires se sont délimités à l'Afghanistan, l'Irak et l'ex-URSS. Je ne vais pas en Colombie, en Irlande, ou ailleurs, parce que je ne connais pas ces terrains. On ne peut être spécialiste de tout. Au fil des ans, j'ai d'ailleurs de plus en plus de mal, à comprendre ce qui se passe dans les pays que je connais, alors ce n'est pas pour



Hannah/Opale

“ mais en fait, je suis celle qui passe d’un monde à l’autre ”

changer d’endroit. Le reportage de guerre ne tolère pas la superficialité. Quand c’est le cas c’est mauvais, le lecteur est trompé.

A quoi sert le reportage ? A donner à voir, à donner à entendre. Faire un reportage, c’est décrire le plus fidèlement possible, avec toute sa subjectivité (un reportage ne peut-être objectif) ce que l’on croit soi-même avoir vécu, parce qu’on l’a vécu, justement. La seule légitimité, c’est le terrain. Ensuite, libre au lecteur de s’approprier ce que l’on rapporte. »

Parlons justement du terrain. Votre démarche, c’est toute sa singularité, est d’essayer de se fondre dans une population. Une immersion possible, parce que construite sur le temps et avec la confiance des gens... Avec toujours cette volonté de faire entendre la voix de l’autre. Citons juste ce titre manifeste *Islamistes : comment ils nous voient*.

« Oui, inverser le regard. Cesser de considérer les choses, les événements selon sa propre grille de lecture, celle qui nous accompagne depuis que l’on est né. Moi qui suis le pur produit d’une éducation républicaine d’excellence (doctorat Sciences Po Paris), je revendique le droit de m’en dévêtir. Un besoin, pour essayer de comprendre ce monde, pour préserver ma curiosité, pour pouvoir accueillir sans peur ce que va me dire l’autre. Quel que soit mon interlocuteur, quels que soient ses propos, je respecte sa parole, parce que c’est sa parole, son droit. Je ne suis là uniquement pour lui en faire dire le plus possible et ainsi transmettre. La transmission, voilà mon seul but. »

Dans *Cet Autre*, Ryszard Kapuściński définit le reportage comme une œuvre collective...

« Le reportage, c’est vrai, est une œuvre collective. Souvent, on me dit “vous partez seule”, (comme si c’était terrible !), mais je ne suis jamais seule ! Sur le terrain, je suis toujours accompagnée, des gens chez qui je suis,

chez qui je vais, et de ceux qui m’emmènent de-ci, de-là. Le reportage, c’est le contraire de la solitude.

Oui, on peut dire aussi que c’est une œuvre collective, parce que le reportage, c’est du vécu, c’est ce qui a été partagé, le résultat de longues heures d’emballement, proches des gens à qui l’on parle et dont on recueille la parole, c’est le résultat d’une confiance obtenue.

*Mais, si ici en Occident, on signe cette œuvre collective d’un seul nom, c’est bien pour signifier aussi, la responsabilité de celui qui rapporte. Et là, je voudrais insister sur le fait qu’un reportage ne peut être fait rapidement. Je reste très longtemps sur le terrain et pourtant j’ai souvent l’impression qu’il me faudrait rester encore plus. De même, j’écris dans des supports qui me donnent beaucoup de place (que ce soit pour mes reportages dans *Le Point* ou dans mes livres), mais j’ai toujours l’impression d’en manquer. Car ce sont les détails et les nuances qui font saisir au lecteur ce qui a été ma réalité du terrain. Rapporter une parole, c’est aussi par le choix des adjectifs, par les longues descriptions, faire sentir tout ce qui se passe autour de la personne que l’on écoute parler. »*

Vos reportages se donnent comme des « boîtes polyphoniques » dans lesquelles on entend une multitude de voix. Mais vous prêtez aussi beaucoup d’attention à décrire vos déplacements, et peut-être, par là, à dire ce qui peut relier les uns les autres...

« De nombreux lecteurs n’ont aucune idée de la manière dont on fait un reportage. Le grand spectacle télévisuel permanent montre rarement ses coulisses et on peut penser que, du coup, il suffit d’arriver et de tendre son micro pour recueillir des confidences. Moi, en reportage, je m’adapte à la société d’un pays, par respect (ce pays, je ne fais que le traverser) et pour ma propre sécurité. Une attitude indispensable pour ce type de reportage, le reportage de guerre ou en zone dangereuse, car tout peut basculer d’un moment à l’autre. Il faut faire un choix, être visible ou ne pas l’être. Depuis le début, j’ai fait le choix

de ne pas l'être, ou du moins de tout faire pour ne pas l'être. Et si je faisais différemment je n'aboutirais pas au même résultat. Quand je marchais en 2006 dans les rues de Bagdad alors que les journalistes restaient cantonnés en "zone verte", rien dans mon apparence n'indiquait que j'étais une femme étrangère, et journaliste qui plus est. Je ne l'affiche pas quand cela n'est pas obligatoire, mais je ne le cache jamais à mes interlocuteurs. »

Ryszard Kapuściński parle de la difficulté d'écrire le reportage. Bagdad zone rouge se termine aussi sur cette impression. Le livre se termine par ces mots « Bagdad est désormais derrière toi. Il va falloir t'en délivrer réellement, en commençant par le plus dur : raconter. Car raconter, c'est tout revivre à nouveau ». Kapuściński dit aussi, et vous l'avez évoqué plus haut, la responsabilité du reporter : raconter, reproduire au plus près ce qui vous a été dit.

« Je dis toujours que le plus difficile, ce n'est pas de partir, mais de revenir et d'écrire. Car à la fin, à quoi ça sert de partir en reportage, si ce pour ne pas en revenir vivante et raconter !

Mon seul but est de faire partager ce que j'ai vécu, pour une meilleure compréhension. Et c'est là une immense responsabilité, que malheureusement certains ont oubliée ces dernières années. Rien ne me fait souffrir plus que la perte de crédibilité du journalisme écrit auprès de l'opinion publique.

Si je donne autant de détails, c'est parce que ce sont ces détails qui font ma crédibilité. Des dérives, il y en a toujours eu dans les zones de guerre, car personne n'est en mesure de vérifier l'information. Ce que je raconte dans Chienne de guerre, j'aurais pu ne pas l'avoir vécu, voire même n'être jamais allée en Tchétchénie et avoir tout inventé depuis l'Ingouchie voisine ! Le livre aurait été tout de même publié et lu. Effrayant, non ? Il y a dans la presse anglo-saxonne des "fact-checkers" que nous n'avons pas ici en France. Plusieurs fois, des confrères du Washington Post ou du New York Times ont écrit des reportages dans lesquels ils me citaient comme témoin de tel ou tel événement. Avant la publication de l'article, je recevais un coup de fil des "fact-checkers" de la rédaction de ces journaux me demandant

si j'étais bien la personne citée, si j'avais bien été tel jour à tel endroit et si j'avais bien dit ce que l'auteur affirmait que j'avais dit. »

Pourtant vérifier les sources, c'est la base du métier de journaliste...

« Oui mais nous ne le faisons pas en France. Tout repose sur l'auteur, seul. Sur son éthique, ses principes. Et malheureusement, parfois, la tentation est grande d'inventer, surtout, quand on est seul sur place. »

On peut toujours, j'imagine, être tenté de faire une « belle histoire », de scénariser des éléments.

« C'est parce que l'on n'est pas resté assez longtemps sur place que l'on est tenté. Moi qui passe tant de temps sur place, je ne manque jamais d'histoires à raconter. Parce que je les ai ces histoires, j'en ai même trop ! Celui qui va trop vite, celui qui manque d'histoires, peut éventuellement succomber à cette tentation, mais ce n'est plus du journalisme ! »

Dans Bagdad zone rouge, vous abandonnez le « je » que vous utilisiez jusqu'ici, pour vous adresser à vous-même, avec un « tu ». Etait-ce pour faire part de toutes ces interrogations ?

« Oui, le "tu", m'est apparu comme le moyen de faire partager certaines réflexions, certains doutes. Le "je" devenait trop banal, le "tu" montrait une certaine distanciation vis-à-vis de moi-même. Mais pour le lecteur, c'est un "tu" qui lui arrive en pleine figure... Dans un prochain livre, je le garderai sans doute, en alternant avec le "je". »

Toujours dans Cet Autre, Ryszard Kapuściński relie le reportage aux textes des grands voyageurs et il se dit aussi nourri des travaux des anthropologues. Le reportage n'est-il pas une façon plus intuitive de faire de l'anthropologie ? Vous, reporters, faites entendre l'autre, sans la lourdeur des concepts. Et aussi, vous réglez une question, que les anthropologues se sont très tôt posée sans jamais véritablement apporter de réponse, celle de

l'auteur : vous, vous connaissez votre statut d'auteur mais vous faites avec votre subjectivité.

« Oui, cette subjectivité, j'en ai pleinement conscience et je m'en accomode. Je me suis aussi intéressée à l'anthropologie, mais plus qu'anthropologue, j'ai parfois l'impression d'être une historienne, de l'ultra-contemporain, de l'immédiateté. Car le reportage aide à la compréhension de situations de plus en plus complexes de notre monde contemporain.

Mon histoire fait que j'ai choisi d'aller dans des pays étrangers, mais j'aurai pu tout autant écrire sur ce qui se passe dans ma rue à Paris ou dans ces fameuses banlieues dont on parle tant... Peu importe le lieu finalement, ce qui est intéressant c'est de raconter des histoires.

Et pour cela il faut aller sur le terrain de ces histoires, et aimer les vivre. Je suis personnellement incapable d'écrire un roman. Certains me disent qu'il y a dans toutes ces histoires matière à fiction. Sans doute, mais mon obsession de retracer la réalité prend le pas sur tout le reste. Je ne m'en tiens qu'à la plate réalité ! »

Dans la bande dessinée de Daphné Collignon, *Correspondante de guerre*, qui vous est consacrée, vous montrez des photographies personnelles, qui sont des documents de travail, et qui sont très belles...

« C'est la seule fois que j'ai autorisé quelqu'un à les publier. »

Mais ne seriez-vous pas tentée d'écrire un jour en texte et images ?

« Non, chacun son métier. Soit je photographie, soit j'écris. Faire les deux en même temps est impossible. J'ai accepté de filmer (mais très rarement, car la télévision ne permet pas le langage que je souhaite), uniquement sur des sujets sur lesquels j'avais déjà écrit. Ce que je photographie, ce sont des moments privés, privilégiés... après avoir écrit, parlé. Il est vrai que j'ai accumulé un nombre incroyable de photographies. Peut-être en ferai-je un jour quelque chose, mais je suis trop pleine du désir de continuer à écrire, même si c'est dur d'écrire, autant un article, qu'un livre. C'est dur de retracer ce que l'on a vécu dans un

monde qui est à l'opposé de celui dans lequel on vit.

Et avec le temps, ce n'est pas plus facile. C'est peut-être plus difficile encore, car notre monde s'éloigne de plus en plus, notre bulle se referme de plus en plus. Cet écart me frappe et c'est sur lui que je ne cesse d'écrire.

Quand je dois expliquer ce que je fais, je me présente comme grand reporter pour dire quelque chose. Mais en fait, je suis celle qui passe d'un monde à l'autre. Maintenant que j'ai un enfant, (ce que peu de femmes reporters ont), je réalise que je suis de ces deux mondes ; alors que, seule, il y a dix ans, j'étais peut-être davantage dans cet autre monde. Voilà peut-être aussi pourquoi c'est plus difficile... mais ce n'est pas une raison pour arrêter ! Tant que je pourrai continuer, je n'arrêterai pas, ne serait-ce que par respect pour les gens que j'ai laissés sur place. »

Entretien réalisé le 5 octobre 2009 par Nicolas Trigeassou.

Bibliographie sélective :

Chienne de guerre, Fayard, 2000, réed. LGF, 2001.

La maison haute, Fayard, 2002, réed. LGF, 2004.

La guerre qui n'aura pas eu lieu, Fayard, 2004.

Lendemain de guerre, en Afghanistan et en Irak, Fayard, 2004, réed. LGF, 2007.

Islamistes : comment ils nous voient, Fayard, 2006.

Par les monts et les plaines d'Asie centrale, Fayard, 2006.

Bagdad zone rouge, Fayard, 2008.

Et un portrait d'elle en bande dessinée :

Daphné Collignon, avec la collaboration d'Anne Nivat, *Correspondante de guerre*, Soleil, 2009.



Bibliographie

Cette bibliographie complète celles proposées à la fin de chaque portrait de reporter. On ne retrouvera pas ci-dessous les livres de Londres, Kapuściński... ni ceux des contributeurs du dossier (leurs reportages sont mentionnés dans les notices les présentant).

Les titres proposés ne sont qu'une sélection, la liste est donc nécessairement incomplète et subjective. Les livres sont présentés chronologiquement, en trois grandes périodes (1900-1945, 1945-1990, et depuis 1990). A l'intérieur de chaque période, le classement est alphabétique d'auteur.

Les dates mentionnées entre crochets [], indiquent, quand il a été possible de l'établir, soit la date de parution du reportage dans un journal ou une revue quand elle différerait de celle de la publication du livre ou pour les titres étrangers, la date de publication en langue originale.

1900-1945

James Agee (1909-1955)

Louons maintenant les grands hommes, [1941], trad. (américain)
J. Quéval, Plon, 1972, rééd. 2002.

Henri Béraud (1885-1958)

Le Flâneur salarié; Editions de France, 1927, rééd. Bartillat, 2007.

Albert Camus (1913-1960)

Actuelles III, Chroniques algériennes 1939-1958, Gallimard, 1958, rééd 2002, Folio essais, Pleiade vol IV, 2008.

Francis Carco (1886-1958)

Le Paris de M'sieur Francis, Arcadia, 2005.

Roland Dorgeles (1886-1973)

La route des tropiques, regroupe *Un parisien chez les sauvages* [1924], *Soliloque marocain* [1937] et *Entre le ciel et l'eau* [1923], Actes Sud, Babel, 1997, *Sur la route mandarine*, Albin Michel, 1925, rééd. Kailash, 1994.

André Gide (1869-1956)

Retour d'URSS, Gallimard, 1936, rééd. Folio, 2009.
Voyage au Congo suivi du *Retour du Tchad*, Gallimard, 1928, rééd. Folio, 1995.

La Séquestrée de Poitiers, Gallimard, 1930, rééd. Folio, 1997.
Souvenirs de la cour d'assises, Gallimard, 1913, rééd. Folio 2 euros, 2009.

Vassili Grossman (1905-1964)

Années de guerre, [1946], trad. (russe) A. Berelowitch, Autrement, 1993.
Carnets de guerre, trad. (russe et anglais) C. Astroff et J. Guiod, Calmann-Lévy, 2007, LGF, 2008.

Ernest Hemingway (1899-1961)

En ligne, [1920-1956], trad. (américain) J.R. Major et G. Magnane, Gallimard, 1970, rééd. Folio, 1995.
L'été dangereux, [1960], trad. (américain) J.P. Carasso, Gallimard, 1988, rééd. Folio, 1992.

John Hersey (1914-1993)

Hiroshima, [1946], trad. (américain) G. Belmont et P. Haas, 10-18, 2005.

Egon Erwin Kisch (1885-1948)

La chute du colonel Redl, trad. (allemand) P. Béhar, Desjonquères, 1992.
Le reporter enragé, trad. (allemand) D. Renon et A. Brossat, Cent Pages, 2003.
Prises de vue, trad. (allemand) L. Roignant, *Les Fondateurs de briques*, 2010.

Ella Maillart (1903-1997)

Parmi la jeunesse russe, Fasquelle, 1932, rééd. Petite Bibliothèque Payot, 2003.
Envoyée spéciale en Mandchourie, Zoé, 2009.

Vladimir Pozner (1905-1992)

Les Etats désunis, Denoël, 1937, Lux, 2009.

John Reed (1887-1920)

Dix jours qui ébranlèrent le monde,

[1919], trad. (américain et russe)
V. Pozner, Club français du livre,
1958, rééd. Seuil, 1996.
La guerre dans les Balkans, [1916], trad.
(américain) F. Maspero, Seuil, 1996.
Le Mexique insurgé, [1914] trad.
(américain) F. Maspero, Maspero,
1975, rééd. Seuil, 1996.

Joseph Roth (1894-1939)
A Berlin, [1920-1939], trad. (allemand)
P. Gallissaires, Ed. du Rocher, 2003.
Automne à Berlin, trad. (allemand)
N. Casanova, Quinzaine littéraire, 2000.
Le genre féminin, trad. (allemand)
N. Casanova, Liana Levi, 2006.
Une heure avant la fin du monde,
trad. (allemand) N. Casanova, Liana
Levi, 2004, rééd. coll. Piccolo, 2009.

John Steinbeck (1902-1968)
Il était une fois une guerre, [1943-1945],
trad. (américain) H. Thies, Del Duca,
1960, rééd. La Table Ronde, 2008.
Les bohémiens des vendanges,
[1936], trad. (américain) J.F. Chaix,
Mille et une nuits, 2000.

Roger Vailland (1907-1965)
*Boraboudour, voyages à Bali, Java
et autres îles*, Corrêa 1951, rééd.
Editions du Sonneur, 2008.
*Chroniques des années folles à la
libération : 1928-1945*, Editions Sociales,
1984, rééd. Buchet Chastel, 2003.
Chroniques d'Hiroshima à Goldfinger :
1945-1965, Editions Sociales, 1984.

■ 1945-1990

Marc Bernard (1900-1983)
Sarcellopolis, Flammarion,
1964, rééd. Finitude, 2010.

Stieg Dagerman (1923-1954)
Automne allemand, [1946],
trad. (suédois) P. Bouquet,
Actes Sud, 1980, rééd.
Babel, 2004.

Joan Didion (née en 1934)
L'Amérique, [1965-1979], trad.
(américain) P. Demarty, Grasset, 2009.

Romain Gary (1914-1980)
Les trésors de la mer rouge,
Gallimard, 1971, rééd. Folio 2009.

Armand Gatti (né en 1924)
Envoyé spécial dans la cage aux fauves,
Seuil, 1955, rééd. Cartouche, 2005.

Jean Giono (1895-1970)
Notes sur l'affaire Dominici, Gallimard,
1955, rééd. Folio 2 euros, 2009.

Jean-Claude Guillebaud (né en 1944)
La traversée du monde, (sept
récits, 1976-1996), Arléa, 1998,
rééd. Arléa-Poche, 2009.
La colline des anges, Seuil,
1993, rééd. Points, 2006.
La porte des larmes, Seuil,
1996, rééd. Points, 2008.

Pierre Herbart (1904-1974)
La Ligne de force, Gallimard,
1958, rééd. Folio 1980.
On demande des déclassés, écrits
journalistiques, 1932-1948,
Le Promeneur, 2000.

Michael Herr (né en 1940)
Putain de mort, [1978], trad.
(américain) P. Alien, Albin Michel,
1980, rééd. L'Olivier, 1996.

Marc Kravetz (né en 1942)
Irano nox, Grasset, 1982.

Norman Mailer (1923-2007)
Armées de la nuit, [1968], trad.
(américain) M. Chrestien, Grasset,
1993, rééd. Cahiers Rouges, 1993.
L'Amérique, [1960-1999], trad.
(américain) A. Rabinovitch, Plon, 1999.
Le combat du siècle, [1975], trad.
(américain) B. Cohen, Denoël,
2000, rééd. Folio, 2002.

Curzio Malaparte (1898-1957)
Le bal au Kremlin, trad. (italien)
N. Frank, Denoël, 1985, rééd. 2005.
Les deux visages de l'Italie,
Coppi et Bartali, [1947], trad.
(italien), B. Pascuito, 2007.
Kaputt, [1943], trad. (italien)
J. Bertrand, Denoël, 1948, rééd.
Gallimard, Folio, 1972.
La peau, [1949], trad. (italien)
R. Novella, Denoël, 1949, rééd.
Gallimard, Folio, 1982.

Jean Meckert (1910-1995)
La tragédie de Lurs, Gallimard,
1954, rééd. J. Losfeld, 2007.

Pier Paolo Pasolini (1922-1975)
La longue route de sable, [1959],
trad. (italien) A. Bourguignon, Arléa,
1999, rééd. Arléa-Poche, 2004.

Gabrielle Roy (1909-1983)
*Heureux les nomades et autres
reportages*, [1940-1945], Boréal, 2008.

Françoise Sagan (1935-2004)
Bonjour New-York, suivi de
Maisons louées, [1954-1956],
Herne, 2007, rééd. LGF, 2009.

Hunter S. Thompson (1939-2005)
Gonzo Highway, [1997], trad.
(américain) N. Richard, Robert
Laffont, 2005, rééd. 10-18, 2008.
*Hell's angels : l'étrange et terrible
saga des gangs de motards hors-
la-loi*, [1966], trad. (américain)
S. Durastanti, Les Humanoïdes
associés, 1979, rééd. 10-18, 2004.
La grande chasse au requin,
[1973-1979], trad. (américain)
P. Delamare, 10-18, 1994.
Las Vegas parano, [1972], trad.
(américain) P. Mikriammos, Henri
Veyrier, 1977, rééd. 10-18, 1994.
Le nouveau testament gonzo,
[1973], trad. (américain) P. Delamare
et P. Petit, 10-18, 1995.

Tom Wolfe (né en 1935)

Acid test, [1968], trad.

(américain) D. Mauroc, Seuil, 1975, rééd. Points, 1996.

Le gauchisme de Park Avenue,

[1970], trad. (américain) A. Giraud et G. Magnane, Gallimard, 1972.

Sam et Charlie vont en bateau,

[1985], trad. (américain)

A. Amberni, Gallimard, 1985.

■ Depuis 1990

Florence Aubenas (née en 1961)

Le quai de Ouistreham, L'Olivier, 2010.

Frédéric Bobin (né en 1960)

Voyage au centre de la Chine, P. Picquier, 2006, rééd. Picquier Poche, 2008.

Wolfgang Büscher (né en 1951)

Allemagne, un voyage, [2005],

trad. (allemand) C. Wajsbrot, Esprit des Péninsules, 2006.

Berlin-Moscou, un voyage à pied,

[2003], trad. (allemand) C. Wajsbrot, Esprit des Péninsules, 2005.

Trois années zéro, [1998],

trad. (allemand) C. Ferret, Esprit des Péninsules, 2001.

Nick Cohn (né en 1946)

Anarchie au Royaume-Uni, [1999],

trad. (anglais) E. Peellaert,

L'Olivier, 2000, rééd. Petite

Bibliothèque de l'Olivier, 2002.

Luc Folliet (né en 1979)

Nauru, l'île dévastée,

La Découverte, 2009.

Philippe Garnier (né en 1949)

Les coins coupés, Grasset, 2001.

Maquis, Payot, 1993.

Freelance : Grover Lewis à Rolling

Stone, Grasset, 2009.

Pierre Haski (né en 1953)

Cinq ans en Chine, Les Arènes, 2006.

Philippe Grangereau (né en 1958)

Au pays du grand mensonge,

Le serpent de mer, 2001, rééd.

Petite Bibliothèque Payot, 2009.

Sergio Gonzalez Rodriguez

(né en 1950)

Des os dans le désert, [2002-2005],

trad. (espagnol, Mexique) I. Gugnon, Passage du Nord-Ouest, 2007.

L'homme sans tête, [2009],

trad. (espagnol, Mexique) I. Gugnon, Passage du Nord-Ouest, 2009.

David Grann (né en 1967)

Le caméléon, [2008], trad.

(américain) C. Debru, Allia, 2009.

Un crime parfait, [2008], trad.

(américain) C. Debru, Allia, 2009.

Chloe Hooper (née en 1973)

Grand homme, [2009], trad. (anglais,

Australie) A. Cazé, Bourgois, 2009.

Denis Johnson (né en 1949)

Pistes, trad. (américain)

P. Furlan, Bourgois, 2003.

Hannah Krall (née en 1935)

Les retours de la mémoire, trad.

(polonais) M. Carlier-Tomerska, Albin Michel, 1993.

Prendre le bon Dieu de vitesse,

trad. (polonais) P. Li et

M. Ochab, Gallimard, 2005.

William Langewiesche (né en 1955)

Atomic bazaar, [2007], trad.

(américain) A. Pouillot, Allia, 2010.

Cargos hors la loi, [2004],

trad. (américain) M.C. Rideau, Autrement, 2005.

La conduite de la guerre, [2005],

trad. (américain) A. Pouillot, Allia, 2008.

Sahara dévoilé, [1996],

trad. (américain) I. de Catalogne, Vagabonde, 2009.

Sven Lindqvist (né en 1932)

Exterminez toutes ces brutes, trad.

(suédois) A. Gnaedig, Le serpent à plumes, 1999, rééd. Les Arènes, 2007.

Terra nullius, trad. (suédois)

H. Hervieu, Les Arènes, 2007.

Jonathan Littell (né en 1967)

Tchéchénie, an III, Gallimard,

Folio actuel, 2009.

Marco Lodoli, (né en 1956)

Illes, [2005] trad. (italien)

L. Boudonnat, La Fosse aux ours, 2009.

Robert McLiam Wilson (né en 1964)

Les dépossédés, [1992], trad. (anglais,

Irlande) B. Matthieussent, Bourgois, 2005, rééd. Seuil, coll. Points, 2007.

Claudio Magris (né en 1939)

Danube, [1986], trad. (italien)

J. et M.N. Pastureau, Gallimard, 1988, rééd. Folio, 1990.

Déplacements, [1981-2000],

trad. (italien) F. Brun, Quinzaine littéraire, 2003.

Microcosmes, [1997], trad. (italien)

J. et M.N. Pastureau, Gallimard, 1998, rééd. Folio, 2000.

Trois Orients, [2003-2004], trad.

(italien) J. et M.N. Pastureau, Rivages-Poche, 2006.

Geert Mak (né en 1946)

Voyage d'un Européen à travers

le XX^e siècle, [2004], trad. (néerlandais)

B. Abraham, Gallimard, 2007.

François Maspéro (né en 1932)

Balkans-transit, Seuil, 1997,

rééd. Points, 1999.

Les passagers du Roissy-Express,

Seuil, 1990, rééd. Points, 2004.

Serge Michel (né en 1969)

La Chinafrique, avec Michel

Beuret, Grasset, 2008, rééd.

Hachette, coll. Pluriel, 2009.
Un monde de brut, avec Serge Enderlin, Seuil, 2003.

Cees Nooteboom (né en 1933)

Une année allemande,
Chroniques berlinoises, 1889-
1990, trad. (néerlandais) Philippe
Noble, Actes Sud, 1990.
*Le Bouddha derrière la palissade :
un voyage à Bangkok*, trad.
(néerlandais) Philippe Noble, Actes
Sud, Terres d'aventure, 1989.

Olivier Rolin (né en 1947)

En Russie, Quai Voltaire, 1987,
rééd. Seuil, coll. Points, 1997.

Patrick de Saint-Exupéry

(né en 1962)
*Complices de l'inavouable: la France au
Rwanda*, Les Arènes, 2004, rééd. 2009.

William T. Vollmann (né en 1959)

Le livre des violences, [2003], trad.
(américain) J.P. Murlon, Tristram, 2009.
Pourquoi êtes-vous pauvres?, [2007],
trad. (américain) Claro, Actes Sud, 2008.

Frank Westerman (né en 1964)

El negro et moi, [2004], trad.
(néerlandais) D. Losman, Bourgois, 2006.
Les ingénieurs de l'âme, [2002],
trad. (néerlandais)
D. Losman, Bourgois, 2004.

■ Anthologies

Grands reportages,

les 40 prix Albert Londres,
1946-1986, Arléa, 1986.

Le Monde, les grands reportages

1944-2009, sous la direction de
J. Krauze et D. Roux, Les Arènes, 2009.

■ Des reporters parlent de leur métier

Florence Aubenas, *Grand reporter :
petite conférence sur le
journalisme*, Bayard, 2009.

Elise Dürr, Jean-Claude Guillebaud,

Jean-Paul Mari... *Grands reporters :
carnets intimes*, L'élocoquent, 2008.

**Bernard Guetta, avec Jean
Lacouture**, *Le monde est mon
métier*, Grasset, 2007.

Jean Lacouture, *Les impatients
de l'histoire*, Grasset, 2009.

REPORTAGE REPORTAGE
AGE REPORTAGE REPORTAGE
TAGE REPORTAGE REP
ORTAGE REPORTAGE RE
REPORTAGE REPORTAG
REPORTAGE REPORTAG
TAGE REPORTAGE REPOF
RTAGE REPORTAGE RE
PORTAGE REPORTAGE RE
REPORTAGE REPORTAG

Remerciements

Ce dossier a été conçu, coordonné et réalisé par Françoise Folliot et Nicolas Trigeassou (Librairie Le Square) pour les librairies Initiales.

Il est constitué de textes inédits, portraits sensibles d'écrivains reporters d'hier et aujourd'hui, offerts par des écrivains, journalistes et lecteurs, et de deux entretiens.

Que soient ici remerciés : Olivier Bailly, Arthur Bernard, Myriam Boucharenc, Robert Briatte, Anne Brunswic, Emmanuel Carrère, Philippe Claudel, Patrick Cloux, Mathias Enard, David Fauquemberg, Fabrizio Gatti, Guillaume Jan, Jean-Paul Kauffmann, Raphaël Krafft, Michel Lafon, Michèle Lesbre, Jean-Paul Mari, Hubert Mingarelli, Anne Nivat, Gilles Ortlieb, Christophe Prochasson, Jean-Jacques Rosat, Leila Sebbar, Piotr Smolar, Marion Van Renterghem, Philippe Vasset et Tanguy Viel pour leurs textes.

Merci à Anne Nivat pour son témoignage recueilli par Nicolas Trigeassou et à Laurent Beccaria et Patrick de Saint Exupéry de la revue XXI pour l'entretien qu'ils lui ont accordé.

Ce dossier est dédié à Anna Politkovskaïa et à Francis Lacassin.

Catalogue publié avec
le concours du Centre
national du livre.

Achévé d'imprimer : Les Deux-Ponts - Janvier 2010

Conception : Crossos

ISBN : n° 978-2-84561-681-3

Initiales 51, rue de Bagnolet 75020 Paris

Tél. : 01 40 09 08 75/76 - info@initiales.org - www.initiales.org

